

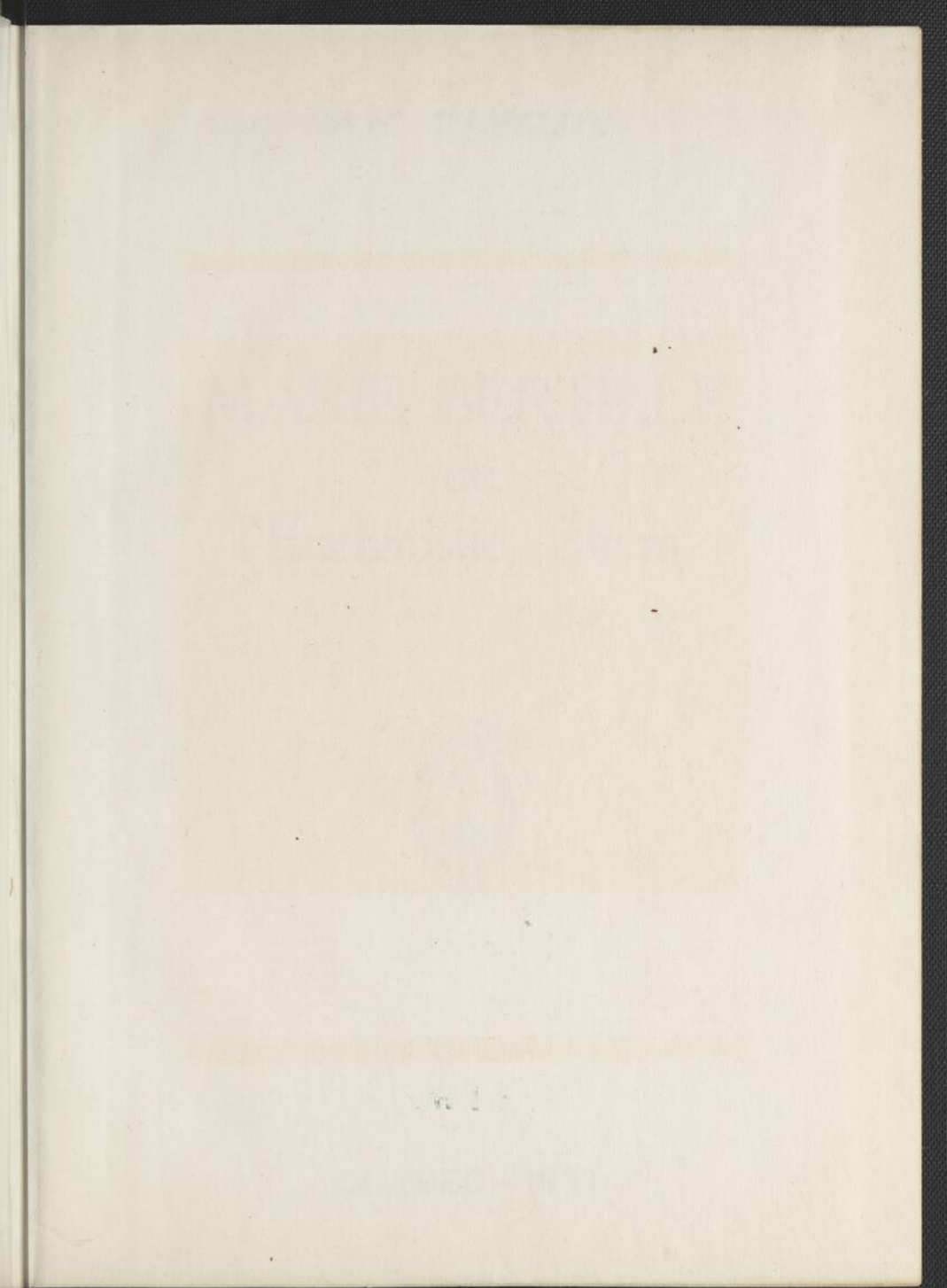


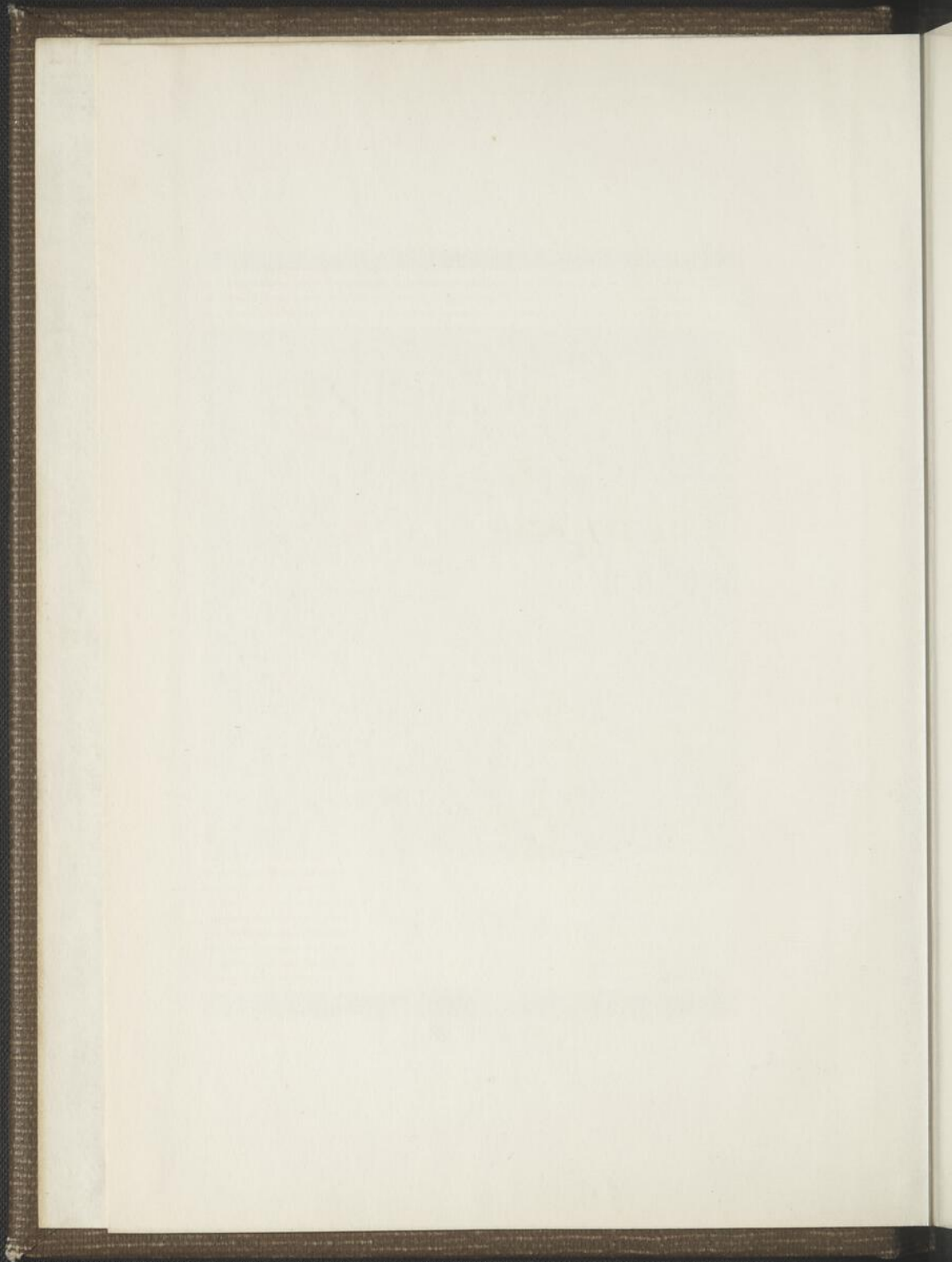
BIBLIO-
THEQUE
DE LA VILLE DE
MONTREAL

MONTREAL
CITY
LIBRARY

922.51
Mb475da

458199



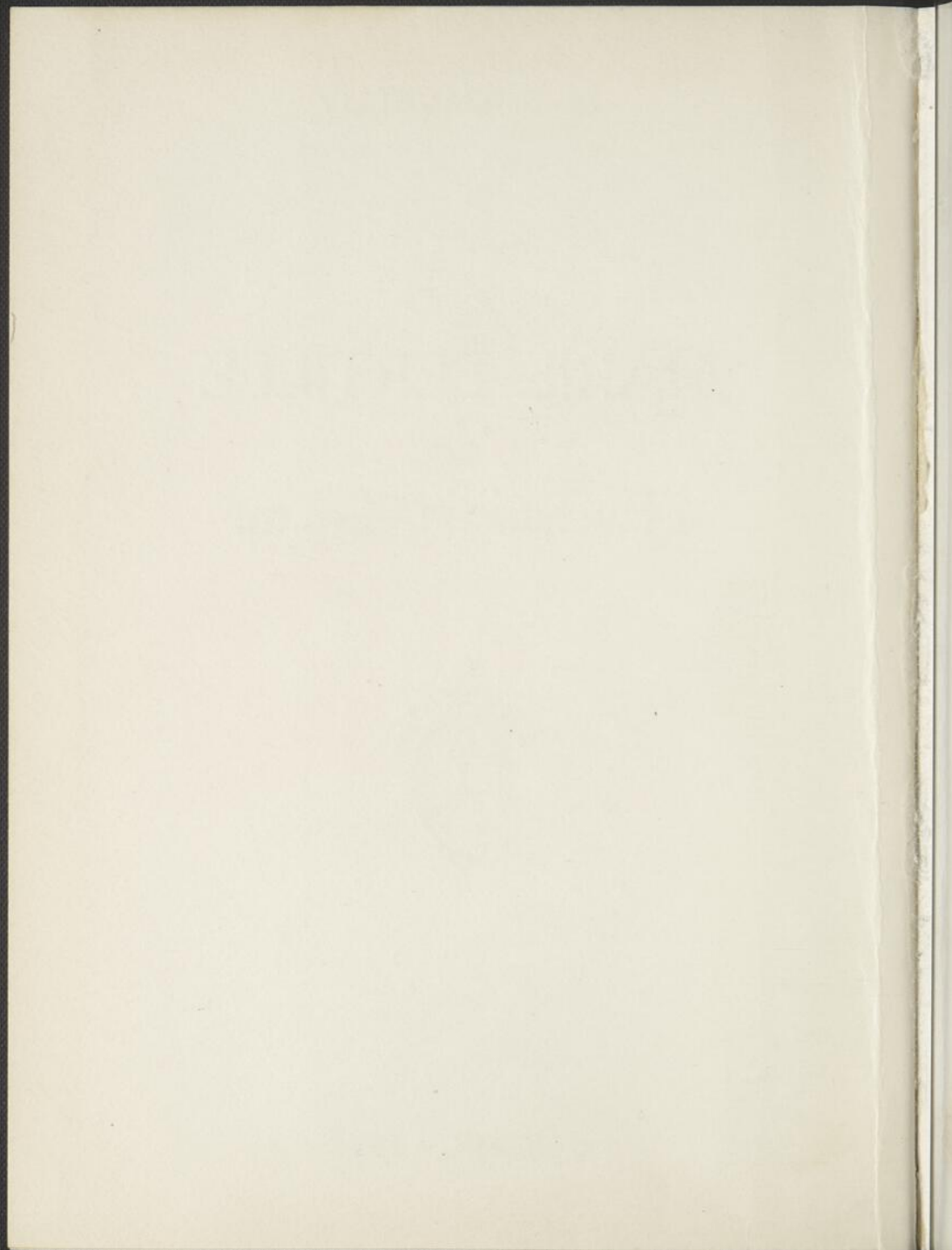


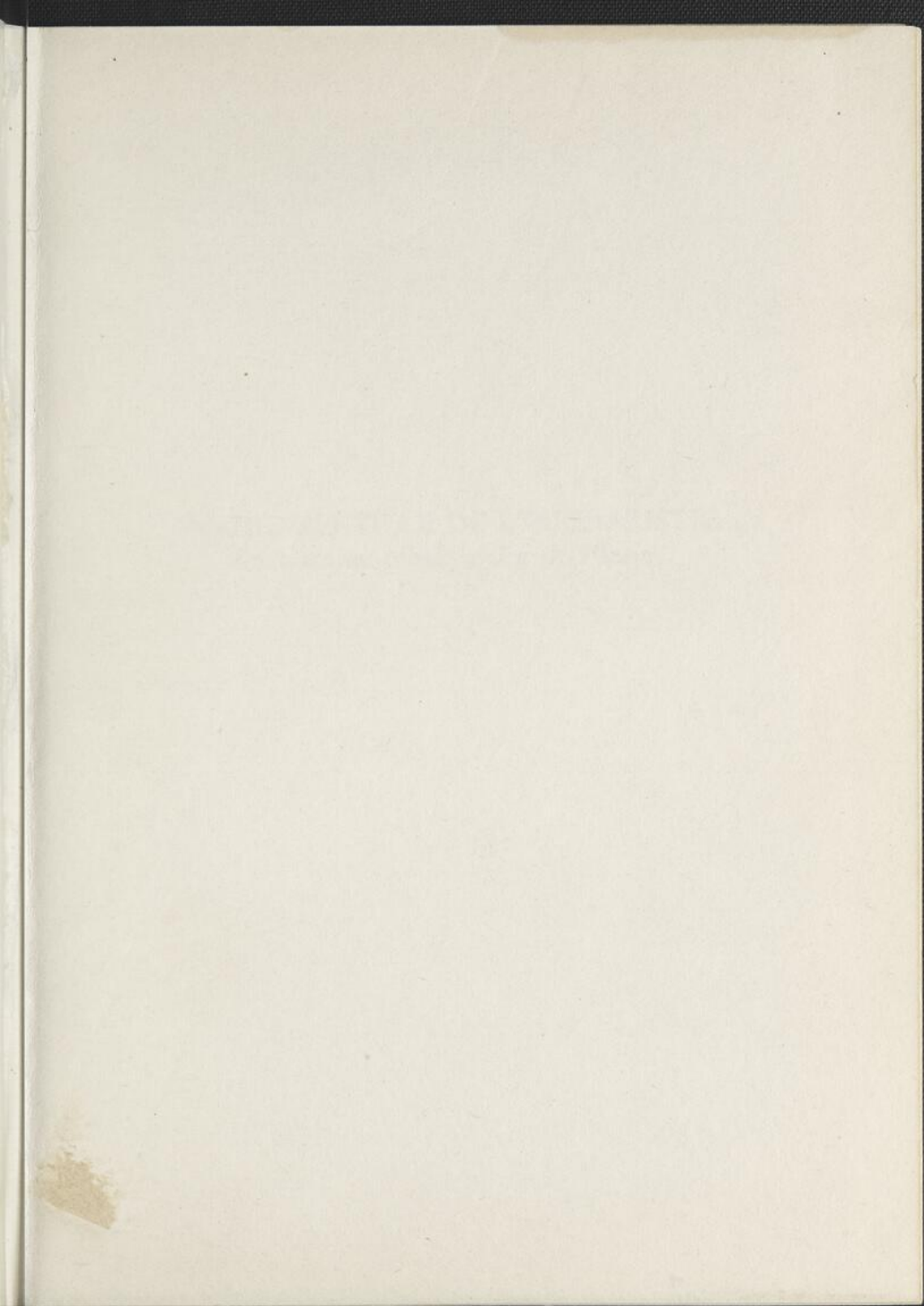
M.-C. DAVELUY

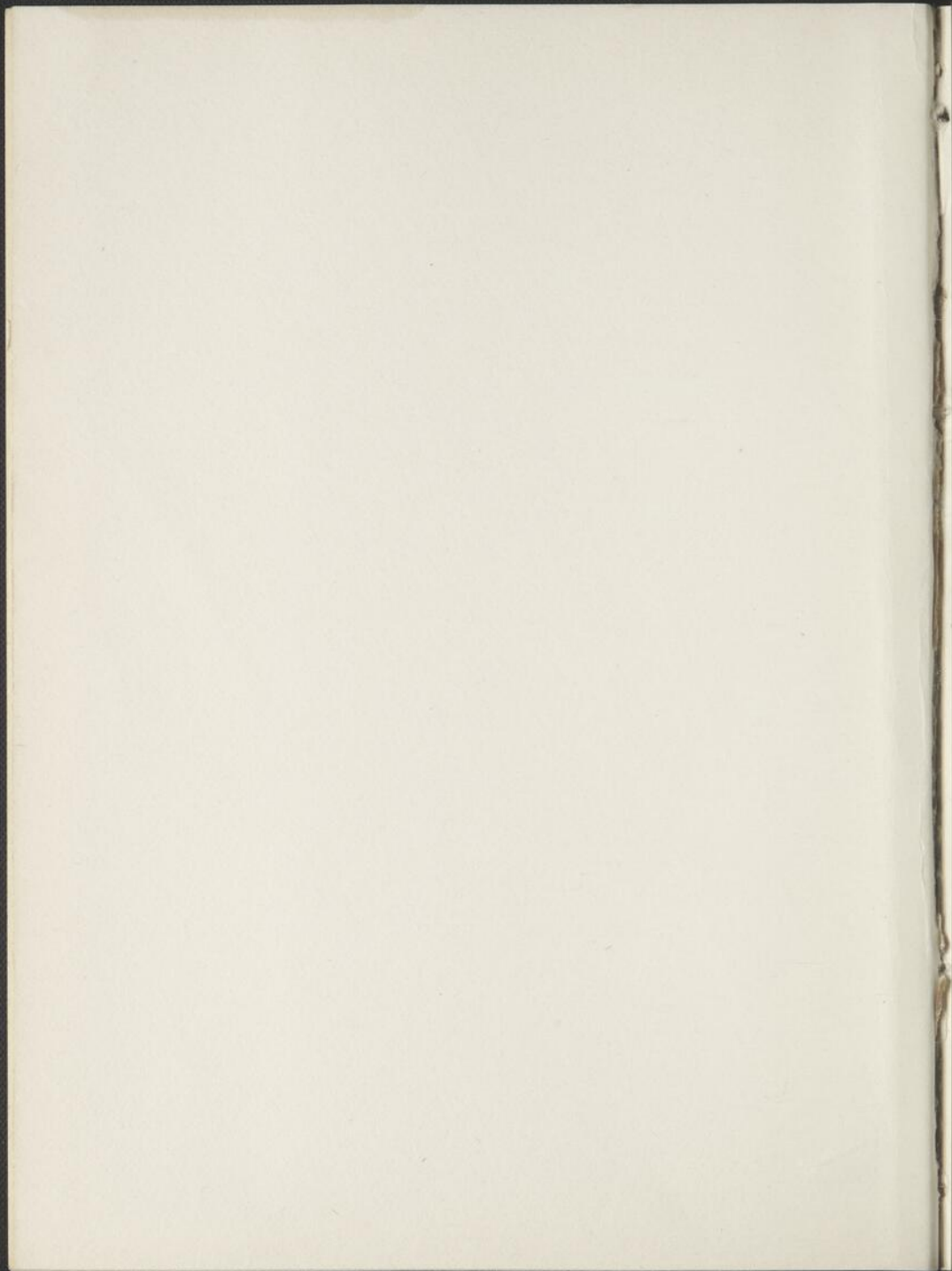
MARIE BERTILLE
de
l'Eucharistie, f.m.m.



QUEBEC - 1953







MARIE-BERTILLE DE L'EUCARISTIE
franciscaine missionnaire de Marie

PARIS-BENTLEY DE L'INDUSTRIE
L'Association Industrielle de Paris



Son Éminence le cardinal Paul-Emile Léger,
archevêque de Montréal.



Marie-Bertille de l'Eucharistie, f.m.m.

MARIE-CLAIRE DAVELUY, LL.D.
de l'Académie canadienne-française

Marie-Bertille de l'Eucharistie

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE
1877 — 1902

Deuxième édition



Préface de SON ÉMINENCE LE CARDINAL LÉGER
Archevêque de Montréal

LES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE
188, Grande-Allée, Québec

Imprimatur :

En la fête de Notre-Dame du Saint-Rosaire,
ALBERT VALOIS, V.G.

Montréal, 7 octobre 1953.

Déclaration de l'auteur : —

Nous déclarons vouloir nous conformer en tout aux décrets du Souverain Pontife Urbain VIII, en soumettant à l'autorité de la Sainte Église tous les faits racontés dans cette biographie, les jugements qu'on y formule, les termes de vénération dont on fait usage.

458199

DROITS RÉSERVÉS, CANADA, 1953.

PRÉFACE

de Son Éminence le cardinal Léger

Montréal, le 26 avril 1953.

Vous me demandez un mot d'encouragement et une bénédiction pour le livre que vous présentez au public et dans lequel vous faites connaître la vie et les vertus d'une humble fille du Québec. Je suis heureux d'acquiescer à votre désir car je pourrai ainsi m'acquitter d'une dette de reconnaissance envers le si méritant Institut des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie et d'un devoir d'amitié envers le vénéré frère de Sœur Marie-Bertille de l'Eucharistie, Monseigneur Arthur Gauthier, P.D.

Ces vies cachées mais pleines de prière et rayonnantes de toutes les vertus nous aident à mieux comprendre "les insondables richesses du Christ" (Eph. III,8) que chaque âme reçoit par le baptême et la confirmation. Je vous félicite d'avoir mis dans un relief saisissant la cérémonie du baptême de Marie-Rosanna-Hélène. Ces quatre personnes qui entrent dans l'église de Notre-Dame de Québec "le dimanche, 15 août 1877, peu après les Vêpres clôturant la fête triomphale de l'Assomption

de la Sainte Vierge", sont les acteurs d'un drame dont le dernier acte nous introduira dans le mystère de l'éternité.

Dans un pays où les cadres sociaux sont si fortement appuyés sur les traditions chrétiennes, nous sommes portés à sous-estimer ces faits dont l'importance cependant est plus grande que les événements annoncés en grandes manchettes dans les journaux quotidiens. Apprenons par la lecture de ces pages à redonner à la simple vie chrétienne toute sa valeur, non seulement de sanctification des âmes individuelles, mais aussi de restauration de la société. Un peuple repose sur ces assises granitiques de la pratique des humbles vertus évangéliques.

D'autre part, nous constatons que cette présence de la grâce dans un cœur rend l'âme docile aux inspirations de l'Esprit-Saint. Lorsque Rosanna-Hélène entrait dans la chapelle du couvent des religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie avec ses cousines pour y faire une courte visite au Saint-Sacrement, elle ne soupçonnait pas qu'elle y entendrait l'appel à la perfection. Mais pour l'âme habituée à la prière, cette voix mystérieuse arrivait distinctement jusqu'à l'intime de la conscience et provoquait une réponse qui était un engagement définitif au service du Maître : "Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum." (Luc. I,38).

Les cheminements de la grâce dans l'âme supposent, en effet, que les avenues aient été tracées. La vocation, considérée du côté de Dieu, est un appel ; mais, considérée du côté de l'âme, elle est *une réponse*. Comme le jeune Samuel, l'âme sincère doit dire au Seigneur : "Parlez, ô mon Dieu, car votre serviteur écoute." (I Rois, III, 9-10). Mais pour que cette voix arrive jusqu'au cœur, il faut qu'elle traverse un climat

de pureté, de détachement et d'amour de Dieu assez fort pour vaincre les obstacles qui se dressent sur la route.

Le reste ne dépend plus de nous. Les desseins de Dieu sont impénétrables (Rom. XI, 33), et Il fait entrer dans Sa gloire des âmes que l'Église militante avait destinées aux combats du Royaume. L'exemple de leur vie vertueuse est plus utile à l'Église que les victoires qu'elles auraient remportées.

C'est la leçon qui se dégage de la lecture de ce livre et je bénis de tout cœur celle qui nous le présente et tous ceux qui le liront.

† Pauline Leduc Lejeune
archevêque de Montréal

Mademoiselle Marie-Claire Daveluy,
1157 est, boulevard St-Joseph,
Montréal-34.

LETTRE

de Monseigneur Joseph-Arthur Gauthier, P.D.,
curé de Giffard

Mademoiselle Marie-Claire Daveluy,
Docteur de l'Université de Montréal,

Chère Mademoiselle,

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Sœur Marie-Bertille de l'Eucharistie, f.m.m., vous avez bien voulu écrire sa biographie.

Je vous remercie du bel ouvrage. Il fait revivre dans mon cœur, de la plus agréable façon, une multitude de souvenirs et de sentiments.

Ma petite sœur telle que je l'ai connue dans ma famille était si pieuse et si bonne ! En religion, vous nous le montrez, elle n'a fait que grandir en vertu, atteignant le but que toute communauté propose à ses membres. Il ne m'appartient pas de juger du degré de perfection auquel elle a pu parvenir, mais j'aime tout naturellement à la regarder comme une âme d'élite

que le Bon Dieu a hautement sanctifiée et j'en éprouve une grande édification, un grand bonheur.

En même temps que je vous remercie, je vous offre mes sincères félicitations. Le livre se lit bien, il est vivant, il est intéressant. Il se fera sans doute remarquer par ses qualités littéraires comme par le souci de l'exactitude. Vous avez toujours à cœur l'exécution parfaite de vos travaux ; une fois de plus, vous avez réussi.

Cette biographie a le grand honneur d'être présentée par le bienveillant archevêque de votre diocèse, Son Éminence le cardinal Paul-Emile Léger, dont la condescendance paternelle éclate dans toutes les manifestations de son zèle si clairvoyant et si entreprenant.

Vous avez de plus le rare avantage d'avoir obtenu, en guise d'épilogue à votre livre, un précieux témoignage du regretté Monseigneur Alexandre Vachon. Ce fut, semble-t-il, le dernier document signé de la main de l'illustre défunt avant son départ pour le grand voyage où il devait entrer dans l'éternité.

Cette émouvante preuve de considération et d'affection à mon égard, condensée dans ces "*ultima verba*" de mon frère d'adoption, met le comble à la délicatesse de ses procédés. Il arrive ainsi que l'amitié habite les sommets sans se refroidir et qu'elle suive les mouvements que lui inspire la bonté !

Enfin, mon ancien professeur au Grand Séminaire de Québec, devenu pour moi depuis près de cinquante ans un GUIDE providentiel, S. Exc. Monseigneur J.-Alfred Langlois, évêque de

Valleyfield, dans un article intitulé : " Lueur d'espoir sur la tombe de sœur Marie-Bertille de l'Eucharistie," souligne admirablement cette heureuse coincidence : la présentation de cette biographie suit de près l'appel angoissé de Sa Sainteté le Pape Pie XII en faveur des vocations religieuses.

C'est une précieuse contribution appréciée hautement et je l'en remercie de tout cœur.

Veillez agréer, Mademoiselle, l'expression de ma gratitude et l'assurance de mes sentiments respectueux.

J. D. Gauthier prêtre -
curé de Giffard.

Giffard, 5 avril 1953.

LUEUR D'ESPOIR SUR LA TOMBE DE
MARIE-BERTILLE DE L'EUCARISTIE, F.M.M.

“ Parler de ce qu'on aime, dit un auteur, est un plaisir ; parler de ce qu'on admire est un profit.” Ces deux sentiments sont les miens après la lecture de la prenante biographie que vient de publier Mademoiselle Marie-Claire Daveluy, celle de la bonne Sœur M.-Bertille de l'Eucharistie. C'est pour faire partager à d'autres ces impressions personnelles que je leur recommande avec instance la lecture du beau livre qui vient de paraître.

Certes, par un bienfait de la Divine Providence, elles ne manquent pas en ce monde, notamment dans nos maisons religieuses, les âmes d'élite qui peuvent dire, comme le poète latin : “ *quam sordet tellus, dum cœlum aspiceo. . .* ” “ que la terre me paraît méprisable quand je regarde le Ciel ! ” Ames idéales qui semblent n'avoir habité un corps mortel que pour se rendre encore plus parfaites et plus agréables à Dieu.

Mais n'est-ce pas particulièrement le cas de cette humble petite M. Rose-Anna-Hélène Gauthier, devenue Marie-Bertille, Franciscaïne Missionnaire de Marie, dont la vie si brève, si simple, si effacée, mais ravissante de blancheur et de vertu au parfum céleste, est toute contenue entre deux dates et deux villes : 1877-1902, Québec et Assise ! Peut-être s'est-on demandé, comme au sujet de Thérèse de Lisieux, ce qu'il y aurait bien à noter dans son éloge funèbre. . .

L'auteur précité, écrivain remarquable de chez nous, y a pourtant trouvé beaucoup à dire et il serait prétentieux de vouloir y ajouter quoi que ce soit.

Il est cependant un aspect de cette éphémère existence qui mérite, à notre avis, une mention spéciale. On soupçonne même que là se trouve le secret de la mise à jour d'un nouvel ouvrage d'hagiographie, préfacé par un apôtre des Missions lointaines, grand éveilleur de vocations, Son Éminence le Cardinal Paul-Emile Léger, et enrichi de la dernière lettre du regretté Monseigneur Alexandre Vachon Archevêque d'Ottawa, ami intime de la famille Gauthier. Que vient donc faire ici cette jeune canadienne décédée à Assise, après huit ans de vie religieuse et quelques semaines à peine après son arrivée en Italie.

Sans doute, Marie-Bertille ne fera pas descendre du ciel sur notre pauvre terre "*une pluie de Roses,*" mais du moins, comme sa contemporaine et son émule Thérèse Martin, elle fera sûrement sourdre par son exemple et le charme qui se dégage de sa *petite Enfance*, une levée de vocations religieuses et missionnaires dont l'Église et le monde ont tant besoin.

Qui n'a pas entendu la voix angoissée de Notre Saint-Père rappelant à la famille catholique la nécessité de travailler sans retard et sans relâche à l'accroissement du Corps Mystique de Jésus-Christ, en amenant à la lumière et à la vérité ces innombrables païens et hérétiques assis à l'ombre de la Mort?

Cet appel du Souverain Pontife, même avant la lettre, Rose-Anna Gauthier l'a entendu, et s'est mise en mesure de le réaliser. C'est pour cela qu'elle dit adieu au monde et aux siens qu'elle affectionne pourtant. Elle va frapper à la porte d'une communauté récemment fondée où elle sera la vingtième professe.

Sous la direction des pieuses filles de Marie de la Passion, pionnières de la vie franciscaine missionnaire à Québec, la jeune postulante de dix-sept ans *fournira en peu d'années une longue carrière.*

Consciente de sa prétendue indignité elle n'en vise pas moins, avec la grâce divine, à la gloire de l'apostolat et à la palme du martyre, désireuse d'aller remplacer sur les plates-bandes de Chine les lys sanglants qui viennent tout justement d'y être cueillis pour le Ciel.

Elle ne se sent pas seule, car elle a demandé et obtenu la faveur d'être fiancée, par son nom même, à Celui qui nourrit et fortifie les âmes dans le Saint Sacrement : Elle s'appellera désormais Sœur M.-Bertille de l'Eucharistie. Elle prie, elle obéit, elle enseigne quelque temps, elle ensoleille de son sourire rayonnant tous les groupes et toutes les fonctions. Tout à coup, la voie s'ouvre vers Rome. Elle exulte de joie, elle espère recevoir de la Mère Générale de sa communauté une obédience pour les missions en pays infidèle. Déjà elle a pu écrire : " Je m'offre en victime pour l'Église et pour les âmes."

Le Divin Maître a exaucé ses vœux. Elle va partir, et bientôt non pas cependant pour la Chine ou l'Afrique lointaines, mais pour le pays où l'attend son Séraphique Père Saint François. En effet sa santé fléchit, on craint pour sa vie. Elle ira tenter de se *remettre* en Ombrie. A peine a-t-elle touché ce sol béni qu'elle sent venir sa fin, Sainte-Marie-des-Anges la console, la Portioncule l'enrichit d'indulgences, Notre-Dame des Roses a désigné dans son jardin le lieu qui gardera son corps virginal. Elle y descend joyeuse en entendant chanter : "*Veni sponsa*

Christi! accipe coronam quam tibi Dominus præparavit in æternum! ”

Elle-même pense aux jeunes filles de chez nous qui cherchent le vrai bonheur. Elle unit sa voix à celle de l'Époux pour leur crier de loin : “ Prudentes virgines, aptate vesras lampades ecce Sponsus venit, exite obviam Christo Domina. ” “ Vierges prudentes qui soupirez après le bonheur voyez à vos lampes, l'Époux vous attend et vous promet la félicité éternelle ! ” Puisse-t-elle être entendue d'un grand nombre, et surtout imitée ! C'est notre vœu et nous l'offrons au Christ-Roi en ce jour qui lui est consacré.

En recommandant à la jeunesse féminine la présente biographie nous ne pouvons qu'en féliciter l'auteur, et remercier le frère de l'angélique héroïne qui en est l'objet, Mgr. J.-A. Gauthier, P.D. curé de Giffard, d'avoir laissé publier, pour susciter des vocations, ces pages intimes, où, comme le feu sous la cendre, l'amour du bon Dieu est toujours brûlant et, sous le souffle de l'Esprit, prêt à s'enflammer.

† J.-Alfred Langlois,
Évêque de Valleyfield.

Valleyfield, 25 octobre 1953.

AVANT-PROPOS

Se souvient-on des paroles d'une carmélite de Lisieux, peu de temps avant la mort de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ? " Notre petite Sœur Thérèse va bientôt mourir, disait cette religieuse à une compagne, et je me demande vraiment ce que notre Mère Prieure en pourra dire après sa mort. Elle sera bien embarrassée, car cette petite Sœur, tout aimable qu'elle est, n'a pour sûr rien fait qui vaille la peine d'être raconté." ¹

Je me disais : " Même dans les milieux mystiques, les âmes d'élite ne sont point à l'abri des jugements hâtifs. — Comment ne pas s'en étonner et chercher à comprendre la raison d'une telle cécité. Car enfin, " cette petite Sœur tout aimable " qui comptait vingt-quatre ans à sa mort s'était déjà révélée, par ses paroles et son acceptation parfaite d'une lente agonie, une âme imprégnée d'amour et totalement abandonnée au bon Vouloir divin.

Aussi bien, nombre de prédestinés en tous temps et en tous lieux, ont été enveloppés dans cette sorte d'involontaire incompréhension avant de retomber dans un oubli presque complet.

Si nos yeux de chair savaient mieux s'ouvrir en face du divin, quels trésors de grâces ne découvririons-nous pas dans ceux-là

1 — Voir Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — *Histoire d'une âme*, Éd. courante d'après l'édition complète de 1946. Lisieux, 1949, p.193.

mêmes, parfois, qui nous entourent, " dans notre voisin de table ", comme on a dit, un jour, de façon imagée. Au fond, qu'est-ce que la sainteté si nous ne l'assimilons point aux phénomènes extraordinaires : visions, révélations, et même stigmates ? " La sainteté, comme l'a récemment définie, d'après Benoît XV, le consulteur de la Congrégation des Rites, le Père Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine, o.c.d., c'est l'accomplissement parfait de la sainte Volonté de Dieu, par la fidélité entière, constante et généreuse au devoir quotidien " ². Sans doute, le devoir quotidien, ce peut être demain le martyr, ou tout autre acte exceptionnel d'héroïsme, mais pour la plupart des chrétiens, c'est imprégner de surnaturel les occupations journalières, toujours les mêmes, dans la succession monotone des heures. C'est sanctifier le " terrible quotidien ", comme le qualifiait de façon saisissante le pape Pie XI. Il y voyait les mérites accumulés de combien d'âmes qui répondaient ainsi à l'appel vers la sainteté que le Christ adresse à tous les fidèles sans exception. Il le disait si bien, du reste, en proclamant l'héroïcité des vertus du bienheureux Frère Bénilde des Écoles chrétiennes, qu'Il appelait " un humble Serviteur de Dieu, dont la vie fut toute de modestie et de silence, toute commune et toute quotidienne." Puis le pape ajoutait : " Mais combien de non-commun et de non-quotidien dans un tel quotidien."

Nous savons d'autre part qu'il entre dans les desseins de la Providence que nous ne puissions glorifier nommément, ici-bas,

2 — Voir l'article de ce carme sur les *Normes actuelles de la sainteté*, dans les *Études carmélitaines*. Paris, Desclée de Brouwer, 1949, pp. 175-188.

toutes les âmes des justes. L'Église confirme le fait, au jour de la Toussaint, quand elle invoque la multitude des élus dont nous ne connaissons ni la vie, ni les mérites. Avec ces amis de Dieu, il s'agit de la foule des chrétiens, en effet, qui ne se distinguèrent par rien d'extraordinaire, mais dont la charité jamais absente, le pardon toujours prêt, l'effacement souriant, ne voilaient qu'à demi la surabondance des faveurs divines.

Eh bien, c'est la figure attachante d'une jeune religieuse québécoise, que je désire isoler, en ce moment, du groupe des anonymes de la grâce, afin d'en accuser le modelé délicat, et de laisser deviner quelque chose de sa vertu. Mère Marie-Bertille de l'Eucharistie (née Rose-Anna Gauthier), franciscaine missionnaire de Marie, telle est son nom et celui de sa famille religieuse. Elle nous apparaît ainsi qu'une émule toute modeste, toute blanche, de la chère sainte de Lisieux. Elle fut comme elle, angélique, simple et souriante. Elle fut "une petite sœur tout aimable" dont on pouvait se demander à sa mort : "Mais qu'a-t-elle fait, et que sera son éloge?" Comme la radieuse carmélite normande, elle se montra brave devant la vie, plus brave encore devant la mort, qui la frappait au même âge que la sainte, et comme elle encore, de la même lente maladie. Certes, Mère Bertille se montrerait confuse du rapprochement que nous opérons, mais avec sa grâce ineffable, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'en sourirait-elle pas? Un lis, où qu'on le cueille, rayonne de blancheur. Fût-il de petite taille, il voisine avec confiance auprès des grands lis que le soleil de Dieu favorise davantage. Mère Bertille, âme brûlante d'adoratrice missionnaire, arrêtée si tôt dans sa course, a laissé un souvenir, un parfum d'édification partout où elle a porté ses pas; depuis Québec, la ville des pionniers à la foi robuste, jusqu'à la cité

baignée de fine lumière qui inspirait jadis à saint François son *Cantique au soleil*. Assise a connu l'agonie de la jeune religieuse canadienne. Elle garde aujourd'hui son tombeau.

Je remercie les personnes qui ont bien voulu me procurer des documents concernant Marie-Bertille de l'Eucharistie. Ma reconnaissance va tout d'abord à ma sœur, Mère Marie-Electa de Sainte-Claire, franciscaine missionnaire de Marie, dont j'accomplis le vœu en écrivant ce récit. Pour le faciliter et en assurer la véridicité, Mère Electa me mettait en relations avec le frère distingué de Marie-Bertille, Monseigneur Joseph-Arthur Gauthier, curé de Giffard, près de Québec. Cet apôtre des causes sacerdotales et paroissiales demeure un ami et un bienfaiteur des Franciscaines Missionnaires de Marie. Au surplus, nul ne visite ce prélat sans ressentir quelque chose de sa fervente spiritualité ; nul non plus ne quitte sa maison sans emporter la vision du tableau où revit sa sœur Mère Bertille, debout, au milieu des lis. Assise se dresse au fond de la large toile, qui anime, vraiment, la pièce où reçoit le prélat. On y éprouve la sensation d'une présence.

Mon souvenir et ma gratitude vont également à la Très Révérende Mère Générale de l'Institut, Mère Marie-Marguerite du Sacré-Cœur, dont l'accueil à la maison généralice de la Via Giusti, à Rome, fut si gracieux à mon égard. Aussi, à Mère Marie-Lucienne, une des assistantes générales, qui est de naissance canadienne. A la Maison Sainte-Hélène, aux côtés de Mère Marie-Lucienne, dont la condescendance reste inoubliable j'ai mis mes pas dans ceux de Marie-Bertille. Les jardins du cloître encadrèrent durant quelques mois sa fragilité fervente. J'évoque enfin avec émotion le couvent de Notre-Dame-des-Anges, à Assise, où la Supérieure et ses religieuses — il s'y trouve



Son Excellence Mgr J.-Alf. Langlois,
évêque de Valleyfield.



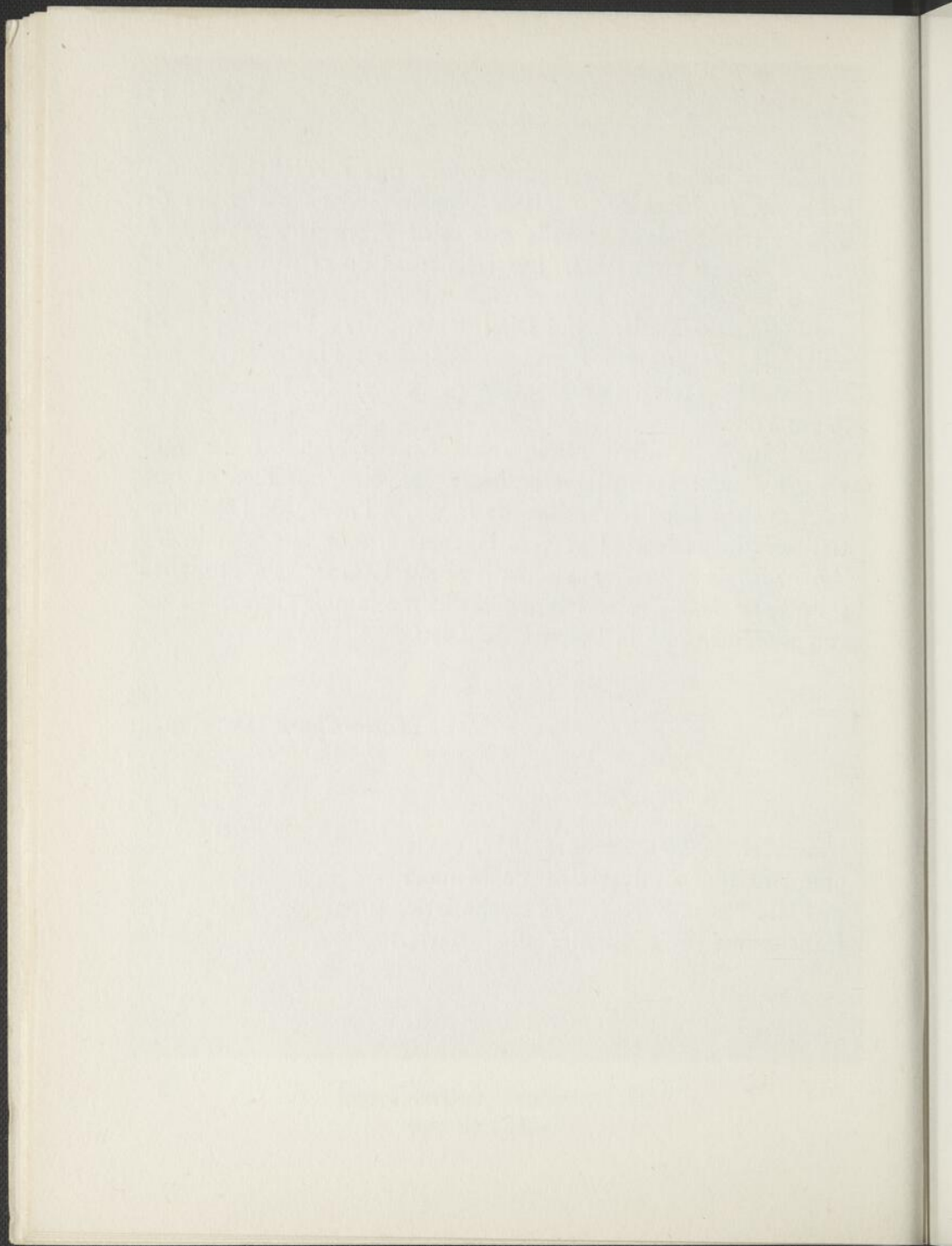
Mgr J.-Arthur Gauthier, P.D.
curé de Giffard.

des Canadiennes — me reçurent avec une cordialité joyeuse, vraiment franciscaine. Mais je reparlerai dans ces pages de mon pèlerinage dans la ville que saint François a marquée à jamais de son empreinte. Les religieuses du couvent d'Assise se souviennent de leur sœur canadienne, Marie-Bertille, la petite missionnaire de désir, à qui Dieu demandait, à l'aube de sa vie religieuse, de suprêmes preuves d'amour : l'abandon de ses espoirs d'apostolat, l'acceptation de la maladie, l'accolade de la mort...

Là-haut, elle allait rejoindre le Chœur exultant des religieuses fauchées en pleine jeunesse. Savons-nous bien ce que vaut devant Dieu le sacrifice de la vie, à l'heure de l'élan initial vers la perfection et vers la charité pour le prochain. . . " Au soir de la vie, vous serez jugé sur l'amour ", a prononcé saint Jean de la Croix, Marie-Bertille n'a jamais aimé que l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Marie-Claire Daveluy

Montréal, le 29 décembre 1952, en le cinquantième anniversaire de la mort de Mère Marie-Bertille de l'Eucharistie, franciscaine missionnaire de Marie.



PREMIÈRE PARTIE

VIE FAMILIALE

1877 — 1894

PREMIERE PARTIE
VIE FAMILIALE
1877 - 1891



La cathédrale de Notre-Dame de Québec, en 1877



Le Curé Auclair, (1813-1887)
curé à la cathédrale
de Québec, en 1877.

L'abbé F.-H. Bélanger,
(1850-1895)
vicaire à la cathédrale
de Québec, en 1877.



CHAPITRE PREMIER

A LA VIEILLE CATHÉDRALE DE QUÉBEC, UNE TOUTE PETITE PAROISSIENNE.....

Le dimanche, 15 août 1877, peu après les vêpres clôturant la fête triomphale de l'Assomption de la Sainte Vierge, quatre personnes entrent dans l'église de Notre-Dame de Québec¹. L'une d'elles porte un nouveau-né dont les longs vêtements blancs jettent leur clarté symbolique. Une petite fille, sous l'influence de la grâce et par la voix de ses proches, va devenir enfant de Dieu et de l'Église. Le groupe rayonne. Aussi bien, la veille, l'avènement de ce petit être a ramené la joie dans un foyer où le Ciel avait ravi, tout jeunes, dix autres enfants. Cette fois, la confiance remplit les cœurs. N'a-t-on pas beaucoup souffert, tout en s'inclinant devant la Volonté divine? Dieu aura pitié.

1 — C'est la quatrième église. Construite en 1771, un incendie la détruisait le 22 décembre 1922. La basilique actuelle date de 1925.

A la sacristie, un jeune vicaire paraît. On le salue avec empressement. L'abbé François-Honoré Bélanger², attaché à la cathédrale depuis un an, possède la sympathie des paroissiens. Courtois, distingué, il prend place, en outre, parmi les bons prédicateurs québécois. Avec "sa tête superbe et expressive, disait-on, sa voix chaude et vibrante, son geste à large envergure, il produit des effets saisissants." D'aucuns le désignent déjà comme le successeur du bon curé Auclair³, dont la demi-cécité

2 — L'abbé Bélanger, fils de François, gérant des ateliers de l'imprimeur de la Reine (Georges-Pascal Desbarats), et d'Elmire Chalut, était né à Montréal, le 26 avril 1850. Devenu orphelin de père et de mère, à l'âge de neuf ans, il trouva dans la personne de Georges-Edouard Desbarats, fils de Georges-Pascal, un protecteur influent. Il était du reste un petit parent des célèbres imprimeurs. Ses études classiques et théologiques terminées, il fut ordonné par Monseigneur Elzéar-Alexandre Taschereau, le 28 mai 1876, et nommé, le lendemain, à la cathédrale de Québec. Après dix ans de ministère à la paroisse-mère, l'abbé Bélanger devint curé de Saint-Roch, où il décéda prématurément en 1895. (Voir sa biographie anonyme, intitulée : *Le Révérend François-Honoré Bélanger, Curé de Saint-Roch...* Québec. Imprimerie A. Côté & Cie. 1895. 36 pages. Portrait. In-32.

3 — Voir *Notice biographique sur le Révérend Joseph Auclair* (1813-1887), curé de Notre-Dame de Québec (1851-1887). Québec. Imprimerie générale A. Côté & Cie. 1888. 22 pages. Portrait. In-8. Publication signée : G.-P.C. Ce sont les initiales de l'auteur : l'abbé Georges-Pierre Côté (1845-1908), curé de Sainte-Croix (Lotbinière) durant vingt-trois ans. Il avait été un des vicaires du curé Auclair, à la cathédrale, de 1872 à 1882.

entrave l'activité curiale. La cérémonie du baptême terminée, on pose devant l'abbé Bélanger un des grands registres de la paroisse. O les vénérables in-folios ! Dans leurs pages anciennes, s'alignent les noms des colons-fondateurs de la Nouvelle-France⁴. Mais aujourd'hui, en l'une des grandes fêtes mariales de l'Église, c'est une modeste et toute petite paroissienne dont l'abbé Bélanger inscrit le nom dans le registre de l'année. Cette petite fille deviendra demain une âme de choix, dont Dieu aimera la grâce pure et la générosité. Mais qui peut connaître d'avance les privilégiées des dilections divines ?

Que lit-on dans le registre où tous viennent de signer ?

“ Le quinze août mil huit cent soixante-dix-sept, nous, prêtre soussigné, avons baptisé Marie-Rosanna-Hélène, née la veille, du légitime mariage de Sieur Arthur Gauthier, horloger, et de Dame Rosalie Dion, de cette Paroisse : Parrain : Sieur François Chevrette ; Marraine : Hélène

4 — C'est en 1621 que s'ouvrirent les premiers registres paroissiaux au Canada. Les originaux disparurent dans l'incendie de Notre-Dame-de-Recouvrance, en 1640. On les reconstitua plus tard, de mémoire et à l'aide des quelques documents s'y rapportant qu'on put retracer.

Gauthier, son épouse, qui ainsi que le père ont signé avec nous, lecture faite.

(Signé) Hélène Gauthier

“ François Chevrette

“ Arthur Gauthier

“ F.-H. Bélanger, ptre ”⁵

Au sortir de l'église, les figures un peu graves se détendent. Les cloches sonnent. Sans doute atteignent-elles la maison où une maman anxieuse en attend le message. Avec hâte, on reprend la route du foyer, où la joie a si bien reparu. On traverse un Québec dominical rempli de gaies rumeurs.

5 — *Extrait du registre des baptêmes...* de la Paroisse de Notre-Dame de Québec pour l'année mil huit cent soixante-dix-sept... Québec, 20 septembre 1950. (Signé :) Fernand Marquis, ptre.

CHAPITRE DEUXIÈME

QUÉBEC EN 1877

Québec, centre urbain historique et ville épiscopale, compte en 1877 une population d'environ 60,000 âmes⁶. En outre de la basilique, où siège l'archevêque, Monseigneur Elzéar-Alexandre Taschereau, les Québécois forment cinq paroisses et une desserte. Il s'y trouve de spacieux édifices, tels l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang et le Monastère des Ursulines qui datent des débuts de la Colonie, le Séminaire fondé par Monseigneur de Montmorency-Laval en 1663, et enfin une Université qui atteint tout juste son quart de siècle. L'administration provinciale y tient ses assises sous la direction de Charles Boucher de Boucherville, chef du parti conservateur. Les bâtisses du Parlement s'élèvent tout au haut de la Côte-de-la-Montagne. Reconstituées en 1860, elles occupent toujours le site du palais épiscopal de Monseigneur de Saint-Vallier, le deuxième évêque de Québec, de sa

6 — Le recensement décennal de 1871 donne 59,400 habitants. Aujourd'hui le chiffre de la population de Québec s'élève à 200,000 âmes. (Recensement de 1951).

chapelle en particulier, où nos députés se réunissaient pour la première fois, le 17 décembre 1792 en vertu de la nouvelle constitution reçue l'année précédente.

Hélas ! en l'année où nous évoquons la physionomie de Québec, le parlement vient de décréter la démolition d'un monument encore imposant et chargé de souvenirs : l'ancien Collège des Jésuites. Pourquoi se montre-t-on ainsi sans clémence envers de vieilles pierres émouvantes ? Sans doute, on parle depuis longtemps de leur état périlleux ; " mais, comme avait remarqué récemment encore le premier ministre, pourrait-on toucher à une propriété d'Église sans léser le droit ? " ⁷. Les plaintes continuent cependant d'affluer et l'écroulement étant jugé imminent, les députés ne tiennent plus compte des objections. L'ordre de destruction est donné. On voit alors les murs de " l'édifice le mieux proportionné de la vieille ville " ⁸ qui avait été construit par l'habile jésuite, le Frère Jean Liégeois, en 1650, résister si bien aux assauts des ouvriers qu'il fallut un an de travaux et des tonnes d'explosifs pour en avoir raison ⁹.

7 — Voir Arthur Buies. *Petites Chroniques de 1877*. Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, 82 rue de la Montagne, 1878. 162 pages. In-12.

8 — Voir l'étude de Gérard Morisset: *Québec et son évolution*. (Dans la revue *Vie française*, Québec, 1952, vol. 6-7, nos 7 et 8, mars et avril).

9 — L'emplacement du vieux collège est aujourd'hui occupé par l'Hôtel de Ville.

A l'Hôtel de Ville, les édiles s'occupent, de leur côté, du prolongement jusqu'au glacis de la terrasse Durham, projet qui date d'au moins vingt ans. Le nom de Dufferin se substituera à celui de Durham. Il importe de rendre hommage au bienveillant gouverneur actuel, le comte de Dufferin et Ava. Celui-ci ne devait point présider la cérémonie d'inauguration de ce lieu incomparable d'observation et de promenade. Il retournait en Grande-Bretagne dès l'automne suivant, laissant à regret ce soin à son successeur, le marquis de Lorne.

A Spencer Wood, jadis la terre seigneuriale de Louis d'Ailleboust de Coulonge¹⁰, habite le lieutenant-gouverneur de la Province, Luc Letellier de Saint-Just, un libéral de vieille roche et un ami des lettres canadiennes. Il créait par un soir de mai de cette année 1877 une bibliothèque de canadiana qu'il désirait d'envergure afin qu'elle fût désormais partie des trésors de la demeure officielle¹¹.

On le voit, Québec, il y a soixante-quinze ans, garde encore, sans l'avoir beaucoup altéré, son visage vieille France. Il apparaît simple et animé sous son air aristocratique, ainsi qu'il convient à une cité reconnue longtemps comme capitale du pays. Depuis sa fondation

10 — Avec un sens patriotique et historique fort louable, les autorités provinciales ont restitué le beau vieux nom français de cette propriété : *Bois-de-Coulonge* remplace celui de Spencer Wood.

11 — Voir Buies, *Op. cit.*, pp.20-21.

en 1608, sous le régime français, jusqu'à la Confédération britannique de 1867, la ville s'est prévalu de ce titre. Sans prétendre au faste par ses églises, ses édifices publics, ses maisons d'habitation, ses rares monuments, Québec n'ignore point quel décor lui compose une nature pittoresque et somptueuse. Le vieux roc sur lequel Champlain établissait le premier poste de la Nouvelle-France enchasse la petite ville dans une masse de verdure et d'arbres séculaires. Au reste, les Québécois ne négligent aucune occasion de s'entretenir avec orgueil de "ce bon vieux Québec qui ne sait point changer". Un politique lettré de l'époque, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, tente un jour d'y contredire dans une conférence qui est parvenue jusqu'à nous¹². Il s'exclame non sans témérité : "Québec ne change pas ! Cela est bon à dire. . . à ceux qui n'ont point connu le Québec d'il y a quarante à cinquante ans". Et M. Chauveau, soucieux de le prouver, brosse avec émotion et non sans humour, des tableaux colorés. Il semble triompher en évoquant l'homme du guet criant éperdument : "Au feu ! Au feu !" avant que roulent des tambours et que sonne un tocsin si énergique que la fin de l'incendie ne l'arrête pas. Ou encore, M. Chauveau redonne vie au bel orme que Champlain

12 — Voir : M. Chauveau. *Souvenirs et Légendes*. Conférence faite à l'Institut canadien de Québec. Québec, Imprimerie [Augustin] Côté et Cie, 1877, 36 pages. In-8.

connut, et qui fit l'émerveillement de son enfance, à lui, le petit Québécois observateur, qui n'a plus jamais revu, hélas ! la myriade d'oiseaux chanteurs qui s'y logeaient en ces temps. Mais il reste encore, termine le conférencier, "les rues, . . . assez étroites pour donner de l'ombre, . . . de belles enseignes, telle celle qui s'orne de la statuette *vagabonde* de James Wolfe, . . . sept ou huit bonnes vieilles maisons du temps des Français, . . . et la belle calèche des vieux jours. . . Puis, dans nos églises, l'on a rétabli la messe de minuit, à Noël, qui avait cessé d'être célébrée du moins dans les villes, il y a une quarantaine d'années. . ."

Grâce à M. Chauveau ne semble-t-il pas que nous respirons l'ambiance de l'époque où vécurent ceux dont nous allons raconter l'histoire ?

[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. The text is too light to transcribe accurately.]

CHAPITRE TROISIÈME

AU FOYER DE PIERRE-ARTHUR GAUTHIER ET DE ROSALIE DION

La petite fille qu'on vient de baptiser à Notre-Dame de Québec appartient à une vieille famille du terroir canadien. Les branches diverses des Gauthier¹³ s'implantèrent dans la Nouvelle-France à partir de 1648. Il y en eut à Québec, puis à Montréal et aux Trois-Rivières, où brillèrent les Gautier de Varennes. Aujourd'hui par leurs innombrables descendants ils revendiquent l'honneur d'avoir bien servi la patrie par leur effort colonisateur. La région québécoise semble avoir retenu davantage la faveur de ces pionniers ; et, sans doute, le jeune chef de famille de l'an 1877, ce Pierre-Arthur Gauthier, qui a grandi dans la cité de Champlain, pourrait y dresser un bel arbre généalogique. Sa femme, Rosalie Dion, retrouve elle aussi ses ascendants dans la

13 — Voir Monseigneur Cyprien Tanguay. *Dictionnaire généalogique*. . . Montréal, Province de Québec, Eusèbe Sénécal, 1871-1890. 7 volumes. In-8

N.B. — Le vol. 4 consacre 18 pages aux familles Gautier.

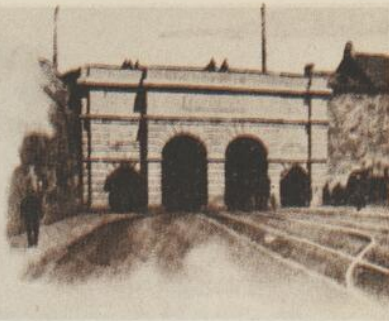
même ville et ses environs. Les époux y fixaient leur demeure, dans le quartier Montcalm, il y a environ sept ans. Leur foyer s'appuie sur une foi religieuse robuste et témoigne d'un goût inné pour les beaux labeurs poursuivis avec constance. Cet état d'esprit hiérarchise sans peine les devoirs et les tâches de chacun. Le père besogne tout le jour, exerçant l'art intelligent et minutieux de l'horloger. Son masque en prend parfois une certaine rigidité, mais elle sied à celui qui est l'autorité, la décision réfléchie, et qui accepte les responsabilités d'où dépend le bien-être des siens. A ses côtés, la mère met toute sa ferveur à ce soin qui ne tolère aucune relâche : un foyer imprégné de paix et de grâce accueillante.

Mais depuis quelques années les traits de la douce Rosalie Dion ne peuvent voiler la mélancolie qui la ronge. Son cœur connaît d'inguérissables blessures. Dieu avait mis entre ses bras plusieurs petits enfants dont le sourire la ravissait, mais la mort est venue figer ce sourire dans les figures pâlies. Un à un, ils sont retournés à Dieu, la laissant dans je ne sais quel étonnement douloureux devant des berceaux vides. La chrétienne s'est inclinée; mais la mère, comment pouvait-elle oublier?

Un soir que ces souvenirs la ressaisissent elle exprime devant son mari sa souffrance qui n'a point de répit. Il l'écoute, puis soudain prononce de ces mots irréflechis qu'on voudrait aussitôt reprendre car ils pénètrent loin



Porte St Jean démolie en 1867



Porte St-Jean démolie en 1898

C'est à proximité des portes St-Jean que le père de Marie Bertille de l'Eucharistie tenait son atelier d'horlogerie en 1877, poste occupé auparavant par le grand père Laurent Gauthier.

La porte Saint-Jean fut construite la même année que la porte Saint-Louis, c'est-à-dire en 1693. Le plan en avait été dressé par M. Boisberthelot de Beaucours, et elle était en tout absolument semblable à la porte Saint-Louis. Par le contrat signé le 3 juin 1693, on voit que les entrepreneurs de la porte Saint-Jean furent Hilaire Bernard de la Rivière et François de Lajoue. Elle fut terminée avant l'automne de 1693. Les entrepreneurs reçurent deux mille trois cents livres pour leur ouvrage, avec en outre, pour chacun, quinze pots d'eau-de-vie pour le vin du marché. La porte Saint-Jean fut reconstruite en 1720 par M. de Léry père et, en 1757, par M. de Léry fils.



Vue de Québec vers 1840



Pierre-Arthur Gauthier, 1848-1897,
père de Marie-Bertille de l'Eucharistie.



Madame P.-A. Gauthier, née Rosalie Dion, 1853-1899,
mère de Marie-Bertille de l'Eucharistie.



Louanges à Vous, Seigneur, Qui prêtez à la terre
Ces chers petits anges qui jettent en tous lieux
Des rayons de bonheur ! Oh ! mais par quel mystère
Les prenez-vous si tôt pour les placer aux cieux ?

Ces dix figures angéliques qui auréolent Rose-Anna à 16 mois, représentent les dix frères et sœurs que la mort a ravi tout jeunes à la mère de Marie-Bertille de l'Eucharistie. La physionomie de Rose-Anna reflète sur cette photo la frayeur qu'elle éprouva lorsque le photographe se dressa devant elle avec un voile noir sur la tête.

parfois dans les âmes affînées. " Les mamans, observe-t-il, tout en y mettant beaucoup de cœur, de dévouement, et de bonne volonté, ont-elles toujours la meilleure formule pour conserver leurs bébés en bonne santé? En tout cas, est-ce bien sûr que nous l'ayons, nous? N'y aurait-il pas lieu d'essayer de le découvrir? " Un pareil doute sembla à la mère ainsi qu'un reproche voilé. Ses larmes jaillirent. Elle se revoyait si bien au chevet de ses premiers-nés, veillant jour et nuit pour tenter d'enrayer le mal qui les faisait dépérir¹⁴. Même en ce moment, son cœur navré se serrait comme autrefois ; sa tête penchée paraissait ne plus pouvoir se relever. En un douloureux monologue intérieur, elle se disait : " Comment ! elle aurait attendu de longs mois le moment de presser sur son cœur un petit être né d'elle, la chair de sa chair, et ce ne serait que pour faillir peu après à la tâche de conserver cette vie qui lui était plus précieuse que la sienne? Son mari ne comprenait pas, ne pouvait comprendre, peut-être, comme tant d'hommes très bons en ce monde de douleurs, tout ce qu'il y a de terriblement puissant, " de presque divin ", osait-elle ajouter, dans l'amour maternel, qui est total, exigeant, violent, héroïque."

14 — Nous sommes à une époque où la mortalité infantile faisait de nombreuses victimes. Les médecins eux-mêmes s'en effrayaient.

Le lendemain, dans la solitude de la maison, les paroles entendues la veille reviennent à sa mémoire. Son cœur proteste de nouveau. Dans un geste désespéré, elle se jette à genoux au pied d'une statue de la Sainte Vierge. Elle crie sa peine à la Mère du Sauveur, à celle qui durant trois jours cherchait en pleurant son fils disparu. . . " Mais elle, les siens, est-ce que le Ciel ne les lui a pas ravis, un à un, et sans retour ? . . . Obtenez-moi d'autres petits anges, ô tendre Mère, supplie-t-elle, qu'il y en ait au moins deux qui survivent. Et s'il entre dans les desseins de la Providence, de les appeler quand ils seront grands, au service de votre Divin Fils, je vous les consacre à l'avance ! "

Puis, elle avait repris son travail dans une sorte d'apaisement. Un souffle de certitude passait sur son âme.

La réponse à cet appel, nous la connaissons. Une petite fille était née peu après à Rosalie Dion et à Pierre-Arthur Gauthier. En la vigile de l'Assomption, Marie souriait, du ciel, au visage transfiguré d'une mère penchée sur son enfant. Quelle fleur merveilleuse le Bon Dieu et Notre-Dame plaçaient de nouveau entre ses bras ! Ce serait sa rose bénie et sans prix. Elle s'appellerait Rose, du reste, comme on appelait parfois sa mère. Songeait-elle aussi, la fervente Rosalie Dion, que ce nom de grâce l'Église le met sur les lèvres des fidèles lorsqu'ils récitent les litanies de la Sainte Vierge : " Rose mystique, priez pour

nous !” Prévoyait-elle que ce vocable de la Souveraine des anges n’aurait été qu’un admirable présage? Sa petite fille, devenue plus tard une rose mystique agréable à Dieu, s’ouvrirait, “l’espace d’un matin”, dans un cloître de blanches adoratrices.

Mais Rosalie Dion, en ces premiers instants de joie, désirait encore autre chose. Son tendre culte pour la Mère de la Sainte Vierge, pour Anne la Gracieuse, comme disent les Saints Livres, réclamait un hommage, une attention. “Ma petite fille portera aussi le prénom d’Anna, murmura-t-elle. Ce sera Rose-Anna, au Ciel, comme dans ma maison heureuse.”

Peut-être y eut-il d’autres raisons motivant le choix de ce nom? Nos mères se montraient coutumières de ces élans spirituels, car leur foi, toute simple, aimait à s’extérioriser; mais les prénoms des aïeules, dans chaque famille, gardaient aussi le droit d’être réentendus. Ils s’auroélaient du reste, eux aussi, du souvenir de grandes patronnes célestes. Pourquoi ne pas souligner, au passage, que des coïncidences bénies vont sans cesse entourer l’existence de l’angélique Rose-Anna. Signes de prédestination que la mère attentive discernera pour en rendre grâces à Dieu. Elles les avait attirés sur son enfant par sa confiance envers les munificences mariales. Elle avait cru et marché sur les eaux durant la tempête où son cœur se brisait. La récompense était venue.

The first of these was the establishment of a public school in 1630, which was the first of its kind in the colonies. This was followed by the founding of the first college, Harvard, in 1636. The city also saw the establishment of the first public library in 1630, and the first public hospital in 1635.

The city's growth was rapid, and by the mid-17th century it had become one of the largest and most important cities in the colonies. This was due to its strategic location on the coast, which made it a major center of trade and commerce.

The city's population grew from about 1,000 in 1630 to over 10,000 by 1700. This growth was accompanied by a period of relative peace and stability, which allowed the city to flourish.

However, the city's growth was not without challenges. One of the major challenges was the threat of piracy and privateering, which was a constant danger to the city's trade routes.

Another challenge was the outbreak of the bubonic plague in 1629-1630, which killed about 100 people in the city. This was a major disaster for the city, and it led to the implementation of strict quarantine measures.

Despite these challenges, the city continued to grow and prosper. By the mid-18th century, it had become one of the most important cities in the colonies, and it played a major role in the American Revolution.

The city's history is a testament to its resilience and its ability to overcome adversity. It is a city that has shaped the course of American history, and it continues to be an important center of culture and commerce today.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'ENFANCE DE ROSE-ANNA

Une petite fille brune, joufflue, aux yeux noirs très vifs et qui regarde gravement ce qui se passe autour d'elle, voilà Rose-Anna dans son enfance. Elle a maintenant trois ans. Elle ressemble beaucoup à son papa. Elle sait déjà ce qu'elle veut et l'affirme sans bruit, tout comme lui. La douceur de la maman enveloppe ces dispositions et la rend attirante dans ses déterminations. Rarement, on lui refuse quelque chose. Rose-Anna est raisonnable, du reste, quoique choyée comme un trésor que l'on craint de perdre. La maman ne cesse de prier afin que la Providence regarde avec complaisance son foyer. Il a si bien retrouvé son animation, sa joie, sa confiance dans l'avenir. Car il faut préparer les lendemains de la petite fille qui grandit. Elle aura droit aux belles et saintes choses d'ici-bas. Rose-Anna se serre très fort, parfois, contre sa maman. Devine-t-elle que sa tendresse s'alarme déjà? Peut-être. Mais aussi sa mère lui est si chère. C'est une belle fée, aux mains chargées de douceurs. Chaque jour, elle lui donne tout

ce qui la contente et rend ses petits pas plus assurés. Parfois, Rose-Anna s'approche de la grande fenêtre dans la chambre de maman. Elle devient attentive. Le ciel est tout bleu, les oiseaux se perchent non loin d'elle ; ils remuent drôlement leurs petites têtes, à droite, à gauche, que veulent-ils donc ? Des passants se pressent dans leur marche, tout comme son papa, quand il se rend au travail ; mais les passants voient quand même la toute petite fille, et comme fait son papa, ils se retournent et lui sourient. Et la maman qui n'entend plus sa mignonne accourt bien vite. Elle lui aide à découvrir le vaste monde, dont ce petit coin qu'elle aime ne peut lui donner l'idée. " Il est merveilleux ce monde, explique-t-elle, miroir de son Créateur, qui habite au delà du firmament plein de soleil qu'elle voit, et qui recouvre partout la terre." Tout cela ravit la petite fille et agrandit ses yeux. Elle le croit. Elle a une confiance si totale en sa maman. Même au jour de la séance chez le photographe, sa foi en elle n'a pas été entamée. Rose-Anna avait regardé non sans crainte ce monsieur extraordinaire qui lui commandait derrière un grand appareil en jetant un voile noir sur sa tête : " Ne bouge pas, petite ! " . . . Lui dire cela, à elle, une toute petite chose qui n'aime que remuer, courir, demander pourquoi ! . . . Mais maman était là. Elle souriait, un doigt sur la bouche. Et le monsieur qui s'agitait, avec sa tête sous le



Rose-Anna et Arthur
à l'âge de 3 ans.



Magnificat !
ils vivront !



Arthur
à l'âge de 21 ans,
son cours d'études achevé,
entre au Grand Séminaire
de Québec
le 6 septembre 1906

La mère de Marie-Bertille de l'Eucharistie a eu la douleur de voir mourir successivement ses dix premiers enfants en bas âge ; au lieu de se décourager, elle formula cette touchante prière : " Ma bonne Mère du Ciel, obtenez-moi la faveur de donner naissance encore à deux enfants et de les conserver jusqu'à la fin de leurs cours d'études ; à ce moment, s'il est agréable au Seigneur d'agréer mon vœu, je les consacrerai au service de votre Divin Fils Jésus."



Rose-Anna
à l'âge de 17 ans
son cours d'études achevé,
entre au couvent des Sœurs
Franciscaines Missionnaires de
Marie le 14 août 1894.

grand voile noir, lui avait semblé moins terrible, et puisque maman le voulait, elle l'avait considéré sans faire de mouvement durant une longue minute.

Rose-Anna s'intéresse beaucoup à ce que lui apprend sa mère sur le bon Jésus, sur la Sainte Vierge, notre Mère du Ciel, bien meilleure que toutes les mamans de la terre, sur saint Joseph et les beaux anges qui nous protègent. Écoutons le témoignage de Rose-Anna sur ces messagers ailés de Dieu : " Quand j'étais *toute petite*, ma bonne maman me disait souvent que j'avais une pure, sainte et belle créature à mes côtés qui veillait sans cesse sur moi, qui dirigeait mes pas, me portait au bien. . . Et comme naturellement je lui demandais quel était le nom d'un si bon protecteur, elle me répondait que c'était mon ange gardien. . . Je ne comprenais pas plus pour tout cela, mais ses paroles sont toujours restées gravées dans mon cœur." ¹⁵ Donc, la maman, en présence de ses dispositions à la piété décide de l'amener à l'église. Oh ! ces premières visites, quelle joie en ressent la petite fille. Elle regarde. Elle ne bouge pas. Elle sait que dans le tabernacle fermé par de petits rideaux, Jésus est là, qu'Il la voit, pressée contre sa maman. Que de fleurs entourent l'autel, que de lumières ! Et puis, on chante douce-

15 — Lettre autographe signée, à sa cousine et amie, Mademoiselle Régina Séguin, s.d. [1891].

ment là-haut. . . Tout l'impressionne et la rend heureuse, la mignonne Rose-Anna.

Cette éducation religieuse intense dont nos Mères faisaient preuve jadis imprégnaient les âmes des tout petits d'un sens du surnaturel qui ne s'effaçait plus. Elles leur créaient aussi un esprit liturgique bien avant la lettre. Je sais une petite fille qui pleurait à chaudes larmes, quand une tante, douée d'un rare don de la parole, lui racontait, durant la Semaine sainte, la Passion du Christ Jésus. En ces temps, on parlait tout autant de Noël, et du bel Enfant-Jésus dans sa crèche, que du jour de l'an, avec ses jouets et ses friandises qui débordaient des bas pendus au pied des petits lits. Les arbres de Noël étaient rares. Tous les rêves se concentraient autour de la ravissante course nocturne accomplie par Jésus, qui déposait auprès des enfants endormis de beaux et parfois d'utiles présents. Et puis, comme ce petit monde vibrait à la fête de Pâques. Tout était à la joie à la maison, et même dans la rue où les chevaux filaient en vitesse tout fleuris de roses multicolores. Et surtout, on écoutait : les cloches allaient revenir de Rome ! Chaque maman, en souriant, expliquait sans se lasser : "Mais oui, nos cloches vont revenir. . . Elles étaient parties, puisque vous ne les entendiez plus. Et pourquoi n'iraient-elles pas à Rome ? C'est la demeure de notre Saint-Père le Pape, du plus grand des évêques d'ici-bas,

de celui qui est toujours vêtu de blanc, et aime tous le fidèles, grands et petits, de toutes les églises du monde. Ne remplace-t-il pas Jésus sur la terre? Quand il chante Jésus ressuscité, nos bonnes cloches s'empressent, sont déjà en route. . ."

Au Canada français, pays de foi simple et vécue, les événements religieux eurent longtemps une importance de premier plan. Sans peine, le domaine du civil semblait se subordonner au domaine religieux.

Rose-Anna et ses trois ans comprennent beaucoup d'autres choses. Elle sait que son papa travaille sans arrêt pour que tous soient heureux et ne manquent de rien à la maison. Il rentre le soir, fatigué, le pas plus lent. Mais il sourit quand même à sa petite fille qui court se pendre à son cou. Puis, comme il arrive à l'heure dite ! . . . Mais sa mère le lui raconte souvent, qu'étant un savant horloger, il connaît le prix des heures, et aussi tous les vilains tours que les pendules affolées peuvent jouer. On lui confie de tous côtés des horloges et des montres dont il a raison des mauvaises habitudes. Et la petite fille trouve merveilleux, l'art exercé par son papa. Elle adore coller sa montre contre son oreille. Son tic-tac ne cesse pas. Mais aussi la petite montre n'oserait l'interrompre devant son papa.

Rose-Anna aime par-dessus tout à voir besogner sa maman. Elle voudrait lui aider. Elle la suit partout,

son petit balai à la main. Mais que peut-elle avec ce mince bâton, pas plus haut que sa personne.

Elle n'avait pas encore sept ans lorsqu'un événement, qui rendit heureuse toute la famille se produisit. Son père, un matin, la prend dans ses bras, et lui dit les yeux brillants, comme s'il avait un peu pleuré : " Tu as un petit frère, ma mignonne. Viens le voir." Un berceau a été placé dans la chambre de maman. La petite fille embrasse sa mère, puis court vers le bébé, qui dort les poings collés à la figure. " Mais oui, se dit Rose-Anna, qui regarde encore et encore, il est beau, mon petit frère. . . Ses cheveux sont blonds, quel bonheur ! Je suis si brune, moi ! . . . Je ne vois point ses yeux, mais ils sont bleus, je suis sûre, puisque les miens sont noirs. Toute timide, craignant de l'éveiller, elle penche quand même son gentil visage et l'embrasse. Oh ! comme elle va l'aimer et aussi, pense-t-elle, tandis qu'elle se redresse, très fière, y voir un peu. Elle sera grande quand il voudra à son tour explorer la maison. " Il s'appellera Arthur, du nom de son papa," entend-elle quelqu'un lui apprendre. Rose-Anna approuve, et le dira tout bas à son papa tout à l'heure.

Je crois qu'avec la venue du petit frère, l'enfance de Rose-Anna se trouve close. Elle devient l'aînée, celle qui doit se montrer raisonnable et donner l'exemple. Mais le lui recommande-t-on souvent ? Jamais une maman n'a possédé fillette plus docile, et sachant mieux s'oublier elle-même.

CHAPITRE CINQUIÈME

UNE PETITE ÉLÈVE DES SŒURS DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME, À QUÉBEC, IL Y A TROIS QUARTS DE SIÈCLE

Vers 1883, quatre Communautés religieuses dispensent l'enseignement à la jeunesse féminine québécoise. Il y a les Ursulines arrivées en Nouvelle-France en 1639 sous la conduite de la Vénérable Marie de l'Incarnation, admirablement à la tâche depuis cette époque. Il y a les filles de la Bienheureuse Marguerite Bourgeoys, qui dès 1685 sous le régime français établissent des missions à Neuville (Portneuf) et en la paroisse de la Sainte-Famille (Ile d'Orléans). Elles sont à St-Roch depuis 1844 et à St Sauveur depuis 1856. Il y a enfin les Sœurs de la Charité et les Sœurs du Bon Pasteur, communautés plus récentes.

C'est aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame que la bonne Rosalie Dion conduit, un matin de septembre, sa petite fille âgée de six ans. Toutes deux ne parlent guère. La maman songe qu'elle va céder plusieurs des beaux droits qu'elle exerçait seule jusqu'ici sur l'âme de sa petite

filles. Elle a cultivé avec soin sa droiture naturelle. Sa vigilance s'est portée également sur son caractère charmant, un peu entier, mais qui ne s'entête pas mal à propos. Ces réflexions ne lui apportent cependant aucune tristesse, car c'est entre des mains expertes, et à de grands cœurs qu'elle confie son trésor. La petite fille de son côté serre bien fort la main de sa maman. Elle sait qu'elle ne verra plus, à chaque instant, ses yeux si tendres la suivre, où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse. Avec sa précocité enfantine, elle devine aussi que de grandes et belles choses lui seront enseignées, par de bonnes religieuses dont c'est la mission d'instruire des petites filles comme elle. Et puis sa maman doit s'occuper beaucoup du petit frère. N'a-t-il pas droit aux tendres soins qu'elle a reçus lorsqu'elle avait son âge? Sa petite enfance rayonne de nouveau autour d'elle. Va-t-elle pleurer? Mais non, voici le couvent, où l'on se hâte d'entrer.

Bientôt les religieuses comptent en Rose-Anna une élève d'élite. Son intelligence assimile sans effort les leçons qui se succèdent. Elle prend le premier rang et s'y maintient. Elle s'y maintiendra jusqu'à la fin de son cours, comme en témoignent les bulletins mensuels, dont se sont souvenus longtemps ses professeurs et les supérieures de la maison. Une des Supérieures écrira un jour : " D'après les notes excellentes qui lui ont été *constamment* décernées à la lecture des bulletins mensuels,

je puis assurer que notre Rose-Anna a toujours su profiter de toutes les leçons qu'elle recevait ici pour sa formation religieuse intellectuelle et morale.¹⁶ Sa modestie charmante n'affichait jamais, néanmoins, cet air de supériorité qu'auraient mal supporté des compagnes moins douées. Du reste, elle est devenue fort enjouée. On l'entoure, ou on la réclame quand sonne l'heure de se divertir.

Nous avons de précieuses lettres rappelant le souvenir de l'étudiante de la Congrégation de Notre-Dame, de 1883 à 1894.

Voici, d'abord, des extraits tirés de la correspondance de Mère Saint-Jean Népomucène qui dirigea Rose-Anna durant ses premières années, y compris celles si importantes de sa première communion. La religieuse écrit :

“J'étais employée auprès des plus jeunes élèves, lorsque vers l'âge de six à sept ans la chère petite Rose-Anna fit son entrée à la classe. Dans un âge aussi tendre, elle se faisait déjà remarquer par sa politesse et la douceur de ses manières qui lui attiraient tous les cœurs. . . Un incident, continue cette éducatrice, qui faillit lui être funeste, lui arriva vers cette époque. Elle vint un jour à l'école avec quelques pièces de monnaie. Tout en s'amusant, elle ne tarda pas à en avaler une. Grand émoi parmi les

16 — Lettre autographe signée : Sœur Saint-Calixte, Supérieure, et datée de la Congrégation de Notre-Dame, Saint-Sauveur, Québec, décembre 1907.

enfants. " Mère, s'écrièrent-elles effrayées, Rose-Anna a avalé un dix cents." Inquiète moi-même sur le résultat, j'essayai de la consoler. " Ma petite, lui dis-je, il faut bien prier saint Antoine " ¹⁷. En dépit du trouble où elle était, je ne doutai pas qu'elle suivît ma recommandation, car une vingtaine de minutes plus tard, sans effort, sans trop savoir comment, la pièce de monnaie lui revenait dans la bouche. . ." A l'exemple du divin Enfant, conclut la religieuse, Rose-Anna a grandi en âge et en sagesse " ¹⁸.

Avec quel soin les éducatrices, autrefois comme aujourd'hui, préparent les petites filles, à leur première rencontre avec Jésus dans le sacrement de l'Eucharistie. C'est une année vraiment unique dans leur vie. Tout se concentre autour de l'événement. Les élèves forment un groupe de choix, qu'on isole un peu et dont on ne détache pas les regards. Les vertus aimables de la jeunesse leur sont sans cesse rappelées. Il faut non seulement les trouver belles et désirables, mais les pratiquer. Bientôt des leçons de catéchisme sont données fréquemment par un prêtre de la paroisse. Les bonnes petites doivent comprendre dans la mesure de leurs forces intellectuelles,

17 — Un exemple, entre combien d'autres, de la dévotion à saint Antoine de Padoue, répandue de très bonne heure au Canada. Le Père Hugolin Lemay (décédé en 1938), un historien franciscain, a publié un ouvrage pour rappeler ce fait. La dévotion date de l'époque des Récollets.

18 — Lettre autographe signée, mais non datée (1907?).

et en y mettant tout leur cœur, l'ineffable don que Jésus leur fera pour la première fois. Puis, que de grâces précieuses les attendent toutes, "*toutes,*" appuient le bon prêtre, car des routes diverses se présenteront dans la vie, il faudra choisir avec l'aide du Bon Dieu.

Rose-Anna comprend si bien les paroles du prêtre qu'elle s'abîme parfois dans la pensée de l'acte qu'elle va accomplir. Elle a de si grandes faveurs à obtenir. Sa maman lui demande alors ce qui peut bien se passer de grave dans sa petite tête. L'enfant sourit. Elle avoue qu'elle se plaît beaucoup au couvent, les Religieuses semblent si heureuses de vivre près du Bon Dieu, qu'elle se demande si, plus tard, elle ne voudra pas les imiter. "Mais Jésus peut-il me choisir, moi?"... La mère tressaille. Elle se rappelle son vœu de jadis... l'offrande de ses enfants à Dieu, s'ils échappaient à la mort. Son sacrifice a-t-il été accepté? Elle le croit chaque fois que de petits détails comme celui-ci surgissent. Un matin n'a-t-elle pas surpris sa petite fille habillant adroitement sa poupée en religieuse. Son désir se matérialisait en quelque sorte. La grâce du Bon Dieu ferait bien le reste plus tard.

Le grand jour se lève. Rose-Anna ressent un bonheur sans nom. Elle est entourée de ses parents qui la bénissent et suivent du regard chacun de ses mouvements. Elle rayonne sous la blancheur de sa toilette, image de son âme angélique. Les parents se disent qu'ils ont veillé

sans cesse afin qu'aucune éclaboussure n'atteigne leur enfant. Que Dieu soit loué pour l'émotion qu'ils en éprouvent ! Enfin Rose-Anna communique. Elle n'est plus qu'une toute petite chose, que Dieu remplit de sa grandeur, de son amour, de sa lumière. Elle sait maintenant ce qu'elle doit offrir. Elle n'hésite plus. " Elle promet à son cher Jésus de consacrer toute sa vie à son service " ¹⁹. Elle sera religieuse.

Des jours de paix suivent ces heures de grâce. Elles transforment Rose-Anna qui vit tout près de Dieu. Sa piété est sans ostentation, mais elle a beaucoup de ferveur. Sa visite quotidienne au Saint-Sacrement affermit ses tendances à surnaturaliser sa vie. Tous remarquent son attitude à l'église. On dirait une jeune contemplative. Elle manifeste, en outre, sa tendre dévotion envers Marie. A la maison, elle lui a élevé un petit autel dans sa chambre. Elle l'orne les grands jours de fête mariale. Elle parvient, on ne sait trop comment, à toujours obtenir quelques fleurs. Sur son pupitre, en classe, une petite Madone lui sourit. C'est un cadeau qui lui vient de sa mère, qu'elle a remerciée dans une lettre en termes charmants.

19 — Le témoignage de son frère est formel sur cette promesse de Rose-Anna, le jour de sa première communion. Cette petite tête lucide ne variera jamais sur le don d'elle-même à Dieu.



Mère Sainte-Marie-Georges, C. N.-D.

Extrait d'une lettre autographe
du 30 décembre 1891.

À genouilles devant la Croix
du Bon Petit Jésus je lui
ai demandé avec ferveur de
vous donner une bonne santé
pendant de longues et heuren-
ses années. Je l'ai prié aussi
de me rendre pieuse et obéissan-
te afin que je ne vous cause
pas la plus légère peine.

Agreez, Chers Parents,
les vœux et les souhaits que
forme pour vous,

Votre affectionnée enfant,
Rosanna

L'adolescente travaille avec ardeur afin d'acquérir les connaissances nécessaires à une jeune fille bien née. Mais qu'enseignait-on, il y a trois quarts de siècle, aux petites Canadiennes dont les parents se souciaient d'orner leur esprit, tout en formant leur jugement et leur cœur? Assurément les programmes d'études de ces temps²⁰ ne présentaient aucune surcharge. On y dressait des plans de cours favorables à la culture générale, susceptibles de maintenir la curiosité éveillée, de donner le goût du savoir et des lectures enrichissantes. De façon graduée, et dispersée sur une période de huit ou dix ans, les religieuses²¹ apprenaient à leurs élèves : le catéchisme, beaucoup de grammaire, d'arithmétique, d'histoire, et d'art épistolaire ; on inculquait des notions scientifiques diverses : un peu de physique, de chimie, de physiologie, de botanique. Les arts n'étaient pas omis : la musique et la peinture. Enfin les sciences ménagères, les travaux de couture et autres, comptaient plusieurs heures. On n'y parlait point d'acquérir de l'instruction en vue de l'obtention de diplôme, ou pour se préparer à une carrière s'exerçant en dehors de la maison. Non, autre temps, autres

20 — L'auteur parle ici en connaissance de cause. Rose-Anna Gauthier, la future Marie-Bertille de l'Eucharistie, demeure son ainée de bien peu d'années.

21 — On comptait des institutrices laïques distinguées à côté des religieuses. Quelques-unes donnaient leur cours chez elles.

mœurs ! On désirait former des femmes chrétiennes, assez cultivées pour s'intéresser au mouvement intellectuel et social de leur temps, des femmes agréables, bien dressées, capables d'administrer un foyer. Car, si Dieu en appelait plusieurs à la vie religieuse, la plupart fondaient des familles.

Quelles jolies lettres on écrivait en ces temps, si l'on était douée de cet esprit français toujours jaillissant. Lisez, je vous prie, une missive remplie de grâce enjouée, que Rose-Anna écrivait à son papa, alors qu'elle ne comptait que treize ans.

“ Je viens vous prier, mon cher Papa, de remonter un peu ma petite bourse ; elle est à sec, entièrement à sec. Vous l'aviez bien garnie au commencement de l'année, et je croyais alors que je n'épuiserais jamais mon trésor, mais il y a six mois de cela. . . et je ne crois pas que vous m'accusiez de trop dépenser. . . Il faut avouer que l'achat de quelques livres en a pris une grande partie, quelques centins pour d'excellentes œuvres de charité, le reste a passé Dieu sait où. . . J'oubliais les petits gâteaux à la promenade. . . Ah ! mais écoutez Papa, je ne puis pas tout vous dire, plus tard vous saurez tout. Je vous sais d'ailleurs trop bon pour imposer toutes ces privations à votre Rose-Anna qui vous aime tant. Si vous me refusez, je ne vous en chérirai pas moins, car l'intérêt n'a jamais été pour rien dans les affaires de mon cœur ; mais je me vengerai à ma manière, par exemple, en vous aimant

mieux si cela est possible, afin que vous ne me refusiez pas une autre fois.

Adieu, cher Papa, si ma bourse est vide, mon cœur est plein de la plus vive affection pour vous.

Votre bien obéissante.

Rose-Anna " 22

Durant encore trois ans, Rose-Anna poursuit son cours d'études. Son front pur devient plus grave, mais ses yeux noirs, toujours si vifs, sourient quand on l'approche. Elle n'est pas sans exercer de l'influence autour d'elle. Elle ne fuit ni ne recherche les postes d'honneur et de confiance. Très simplement, elle les accepte quand on les lui offre.

Il semble qu'en transcrivant la lettre de la religieuse qui la connut le mieux durant ses dernières années d'études, Mère Sainte-Marie-Georges, le portrait de Rose-Anna, de " la graduée ", comme on disait alors, non sans emphase, des élèves du Cours Supérieur, en ressortirait plus vivant, plus net. Rose-Anna décrochait depuis longtemps, la plupart des prix annuels offerts aux élèves les plus méritantes. Elle avait constitué avec ces ouvrages un noyau de bibliothèque personnelle.

Voici des extraits de la lettre de Mère Sainte-Marie-Georges adressée à son frère, ecclésiastique au Séminaire de Québec, peu d'années après la mort de Rose-Anna :

22 — Lettre autographe signée, datée le 1er février 1891.

“ Je n’ai pas oublié votre bien-aimée sœur, ma bonne et chère Rose-Anna. Elle a été et restera la gloire la plus pure de ma vie religieuse. Son souvenir est dans mon cœur pour en être à jamais la consolation.

La satisfaction que cette excellente enfant m’a donnée pendant plusieurs années. . . par sa sincère et solide piété, son application soutenue au travail et sa constante soumission me sont très précieuses, croyez-le bien.

Modèle des vertus propres à son âge, exhalant la paix et la concorde, elle fut en tout l’exemple de ses compagnes et l’objet de leur estime.

Admise dans la Congrégation des Enfants de Marie, elle se montra digne de celle qu’elle avait choisie pour patronne et pour mère, et bientôt toutes les voix la désignèrent comme présidente de la société.

Douée d’un jugement sûr et d’une exquise délicatesse elle savait à propos entraîner ses compagnes dans la voie du sacrifice pour soulager et consoler le malheur. C’est ainsi qu’au lendemain de l’incendie qui détruisit notre maison mère²³ en voyant ses maîtresses profondément affligées, elle s’entendit discrètement avec les premières élèves qui l’entouraient, et, spontanément, elle offrit à

23 — Il s’agit du Couvent de Villa Maria (Monklands), à Montréal. Les flammes le réduisirent presque totalement en cendres le 8 Juin 1893. Nous nous souvenons de l’émoi des Montréalais d’alors. Ce sinistre fut considéré comme un malheur public. Une maison historique allait disparaître. Des religieuses hautement estimées subissaient des pertes énormes.

Mère Supérieure, au nom de toutes, les prix et les couronnes qui devaient récompenser leur travail de l'année. . .

(Signé) Sr Ste-Marie-Georges, C.N.-D. ²⁴

Il y a vraiment une unanimité touchante dans le jugement porté sur Rose-Anna, par des éducatrices dont on se plaît à reconnaître la sagacité. Durant dix années, l'enfant, l'adolescente, la jeune fille, a vécu auprès de ces femmes vigilantes et fort instruites. Elle en était si heureuse, que la moindre absence lui causait du chagrin. Toute petite, elle manifestait sa peine par des larmes. Un matin, sa mère, par prudence, crut bon de ne pas l'éveiller. Elle semblait fiévreuse, mal en train la veille. Lorsqu'elle entra dans sa chambre, elle la trouva secouée de gros sanglots. L'heure d'aller à la classe était passée.

A seize ans, en juin 1894, Rose-Anna a terminé ses études. Peu après la cérémonie de la distribution des récompenses, elle entre au salon de l'Institution. Ses parents et le cher petit frère l'accompagnent. La jeune fille tient à la main la médaille d'or du Cours supérieur, ses derniers "honneurs de cours". C'est l'heure de dire adieu à ses maîtresses. Oh ! pouvoir leur exprimer tout ce qu'elle ressent. Elle sait quelle dette elle a contractée envers ces femmes d'élite qui ont donné à son esprit je ne sais quel merveilleux essor. Ne leur doit-elle pas aussi

24 — Lettre autographe signée, datée de Terrebonne le 17 novembre 1907.

de préférer avant tout pour elle et pour ceux qui lui sont chers, la droiture du cœur et le sens chrétien de la vie. Car elle a vécu baignée de surnaturel auprès de ces éducatrices consacrées à Dieu. Comme jadis la jeune sainte qui libérait la France, elle voudrait crier à tous, qu'avec elle aussi, c'est bien : " Messire Dieu premier servi " ! Mais les paroles qui la hantent et font entrevoir son désir de la vie religieuse, demeurent son secret. Elle attendra, la compatissante enfant, pour en souffler quelques mots aux siens, qui semblent ravis de la voir reprendre sa place au foyer à longueur de jour. Pressée tendrement contre sa mère, Rose-Anna l'écoute former des projets, dresser le tableau d'une vie familiale plus animée, plus joyeuse. La présence d'une jeune fille transforme tout dans la maison, où un père et une mère commencent à vieillir. Rose-Anna rit doucement, niant le vieil âge par trop prématuré de ses parents. . . Et puis, continue la maman, il y a le petit frère, qui a besoin de plus de jeunesse autour de la sienne. . . Rose-Anna comprend que l'intuition maternelle s'éveille déjà autour d'événements venant peut-être à l'inverse de cette existence de tendre intimité. En son cœur, la jeune fille supplie la Providence de décider elle-même de l'heure de la révélation magnifique. Car l'appel de Dieu qui n'a cessé de se faire entendre depuis le jour de sa première communion devient de plus en plus pressant.

CHAPITRE SIXIÈME

JOURS DE PAIX ET D'ATTENTE

Depuis quelques semaines Rose-Anna anime de sa grâce le foyer de ses parents. Une sorte de rayonnement émane de ses seize ans. Cette " jeunesse de visage et de cœur ", cette fraîcheur d'aube, ne voilent guère, cependant, les grands espoirs qui la soulèvent. La vie religieuse l'attire chaque jour avec plus de force et de suavité. Si elle sourit à son existence présente, c'est qu'elle est une forme de son abandon à Dieu, qu'elle veut servir uniquement. Pour l'instant, elle va, vient, s'empresse à travers la maison, puisque tel est le bon plaisir divin. Elle partage les travaux de sa mère. Elle s'interrompt parfois, lorsque de beaux souvenirs de son enfance ou de sa vie étudiante remontent à son esprit. Elle cause, mais ses confidences ne vont pas au delà des faits énoncés. Elle se garde de la moindre allusion aux projets qui la hantent et qui en découlent si bien. Elle sent que la joie de sa mère doit demeurer sans mélange. Le soir, quand la famille est réunie, elle veille avec le même soin à ne pas

assombrir ces jours de douceur et de paix. Le tourment de l'attente, elle seule le connaîtra pour l'offrir à Dieu.

Des promenades s'organisent. Rose-Anna refuse les distractions qui prennent un caractère mondain. Elle ne cède à l'insistance de ses amies que si sa mère y consent. Ses sorties préférées ce sont celles où elle accompagne sa chère maman. A qui lui demande un jour quelle est sa plus fidèle amie, elle répond par ces mots admirables : " Je n'en ai pas d'autre que ma mère ".²⁵ Ses compagnes d'hier ne doutent point que Rose-Anna, avec le sérieux de son esprit, son éloignement du monde, sa piété sans ostentation, mais si réelle, ne s'achemine vers la seule vocation en perspective pour elle : la vie religieuse. Mais elles respectent sa discrétion sur le sujet. Elles l'admirent en silence.

Le don candide que Rose-Anna fit d'elle-même à Jésus, au jour de sa première communion, n'a jamais été repris. Visiblement elle tend vers la perfection. Elle fait tout le bien possible avec une entière simplicité de cœur. Les subtilités de l'orgueil ne peuvent effleurer cette nature oublieuse d'elle-même. Prières, réflexions, lectures, tout sert d'aliment à ses désirs d'aller vers le mieux. Elle discerne avec beaucoup de sens pratique les vertus qui conviennent à son tempérament et à ses dispositions de cœur.

25 — Voir *Notice biographique* (Papiers de famille, No 1), pp. 79-80.

Elle comprend qu'elle a besoin de douceur pour que l'on sourie devant son esprit toujours bien déterminé à agir ; elle sait qu'elle doit garder sans faiblesse son âme facilement apitoyée. Un jour, elle révèle ses préoccupations au sujet des vertus qu'elle aspire posséder. Elle transcrit dans un carnet des citations d'un ouvrage où l'on analyse les qualités que " toute jeune fille doit surtout avoir à cœur de pratiquer : la douceur et la bonté ". Et tout de suite, elle pense avec l'auteur que " c'est la douceur qui fait le bonheur de la vie de famille, et la plupart des misères humaines viennent de ce que tout le monde veut toujours avoir raison et que personne ne veut céder même à celui qu'il appelle son ami ".²⁶ Vérités connues, incontestables, mais qui impressionnent cette enfant de seize ans qui veille sur son cœur afin de le rendre de plus en plus agréable à Dieu, et utile au prochain. Et la bonté ? Elle l'oppose tout de suite à ce qui la ronge et la détruit : l'égoïsme. Elle trace ces mots où brille une générosité qu'elle pratique déjà : " La bonté nous apprend à nous priver de quelques petites fantaisies pour les autres ; elle va même jusqu'à nous donner la force de souffrir pour être utile aux autres. "

Rose-Anna nous livre ainsi le secret d'une vie intérieure déjà existante chez elle. Elle a la clairvoyance de

26 — *Ibid.*, pp. 67-70.

ces jeunes saintes qui obéissent docilement, spontanément, et sans maîtres, aux mouvements de l'Esprit qui souffle en elles. La prédestination de beaucoup d'âmes s'affirme souvent sans éclat, signe, exemple, de la mansuétude divine qui invite tous les esprits de bonne volonté à s'engager dans la route des conseils évangéliques.

Le temps de la halte agréable accordée aux parents de Rose-Anna s'écoule rapidement.²⁷ Le père se dit que le charme de la petite fille, qui lui demandait si gentiment jadis de remplir sa bourse, n'a fait que grandir. Mais, il le pressent, ce qu'elle sollicitera bientôt de lui, ce sera toute autre chose que les menues monnaies de la terre. Sur le front pur de son enfant, dans sa physionomie qui se recueille volontiers, il lit l'appel persistant de Dieu. Il écoute les saillies de son esprit enjoué, alors qu'elle taquine le petit frère de dix ans, rempli d'admiration devant son aînée qui connaît tant de choses. Le père sourit avec mélancolie. " Ces enfants, pour lesquels on peine avec bonheur, comme ils restent peu de temps des tout petits, ne dépendant que de notre amour! " La maman, au contraire, s'efforce à la gaieté. Demain viendra assez tôt. Elle abandonne à la tendresse ces jours de répit. Elle amasse de radieux souvenirs dont elle vivra plus tard.

27 — *Ibid.*, pp. 68-69.

Rose-Anna, quand sa mère ne peut l'accompagner au dehors se rend chez sa cousine, Régina Séguin.²⁸ Elle aime beaucoup cette parente complaisante et affectueuse envers les siens. En outre, une similitude de goûts, un même fonds de piété les rapprochent beaucoup plus que l'âge et les liens de parenté. Elles font ensemble de longues promenades ; elles devisent dans l'intimité, de cet avenir qui soulèvera demain un coin de son voile.

La dévotion ardente de Rose-Anna envers le Très Saint-Sacrement ne craint pas de se manifester en présence de sa cousine. Une visite à l'église leur devient chère à toutes deux. Très familières avec les sanctuaires de Québec, les deux amies glissent fidèlement dans l'itinéraire de leurs courses une station à l'une ou l'autre des chapelles qu'elles croiseront en route. Elles mettent le Bon Dieu au centre de leur activité. Elles lui offrent la vision de leur amitié qui constitue un stimulant de plus dans le service du Maître. Leurs élans de ferveur n'em-

28 — Mademoiselle Régina Séguin, fille d'un médecin distingué de Québec, faisait partie de la phalange d'âmes d'élite, que l'on désigne souvent sous le nom de religieuses sans voile, qui vivent dans le monde, d'une vie des plus édifiantes. L'état de santé de Mademoiselle Séguin ne lui permettant pas d'être admise dans une communauté religieuse, elle consacrait tous ses moments libres aux bonnes œuvres ; elle confectionnait de la lingerie d'autel pour les églises pauvres. Elle se préoccupait également de recruter des vocations religieuses.

pêchent point que leur cœur n'éprouve d'humbles inquiétudes. Elles se l'avouent. Elles cherchent à se rassurer. Les jugera-t-on jamais assez dignes de quelque haute mission, de celle que Dieu réserve aux privilégiées de son amour? Mais si elles s'en troublent un peu, elles n'en prient que mieux Celui qui ne résiste qu'aux superbes.

Par un après-midi de juillet, les cousines s'engagent dans la rue de la Grande-Allée. Elles en aiment les vieux arbres qui recèlent souvent quelque brise inattendue. Elles vont lentement sans souci de l'heure et de la distance. Le ciel est clair, l'air sans lourdeur, toute cette verdure que le soleil brûle à peine de ses rayons forme autour d'elles un cadre qui les charme. Elles atteignent les Plaines d'Abraham. . . Les voici maintenant en face d'un couvent en construction, mais dont une partie est achevée et déjà habitée. La cloche de la petite chapelle sonne. Un office religieux va commencer. "C'est bien ici le nouveau cloître des Franciscaines Missionnaires de Marie," demande la cousine. — "Oui, répond Rose-Anna. Nous y entrons, n'est-ce pas?" Elles s'agenouillent devant le Très Saint-Sacrement exposé. Des sœurs, toutes blanches, depuis la pointe de leurs souliers, jusqu'à leurs têtes recouvertes de longs voiles neigeux, s'avancent deux à deux. C'est l'heure de psalmodier Vêpres et Complies. Puis quand le chant s'éteint, il y a la Bénédiction de Jésus-Hostie. Elle descend sur les adoratrices, ces

beaux lis inclinés ; et aussi, sur les deux cousines, recueillies comme des anges, tout près de la grille du cloître.

Mais que se passe-t-il dans l'âme de Rose-Anna que la présence eucharistique ravit toujours ? Il semble que son front reflète plus de lumière, que la grâce de Dieu fonde sur elle avec la rapidité de l'éclair. Elle est entrée dans la petite chapelle avec la sérénité joyeuse qui lui est coutumière. Elle n'en ressortira point de même. Car Dieu révèle soudain à son cœur la forme précise que doit prendre son amour pour Lui. Son âme exulte, toute tendue depuis quelques instants vers les religieuses qui prient sous ses yeux. Elle a saisi le sens du message divin. Elle se dit, sans craindre de se tromper, qu'admise dans cette maison bénie, il importera peu qu'elle exerce telle ou telle tâche. La tâche ne sera jamais qu'une pauvre diversion à la vie eucharistique ineffable qui serait la sienne.

Rose-Anna se redresse. Nul ne doit deviner la suprême annonce qu'elle a reçue. Dans quelques heures, elle confiera à ceux qui l'aiment le secret qui la lie pour toujours à Jésus-Eucharistie. Car elle ne saurait vivre plus longtemps dans le monde. Sa mère, son père, comment les convaincre que son désir la brûle, qu'elle a enfin trouvé le lieu où Jésus, avec une bonté infinie, attend leur humble petite fille. Qui l'aidera à leur parler avec cette tendresse persuasive et si douce qu'elle fera accepter le sacrifice,

qu'elle rendra moins déchirante une décision aussi prochaine qu'irrévocable.

Rose-Anna regarde sa cousine tandis que toutes deux reprennent le chemin du retour. Elle est silencieuse, mais sa physionomie ne trahit que son inquiétude de rentrer un peu tard chez ses parents. "Hâtons-nous, je t'en prie," insiste la cousine devant la démarche ralentie de Rose-Anna. Et celle-ci, toute à la musique intérieure de son cœur qui remercie Dieu, s'empresse de régler son pas sur celui de sa compagne.

CHAPITRE SEPTIÈME

SAINTE ANNE INTERVIENT EN FAVEUR DE L'ENFANT QUI PORTE SON NOM

Depuis sa première enfance, Rose-Anna sait qu'elle compte au paradis une patronne puissante : sainte Anne, la mère de la Sainte Vierge, la douce grand'mère de l'Enfant-Jésus. Elle aime toujours sa belle histoire telle qu'on la lui racontait jadis. On lui parlait aussi en ces temps de l'extraordinaire sanctuaire qui s'élève en son honneur à Sainte-Anne de Beaupré, non loin de Québec, et des prodiges s'y accomplissant. Plus tard, la petite fille en apprit bien davantage. Les miracles à Sainte-Anne de Beaupré, mais ils duraient depuis plus de trois siècles au Canada, depuis 1661, disaient de beaux vieux livres écrits par les Jésuites, et aussi les *lettres* de la grande Marie de l'Incarnation. Celle-ci assurait qu'au pied de la statue de la Sainte²⁹ " on voyait marcher les paralytiques, les aveu-

29 — La statue dorée de 1661 existe encore (du moins en 1930, certainement). Les Pères Rédemptoristes sont en charge, depuis 1879, du sanctuaire et de la paroisse de Sainte-Anne-de-Beaupré.

gles recevoir la vue, et les malades de quelque maladie que ce soit, recevoir la santé.”

Enfin, chose douce à entendre, sainte Anne en 1876, un an avant la naissance de Rose-Anna, était devenue la patronne de la province civile de Québec. Pie IX le Pontife si malheureux et si bon que de nombreux Zouaves accourus de tous les pays et même du Canada, voulurent héroïquement défendre, avait signé, à cet effet, un beau décret. Et Rose-Anna instruite de tant d'événements, se sentait très fière que sainte Anne fût aussi sa patronne particulière.

La jeune fille pensait-elle de nouveau à ces récits d'autrefois, tandis que sa mère, la veille du 26 juillet 1894, lui parle des belles cérémonies qui se préparent à l'église paroissiale pour célébrer cette année la fête de sainte Anne. Rose-Anna n'en laisse rien voir, mais en embrassant sa mère, ce même soir, elle déclare que le lendemain matin nulle autre qu'elle ne l'accompagnera à l'église. “ Un éloquent prédicateur est annoncé, ajoute sa mère, tu n'y perdras point ”.

Mais ici, je tiens à citer le témoignage de son frère : “ Le prédicateur, nous apprend-il, parla naturellement, ce jour-là, de la sainte aïeule du Sauveur, mais il la montra surtout comme *la femme forte*. Courageuse, en effet, sainte Anne l'avait été lorsqu'elle eut à se séparer de la Très Sainte Vierge pour la présenter au temple ; et c'est

bien dans ce mystère de la Présentation que sainte Anne est le vrai modèle des mères chrétiennes qui ont aussi parfois à faire généreusement le sacrifice de leurs enfants lorsque le Bon Dieu leur fait l'honneur de les choisir pour les consacrer à son service. . . Rose-Anna s'aperçut de l'émotion de sa mère en entendant de telles paroles. Elle feignit tout de même de ne point remarquer ses larmes. Toutes deux rentrèrent très émues à la maison. . . Mais enfin l'heure était arrivée pour Rose-Anna d'ouvrir son cœur à celle qui l'aimait tant."

Le surnaturel imprègne vraiment les faits de la journée du 26 juillet. Sans doute, ils n'offrent en eux-mêmes aucun caractère extraordinaire. Mais les coïncidences qu'on relève entre les mouvements de la grâce et les événements extérieurs projettent autour de ces faits des clartés saisissantes. Elles font naître des rapprochements dont on ne peut méconnaître le sens. Les vœux d'une enfant à la vie angélique et dont la ferveur ne cesse de supplier, se voient exaucés. La tendre Rosalie Dion comprend que Dieu lui demande son enfant. Son cœur se brise, mais par son mouvement intérieur de soumission, ne coopère-t-elle pas à la vocation religieuse de cette enfant dont elle consacrait jadis à Dieu l'existence? Quelques heures plus tard, dans la maison recueillie, voici l'entretien décisif : Rose-Anna a prié sa mère d'entendre la grave demande qu'elle veut lui adresser. Bientôt les

propos échangés atteignent l'absolu du sacrifice et de l'amour envers Dieu. Ils rejoignent par leur beauté spirituelle, nonobstant le cadre très simple et les mots sans éclat, les touchants colloques des lointaines fenêtres d'Ostie. Des visions de foi et de charité maintiennent sur le plan mystique ces deux âmes que les seules réalités de l'au-delà préoccupent. Qu'apprend la jeune fille de la bouche de sa mère, muette jusqu'ici sur certaines circonstances du passé? Que la foi en la Providence de celle-ci recevait en ce moment sa récompense. Car Rose-Anna ne doit plus ignorer que bien avant sa naissance sa mère l'a consacrée au service de Dieu, et placée sous la protection de Marie Immaculée.

Marie Immaculée demeure la patronne de Rose-Anna tout comme la chère sainte Anne. A son baptême elle a reçu le nom de Marie. Puis cette vocation qui engagera l'avenir de sa petite fille, sa mère l'avait un jour demandée auprès du berceau vide de ses aînés. Sur douze petits anges, deux seulement lui étaient restés! — Rose-Anna et son frère, les chers survivants, il fallait qu'ils appartenissent à Dieu. Elle attendait donc depuis longtemps, chaque jour plus frémissante, l'heure de remplir sa promesse. Ce serait un privilège insigne accordé à d'humbles parents qui auront servi Dieu de tout leur cœur.

Pressée contre sa mère Rose-Anna écoute et n'ose croire à son bonheur. Ainsi, sa vocation eucharistique,

mariale et missionnaire, c'est d'abord à sa mère qu'elle la devra. Comme tout devient admirable, se remplit de lumière et de certitude. Rose-Anna peut maintenant formuler sans crainte son désir de la vie religieuse.

Où entrera-t-elle? Sa mère connaît peu encore le petit cénacle de la rue de la Grande-Allée. Il faudra s'y rendre dès le lendemain et rencontrer au parloir quelques-unes des Franciscaines Missionnaires de Marie. Elle appelle de toutes les forces de son cœur l'heure où elle partagera l'existence de ces adoratrices qui prient comme des anges. . .

Un peu triste, sa mère esquisse un sourire devant cet enthousiasme d'une petite fille de seize ans. Elle s'en ira combien joyeuse, elle le voit, vers une vie d'adoration et de dévouement, certes, mais aussi d'immolation quotidienne. Et la mère songe qu'il appartient à la jeunesse, quand la noblesse du cœur l'accompagne, de manifester de tels élans généreux.

Rose-Anna supplie maintenant sa mère de l'appuyer quand elle parlera, le soir même, devant son père, de la vocation qu'elle désire. " Mais ne se doute-t-il pas de la révélation qui l'attend?" demande la jeune fille. Discret et silencieux, son père la suit des yeux avec quel plaisir quand elle emboîte dans la maison les pas de sa mère. Quant au bon petit frère, elle lui fera comprendre elle-même quel honneur Dieu accorde à son aînée, Du reste,

elle restera attachée à tous au cloître comme dans la maison de ses bons parents.

Le soir même le consentement de son père est obtenu. Mais Rose-Anna voit s'assombrir son front. Aussi, s'abs-tient-elle de lui dire que son départ est imminent.

Des visites fréquentes ont lieu au couvent où sa mère l'accompagne. Le 5 août, une petite lettre venant de la Grande-Allée parvient à la rue Montcalm:

“ Chère Mademoiselle,

La révérende Mère Supérieure me charge de vous transmettre une réponse qui sûrement vous rendra joyeuse. . . Vous pourrez trouver une petite place auprès de nous, chère Mademoiselle, elle vous est offerte de tout cœur.

Bien affectueusement en J.M.J. et N.P.St François,
(Signé) Marie Fidèle, f.m.m.”³⁰

Les parents et les amis, apprennent la nouvelle et s'étonnent que l'entrée de Rose-Anna au couvent des Franciscaines Missionnaires de Marie, suive de si près la fin de ses études; à peine deux mois de vacances ! . . . “ Pourquoi tant vous presser ? ” lui demande-t-on. — C'est que le 14 août, ce sera l'anniversaire de ma naissance. Et, le lendemain, ajoute-t-elle avec une candide simplicité, c'est l'anniversaire de la mort de la Sainte

30 — Lettre autographe signée.

Vierge ; et désormais, ce sera aussi le mien, car je serai morte pour le monde”.

Mais il est temps que nous fassions connaissance avec l'admirable Institut des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie qui essaimait au Canada, deux ans seulement avant l'entrée de Rose-Anna au cloître. Celle-ci aura pris place, au fait, parmi les premières recrues canadiennes.

CHAPITRE HUITIÈME

L'INSTITUT DES SŒURS FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

Fondé le 6 janvier 1877, cet Institut compte soixante-quinze ans d'existence. Son expansion reste magnifique. A son demi-siècle, près de 7000 religieuses, éprises de vie eucharistique et soucieuses d'activité missionnaire, avaient revêtu ses livrées liliales : " treize cent vingt-huit étaient déjà parties pour le Ciel ", et cinq mille se trouvaient à la tâche dans les deux cent cinq maisons de l'Institut dont 145 en pays de mission ³¹. Une haute personnalité romaine de l'époque, Monseigneur Carolus Salotti, secrétaire de la S. C. de la Propagande prononçait au sujet de la Communauté jubilaire les mots " d'Institut prodigieux " ³². Sa Sainteté Pie XI déclarait lui-même à la

31 — Nous donnons à la fin de cet ouvrage des statistiques récentes, car l'extraordinaire expansion se continue à travers les cinq continents du monde.

32 — Voir Monseigneur Carolus Salotti : — *Suor Maria Assunta Palotta* (1878-1905) F.M.M. Roma, Francescane Missionarie, 1929 ; aussi la version libre de cet ouvrage, en langue française : la *Véné-*

Très Révérende Mère Générale (Mère Marie de Saint-Michel), à son conseil, et aux quarante Supérieures qui l'entouraient le 5 Janvier 1927, en la veille du jubilé d'or de la fondation : " Nous avons lu... l'adresse que votre Mère Générale nous a fait parvenir... Nous y avons trouvé une véritable poésie, là où, généralement, on n'est pas tenté d'aller la chercher : *la poésie des chiffres*, poésie de la foi, de la charité, du bien... poésie méditative... vous avez fait beaucoup de bien... très agréable au Cœur de Notre Seigneur... "

Puis, des paroles décisives tombèrent des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ, la voix religieuse suprême ici-bas : " Tout cela, accompli dans un nombre si court d'années, montre que *l'Oeuvre était voulue de Dieu* " ³³.

Joignons au témoignage papal qui couvre il est vrai tous les autres de leur autorité, celui de Georges Goyau,

able Sœur Marie Assunta. . . publiée par l'Institut. . . d'après l'ouvrage de Monseigneur Salotti. 5e édition. Québec, Imp. franciscaine missionnaire, s.d. — En 1935, Monseigneur Salotti devenait Cardinal-Pont de la cause de Mère Marie de la Passion, la fondatrice. Son Éminence conduisait, en outre, les sept Martyres de Tai-uien-fou (Chine) à l'honneur suprême de la béatification (24 novembre 1946). — Le Cardinal décédait en 1947, âgé de 77 ans.

33 — Voir la *T.R.M. Marie de la Passion, fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie* (1839-1904) Ouvrage publié par l'Institut. . . Vanves, près Paris, 16, Avenue Clamart, 1940, p.722-723. C'est l'œuvre fondamentale sur cet Institut.

ce grand chrétien laïque qui ne cessa de défendre l'Église par la plume et par la parole. Ce lettré, qui professa durant les dernières années de sa vie, à l'Institut catholique de Paris, sur l'histoire des Missions, s'exprimait ainsi sur les Franciscaines Missionnaires de Marie : " Le succès d'un saint François d'Assise groupant autour de lui, au chapitre de la Portioncule, cinq mille frères environ, le succès d'un saint Dominique insufflant aux Frères Prêcheurs une telle vitalité qu'au bout de quarante ans, ils allaient être sept mille, faisaient montre aux hommes des XVIIIe et XIXe siècles, d'un double paradoxe qui certainement ne se reverrait plus. Qui donc eût osé prévoir, ou même réputer possible, que le XIXe siècle déclinant vît éclore une congrégation de femmes qui, au bout de cinquante années compterait à son tour près de sept mille membres? " Puis, M. Goyau concluait : " Le bilan des Franciscaines Missionnaires de Marie évoque devant nos mémoires les plus belles efflorescences religieuses du siècle de saint Louis " ³⁴.

Mais pour imprimer à ce mouvement marial et séraphique une telle force conquérante, il fallait qu'il fût dirigé par une grande âme, une volonté sans fléchissement, un esprit organisateur, dont l'expérience des voies mys-

34 — Voir Georges Goyau, . . . *Mère Marie de la Passion*. . . Paris, Éditions Spes, 1935, p. 9 — M. Goyau est décédé à Paris, en 1939, âgé de 70 ans.

tiques et douloureuses ne le céderait qu'à la plus humble soumission envers les décisions de l'autorité. La Providence fit surgir à point nommé une femme apôtre qui réunissait si bien en elle les qualités nécessaires à l'œuvre future que le mot de génie enveloppa bientôt son action et sa personne. " *Dieu s'est servi du génie d'une femme,* écrivait Monseigneur Salotti aux jours du cinquanteaire, pour donner au catholicisme un secours d'une force immense dans la propagation de la foi et la diffusion des bonnes œuvres " ³⁵. La fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie, née Hélène-Marie-Philippine de Chappotin de Neuville voit le jour à Nantes, la vieille cité ducale de la Bretagne, le 21 mai 1839. Issue d'une famille noble, profondément croyante, et royaliste par tradition, elle grandit dans une atmosphère de souvenirs héroïques, où la fidélité à l'Église trempait les âmes et ^mmaintenait une foi sans compromission.

Deux mots d'enfant, remplis de grâce spirituelle, vont dépeindre à merveille la petite descendante des Chouans de Bretagne. Dès l'âge de cinq ans, Hélène avait voué un culte touchant au roi proscrit, Henri V (le duc de Bordeaux). Or, un jour, ayant écouté attentivement un

35 — Voir *l'Almanach du Cinquanteaire des Franciscaines Missionnaires de Marie*, 1927, p.12. — Cette citation se retrouve dans la vie de *Mère Marie de la Passion*, par Georges Goyau, dont elle constitue les premiers mots de l'admirable préface.

beau trait sur les Bourbons émigrés, elle s'écriait : " Je veux être la Jeanne d'Arc d'Henri V " ³⁶.

Mais la petite fille qui connaissait si bien l'histoire de son pays, se penchait avec non moins d'ardeur sur les vérités du catéchisme. Elle y réfléchissait. Elle interrogeait sa mère. L'enfer qu'on dut lui expliquer la rendit longtemps songeuse. Est-ce absolument certain, demanda-t-elle, que dans l'enfer on n'aime pas Dieu? — Assurément, répondit madame de Chappotin. — Oh ! maman, je n'irai jamais en enfer. Mon cœur me dit que c'est impossible que je n'aime pas Dieu. . ." ³⁷.

Qui n'admettra qu'avec son esprit sérieux et un attrait étonnant pour les réalités surnaturelles, Hélène s'élevait bien au-dessus de son âge. Et quelle facilité à exprimer ce que lui présentait sa raison claire.

A partir de sa première communion et durant toute sa jeunesse, Hélène entrevit ce que l'amour de Dieu pouvait exiger d'elle. Elle y répondit par de beaux élans de piété, " quoique, avoua-t-elle plus tard, je ne savais rien du monde spirituel. . . je m'embarquais même à pleines voiles dans l'oraison, seule et sans guide " ³⁸.

La vocation religieuse d'Hélène de Chappotin se manifesta de bonne heure par le don total d'elle-même à Dieu.

36 — *La T. R. Mère Marie de la Passion*. . . 2e éd. Paris, 1940, p.11.

37 — *Ibid.*, p.17.

38 — *Ibid.*, p.38.

“ Je brûlais pour Dieu d’un amour sincère et sans limites. . . Il me semblait qu’entre Dieu et moi, il n’y avait rien. . . Je brûlais d’un tel amour que donner et redonner à l’Amour eût été pour moi un soulagement.” A l’époque de ses dix-sept ans, elle ignorait encore, cependant, quelle forme prendrait sa réponse à l’appel divin.

Les événements déterminèrent la route où elle devait s’engager, route semée d’obstacles, de changements inattendus, d’extraordinaires créations spirituelles. Chaque étape révélait l’un ou l’autre des caractères distinctifs de l’œuvre qu’elle fonderait plus tard. Elle s’avançait au milieu de sacrifices pénibles, d’humiliations et de contradictions de toutes sortes. Elle y opposait son énergie, sa lucidité intellectuelle peu commune. Elle bravait la tempête dès que ceux qui avaient charge de son âme lui imposaient le devoir d’en agir ainsi. L’obéissance fut certes la vertu par excellence de cette femme supérieurement douée, désireuse de rester humble et sincère avec elle-même, bien qu’empressée à accomplir la volonté de Dieu.

Sa décision d’entrer au couvent fut entravée tragiquement par la mort de sa mère. Elle dut différer son départ et demeurer auprès de son père étant son unique fille survivante. Peu après, les Clarisses installèrent à Nantes, un monastère de leur ordre. Hélène se sentit attirée vers ce cloître. Elle goûtait déjà la spiritualité franciscaine.

Elle invoqua l'aide du fervent évêque du diocèse, Monseigneur Jacquemet. Quand celui-ci lui écrivit enfin : "Allez aux Clarisses." elle eut le courage de parler à son père, puis de le quitter. Hélas ! sa santé ne résista point à la règle austère des filles de sainte Claire. Elle revint à la maison paternelle. Mais ces mois de ferveur séraphique suffirent pour imprégner à jamais son âme de l'esprit du petit Pauvre d'Assise.

Elle ne tarda pas à guérir, mais la jalouse tendresse de sa famille sut mettre une barrière entre le cloître et ses désirs.

L'Évêque de Nantes, malade lui aussi, et alors absent de sa ville épiscopale, ne pouvait lui être d'aucun secours. Après beaucoup d'hésitations, Hélène s'adressa à un saint jésuite, le Père Petit, collaborateur de la baronne d'Hoogvorst dans la fondation de la Société de Marie-Réparatrice. Ce Père ne tarda pas à lui parler de cette nouvelle Congrégation vouée à la réparation et à l'adoration du Très Saint-Sacrement, et, sur son ordre, la jeune fille écrivit à la Supérieure Générale, à la fin de l'année 1863, pour demander son admission. Elle "sacrifiait l'attrait franciscain toujours si puissant dans son cœur, mais *elle obéissait*, et, pour son âme très humble, c'était l'assurance de faire la volonté de Dieu" ³⁹.

39 — *Ibid.*, p.59.

A sa prise d'habit, elle reçut le nom de Marie de la Passion. Il lui devint cher aussitôt. Elle ne le quitta jamais, s'efforçant de réaliser la vocation de *victime* qu'il sous-entendait.

Puis ce fut le départ pour les Indes, le 19 mars 1865. Elle se rendait au Maduré, vicariat apostolique fondé par les Pères de la Compagnie de Jésus.

Durant près de douze ans, malgré un état de santé souvent précaire, Mère Marie de la Passion se livra aux rudes travaux missionnaires. Tour à tour, elle fut supérieure locale et provinciale. Elle exerça une profonde influence sur les religieuses, ses collaboratrices, mais surtout auprès des indigènes qui lui vouèrent une extraordinaire affection. Ils ne l'oublièrent jamais et le lui prouvèrent.

Son activité missionnaire s'accompagnait de la plus ardente dévotion envers Jésus-Hostie et envers la Sainte Vierge. " Je crois que Dieu m'a exaucée, écrira-t-elle, et qu'au jour de mes vœux (en 1868) l'amour de ma Mère Immaculée s'est pour toujours gravé dans mon cœur."

L'heure choisie par la Providence pour l'établissement d'une nouvelle congrégation, par les soins de Mère Marie de la Passion, allait sonner. L'âme de la fondatrice était prête. Comment ne pas l'admettre et s'en émouvoir devant son long apprentissage des vertus de force et de prudence, son amour de la croix, son état de " victime

de Jésus, et de Jésus crucifié," et enfin, cette pratique de l'obéissance que réclamaient une humble défiance d'elle-même et la crainte de ne pas faire servir toutes les grâces reçues au seul bon plaisir divin.

En 1876, le 21 novembre, ainsi que nous l'apprend la biographie que l'Institut a consacrée à sa fondatrice ⁴⁰, Mère Marie de la Passion et trois de ses compagnes quittaient le Maduré pour se rendre en Italie. Des circonstances douloureuses, tout à fait particulières les y obligeaient.

A Rome, les comtes Paul et Albert de Guigné ⁴¹, qui avaient accompagné les religieuses depuis le départ des Indes, s'empressèrent de leur venir en aide auprès des autorités vaticanes. Le comte Paul de Guigné, qui avait été zouave pontifical, obtint pour le 31 décembre une audience du Souverain Pontife. Les deux frères exposèrent la situation précaire et pénible des religieuses de la

40 — Voir *ibid.*, pp.87-88.

41 — Il y a ici de touchantes précisions à présenter. Deux des compagnes dévouées à l'œuvre et à la personne de Marie de la Passion, étaient la mère et la sœur des comtes de Guigné : En religion, elles avaient nom : Mère Marie du Cœur Immaculé et Mère Marie de Sainte-Véronique. A la mort de son mari, Mme de Guigné, mère de Marie de Sainte-Véronique avait embrassé la vie religieuse, et rejoint sa fille au couvent" (*Ibid.*, p.92). Anne de Guigné, dont la cause de béatification a été portée en cour de Rome est la petite-fille de Mère Marie du Cœur Immaculé, F.M.M

Mission d'Ootacamund, dans les Indes, cette fondation de Mère Marie de la Passion et de ses deux collaboratrices, Mère Marie de Ste-Thérèse et Mère Marie de Sainte-Véronique (née Guigné). Le Pape Pie IX répondit par ces seuls mots : " Dites-leur que je les bénis. . . ", puis : " Allez trouver le Cardinal Franchi, (préfet de la Propagande) et dites-lui que je veux qu'il me parle de cette affaire."

Quelques jours plus tard, Son Éminence le cardinal Franchi transmettait à Messieurs de Guigné, et au comte et à la comtesse d'Erceville, parents d'une des religieuses, la réponse du Saint-Père. Pie IX autorisait le vicaire apostolique du Coïmbatour, Monseigneur Bardou, à fonder dans son diocèse *l'Institut des Missionnaires de Marie, consacré spécialement aux missions*. Il en approuvait le nom et l'habit tout blanc. Le Cardinal engageait avec bienveillance Mère Marie de la Passion et ses compagnes, à chercher un noviciat en France.

Le 6 janvier 1877, fête de l'Épiphanie, ces heureuses nouvelles furent transmises aux Indes, aux compagnes de Mère Marie de la Passion demeurées à leur poste de missionnaires. C'est donc à ce 6 janvier 1877 qu'on a toujours fait remonter la fondation de l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie⁴².

42 — *Ibid.*, p.92-93.



La T. R. M. Marie de la Passion, 1839-1904,
fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie (1877).



Le groupe des sept martyres Franciscaines Missionnaires de Marie, massacrées à Tai-Yuen-Fou (Chine), le 9 juillet 1900. Béatifiées par Pie XII le 24 novembre 1946.

Nous ajouterons à ce pauvre raccourci, présentant une grande fondation missionnaire, et évoquant sa mystique fondatrice, Mère Marie de la Passion, les événements qui rendirent définitive l'organisation du nouvel Institut.

— 1878 —

Voici d'abord l'année de l'établissement d'un Noviciat en France, tel que le recommandaient les autorités du Vatican. A cet effet, une maison s'ouvrit à Saint-Brieuc, en Bretagne. Puis, la Providence permit l'acquisition d'une large propriété, les *Châtelets*, situés à sept kilomètres de Saint-Brieuc. Ce fut le don du comte d'Erceville, père d'une des religieuses: Mère Marie du Saint-Esprit.

— 1882 — 1883 —

Les Constitutions de l'Institut furent rédigées à Rome par Mère Marie de la Passion. Elle se réfugia pour accomplir ce travail spirituel, au Colisée, dans une atmosphère unique de catholicité sanglante. " Assise sur une pierre de l'amphithéâtre, déclare la fondatrice, sous la protection de martyrs et de vierges généreuses, je commençai à écrire ce qui devait être la loi d'une phalange de vierges missionnaires. . . Le soir du troisième jour le T.R. Père Raphaël d'Aurillac, o.f.m., avait nos Constitutions entre les mains. Elles ont été très peu modifiées depuis"⁴³.

43 — *Ibid.*, p.111.

Voici la date d'ouverture de la quatrième maison de la Congrégation, à Rome, le 27 juillet 1882. Le 4 août, le cardinal Monaco La Valleta, vicaire de Sa Sainteté, signait le décret de fondation. "J'avais promis à ma patronne, sainte Hélène, de donner son nom à notre fondation romaine, si elle me l'obtenait pour le jour de sa fête," narrait à ses filles Marie de la Passion. "Mais pour avoir la messe le 18 août (jour de la fête de sainte Hélène) il fallait accomplir un véritable prodige et trouver une maison. Nous y arrivâmes. . .⁴⁴. La Sainte Réserve ne fut accordée que le 15 septembre suivant, mais la première messe fut dite à Casa Santa Elena le 18 août. . .". Le 9 juillet 1883 la communauté se transportait à 12, via Giusti. La maison généralice de Rome s'y trouve toujours.

— 1885 —

Le nom de l'Institut demeura durant huit ans (1877-1885) celui de *Missionnaires de Marie*. Le 12 août 1885, un bref du Saint-Siège autorisait l'entrée de la Congrégation dans la grande famille franciscaine. Le nom fut définitivement modifié, et devint les *Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie*.

44 — *Ibid.*, pp.114.

— 1886 —

Les Supérieurs de l'Institut engagèrent la fondatrice à commencer la publication de leurs *Annales*. Par obéissance, ayant hésité à le faire jusqu'ici, elle se mit à l'œuvre. Le premier numéro parut à Marseille en 1886, avec l'approbation de l'Ordinaire du lieu. Le bureau des *Annales* fut aussitôt transporté à Paris.

Les Annales des Franciscaines Missionnaires de Marie sont maintenant publiées en six éditions diverses : française, italienne, anglaise, portugaise, hollandaise, espagnole.

Bénies et soutenues admirablement, les *Annales* valent "à l'Institut" de solides amitiés et beaucoup de vocations. "Ce sont des comptes rendus fort agréables, où l'accent héroïque se maintient sous la simplicité des mots.

— 1888 —

Un probandat et une école d'agriculture s'ouvraient à la Maison de Grottaferrata, près de Rome. C'est à l'École d'agriculture qu'en 1903, puis en 1908, se réfugièrent les sœurs de sainte Maria Goretti : Teresa, puis Ersilia. Teresa entra plus tard chez les Franciscaines Missionnaires de Marie. Elle fut présentée dans sa blanche livrée de missionnaire adoratrice, aux cérémonies de la canoni-

sation de sainte Maria Goretti, en 1950. Soulignons que ce fut le bienheureux Pie X lui-même qui pria la fondatrice, Marie de la Passion, d'accueillir auprès d'elle la petite Teresa Goretti peu après la mort héroïque de sa sœur (1902).

— 1892 —

Voici l'année de fondation de la première maison dans l'Amérique du Nord, à Québec, au Canada français. Nous allons consacrer à l'événement le premier chapitre de notre deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE

VIE RELIGIEUSE

1894 — 1902

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1890-1900

CHAPITRE NEUVIÈME

LES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE A QUÉBEC

Le 6 janvier 1890, Mère Marie de la Passion écrivait : " Je pense à cette Epiphanie d'il y a treize ans, alors que pauvre, délaissée, j'étais à Rome ; j'avais quatre filles autour de moi, maintenant j'en ai quatre cents. Comme le Bon Dieu a fait singulièrement et à Lui tout seul Son œuvre " ⁴⁵. Et si elle se sentait ainsi poussée à marcher de l'avant, si elle acceptait sans cesse de fonder de nouvelles missions, elle n'en éprouvait pas moins beaucoup de crainte, une sorte d'effroi de céder peut-être à l'ambition de voir grandir " sa chose ". Elle l'avouait : " J'ai peur de le faire, et je serais triste de ne pas le faire. Si je n'avais l'obéissance, je n'oserais jamais." Ce sont bien là les caractéristiques de sa vie de missionnaire : craindre, consulter humblement, se soumettre à la déci-

45 — Voici les statistiques de 1890, aux heures de la première Congrégation générale de l'Institut : 495 religieuses. — 17 maisons (dans trois parties du monde : l'Europe, l'Asie, l'Afrique). — 67 œuvres diverses. — Personnel des œuvres : 253,272. — 839 baptêmes.

sion d'autrui. L'obéissance à l'autorité religieuse, redisons-le, se maintenait absolue, et combien émouvante chez cette femme intelligente, ingénieuse, rarement à court de moyens. Ne nous rappelle-t-elle pas, par son activité conquérante, le mot du Père Gratry, l'auteur des "*Sources*" : " L'esprit grandit quand il fait chaud dans l'âme " Jamais une âme ne fut plus embrassante, plus profondément apitoyée que la sienne.

En 1892, le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique ramenait le souvenir du grand Génois, Christophe Colomb. Le cœur de Mère Marie de la Passion frémit devant le rappel de cette gloire. Dans ses veines coulait le sang d'ancêtres espagnols, de ceux-là qui avaient vibré devant ce continent nouveau venant enrichir les domaines de leurs rois. En outre, la famille de son père, tout comme celle de sa mère, émigraient jadis dans l'Amérique centrale. Son père avait été un étudiant de l'Université de Baltimore et parlait volontiers de la conquête de l'indépendance américaine. Il admirait l'extraordinaire vitalité du peuple étatsunien. Mais les biographes de Mère Marie de la Passion insistent sur l'affection de celle-ci pour le malheureux Colomb, abandonné, trahi, condamné, durant les dernières années de sa vie. Son sens de la justice s'en trouvait profondément blessé. " Je ne voulais jamais appeler le Nouveau Monde, *Amérique*, mais *Colombie* ", disait-elle.

On peut deviner la joie de son cœur lorsqu'en l'année 1892, le courrier, un matin, lui apporte une lettre d'un franciscain du Canada. Il la pria d'envoyer quelques-unes de ses filles à la Baie-Saint-Paul, dans la province française de Québec, "pour s'occuper d'un hôpital et y prendre la direction des *pieuses tertiaires* qui désiraient s'affilier à son Institut." La religieuse anonyme, qui a raconté la vie de la fondatrice, souligne avec des mots heureux la réaction de celle-ci en face d'une mission dans le continent américain. "Tous les souvenirs, écrit-elle, plaidaient en faveur de l'Amérique, un attrait endormi se réveillait dans son cœur pour ces terres de fidélité et de liberté !"

La décision prise, la patronne de la nouvelle mission fut choisie. Ce fut la bonne Madame sainte Anne des Bretons, non moins chérie par leurs descendants d'Amérique, les Canadiens français". Mère Marie de la Passion accomplit alors un grand sacrifice : elle fit don à la fondation canadienne d'une de ses assistantes générales, Mère Marie de Sainte-Véronique, son ancienne compagne d'Ootacamund dans les Indes⁴⁶. Voici le mot prophétique qu'elle prononçait au moment des préparatifs de

46 — Elle était née, rappelons-le, Joséphine de Guigné. Voir notre note, p.79, no 41.

départ de ses filles, le 29 avril 1892 : “ Cette fondation me paraît remplie d’espérance pour l’avenir. Il me semble que j’aurai beaucoup de filles au Canada. Ce peuple et les Franciscaines Missionnaires de Marie ont l’air faits pour aller ensemble ”⁴⁷.

Le 16 mai 1892, Mère Marie de Sainte-Véronique et ses quatre compagnes, dont Mère Marie-Fidèle, l’admirable maîtresse des novices des premières recrues canadiennes, débarquaient à Québec, “ cette terre de la fidélité française ”, comme l’avait jugé déjà une des filles de Mère Marie de la Passion. Les missionnaires apprirent aussitôt que des changements étaient survenus dans l’épiscopat canadien. Monseigneur Bégin⁴⁸ ne dirigeait plus l’évêché de Chicoutimi ; il avait été nommé coadjuteur de Son Éminence le cardinal Taschereau, *cum futura successione*. Elles furent consternées. Ce prélat avait appuyé avec empressement l’invitation qu’elles recevaient de venir s’établir au Canada. Serait-il un protecteur déjà

47 — Au cinquantenaire de la fondation de la Maison de Québec, en 1942, les Franciscaines Missionnaires de Marie pouvaient déjà compter 800 *professes canadiennes*.

48 — Monseigneur Louis-Nazaire Bégin naquit à Lévis le 10 janvier 1840. Ordonné prêtre à Rome, le 10 juin 1865 dans la basilique de Saint-Jean de Latran, il fut sacré évêque de Chicoutimi le 28 octobre 1888 dans la basilique de Québec. Le 22 mars 1892, il devint archevêque de Cyrène et coadjuteur de Son Éminence le cardinal Taschereau.



Son Éminence le cardinal Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec, le protecteur des fondatrices de la première mission franciscaine au Canada (1892).



Les fondatrices de la première maison
des Franciscaines Missionnaires de Marie au Canada.

perdu pour elles? En outre, quoique Monseigneur habitât désormais à l'archevêché de Québec, il était absent, au plus fort de la tournée pastorale. Mère Marie de Sainte-Véronique et ses compagnes, déçues, mais non découragées, se dirigèrent, avant de prendre la route de la Baie-Saint-Paul, au sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré. Elles se souvenaient que la patronne céleste de la mission canadienne, manifestait depuis longtemps une sorte de prédilection pour ses enfants du Canada. " Elle prendrait leur cause en mains," espéraient-elles.

Il ne fallut qu'un mois à l'œil exercé de Marie de Sainte-Véronique ⁴⁹, pour se convaincre qu'une installation définitive à la Baie-Saint-Paul, endroit éloigné des grands centres, et d'un accès difficile, n'offrait que peu de chance de succès pour une première fondation missionnaire. Elle reprit donc avec ses compagnes la route de Québec, dans l'espoir de rencontrer Monseigneur Bégin sans doute de retour de son voyage. Qui mieux que lui apporterait une solution à leurs perplexités présentes. Nouvelle déception. Monseigneur n'était pas revenu. Alors, sans

49 — Georges GOYAU dans sa vie de Mère Marie de la Passion (ouvr. cité, p.146) rapporte un des bons mots de cette religieuse dont la grâce spirituelle égalait l'énergie et la modestie : " Je ne suis pas *Véro* disait-elle plaisamment d'elle-même, mais *Zéro*." L'efficacité de son action de fondatrice, ajoute M. Goyau, protestait contre cet humble jeu de mots."

hésiter, en vraie missionnaire, Mère Sainte-Véronique contourne la difficulté. Une charrette plus solide que confortable est louée, et dès le lendemain, voici les religieuses parties à travers les bois et des fondrières nombreuses, à la recherche du prélat. Elles rejoindront coûte que coûte, où qu'il soit, l'éminent archevêque si favorable à leur cause. "Après maintes péripéties, raconteront-elles plus tard, après un voyage contrarié par les aventures les plus inattendues et par l'hostilité des éléments, elles arrivaient à Sainte-Marguerite de Dorchester, brisées de fatigue, mais suppliantes. . . Le grand cœur de Monseigneur Bégin fut touché, et tout en leur reprochant doucement de le poursuivre si loin : "Vous avez vaincu, dit-il, établissez-vous à Québec si vous le voulez."

On pense bien que le déménagement, de la Baie-Saint-Paul à Québec, ne présenta aucune complication : la pauvreté, le dénuement des missionnaires facilitèrent au lieu d'entraver leur installation dans la vieille cité de Champlain. Elles ouvrirent une maison au numéro 39 de la rue Richelieu le 9 août 1892. A l'instar des fondations bénies par la Providence, des incidents touchants marquèrent les premiers mois de vie de celles que Monseigneur Bégin appelait déjà avec affection, "mes petites sœurs blanches." L'argent manquait-il pour transformer une humble chambre en chapelle? On priait avec une foi vive, très humble, et le secours venait, tout juste la

somme nécessaire, qu'une inconnue apportait sans autre explication qu'un sourire. Des amis appartenant aux classes les plus diverses de la société les entouraient, offraient des dons. Un bon menuisier, du nom prédestiné de Monsieur Saint-Pierre apporta des bancs et des lits. Quand on voulut les payer il refusa, disant avec simplicité : " Je donne le bois, et mes ouvriers travaillent gratis le soir après leur journée. Vous ne me devez rien ".

Bientôt le logement de la rue de Richelieu, qui n'avait été qu'un pied-à-terre, ne convint plus. Un nouveau déménagement s'effectua le 7 novembre, de huit heures du matin à midi. On quittait la maison de la rue de Richelieu pour celle de la rue Scott.

Le Couvent se trouvait ainsi placé entre les rues Saint-Jean et de la Grande-Allée. Cinq religieuses, les fondatrices, et trois postulantes canadiennes, composaient la petite communauté⁵⁰. Un accident malheureux se produisit peu de jours après l'arrivée à la maison. Mère

50 — La première postulante qui ait eu l'honneur d'entrer au cloître des Franciscaines, le 20 septembre 1892, et qui mieux est eut le bonheur de persévérer dans sa vocation se nommait Marie-Alexina Ouimet. Elle venait de Sainte-Rose (Comté de Laval) dans le diocèse de Montréal. La deuxième, qui persévérait aussi, fut Clotilde-Albertine Giroux. Elle habitait Québec, mais était originaire des Trois-Rivières. La troisième, enfin, qui décédait aux Etats-Unis à l'âge de 78 ans, après soixante ans de vie religieuse s'appelait Marie-Alma Blais, et venait de Sainte-Foy, près de Québec.

Marie de Sainte-Véronique fit une chute et se blessa sérieusement à la tête. L'hémorragie qui suivit s'arrêta trop tôt, tandis que l'active Supérieure reprenait son travail, ne voulant pas entendre parler de repos, et cela jusqu'à onze heures le même soir. Trois jours plus tard, un état de fatigue intense se manifestait chez la vaillante religieuse, accompagné d'une somnolence qui alarma la petite communauté. On la veilla. Elle se remit pourtant, souriant, en missionnaire qui en avait vu bien d'autres, de ce contre-temps de peu de durée. Aussi bien, sa tâche au Canada n'était encore qu'ébauchée. La Providence lui permettrait d'ajouter aux quelques travaux entrepris, ce qui en serait le couronnement et la douceur suprêmes : la présence de l'Ostensoir au-dessus de l'autel de leur chapelle sans faste, mais bien fleurie et illuminée. Elle gagna sa cause auprès de Monseigneur Bégin. " Sa Grandeur, a-t-on écrit à ce propos, ne fut pas effrayée de la pauvreté du petit Sanctuaire de la rue Scott. Il céda aux demandes ardentes de Mère Marie de Sainte-Véronique lui représentant *qu'une fondation*, dans leur Institut, n'était considérée achevé qu'avec l'adoration solennelle ".

Qu'on me permette de placer ici une anecdote charmante, car nous en sommes arrivés à la saison rigoureuse, la première que les fondatrices eurent à subir en notre pays. Ce trait m'apparaît d'une grâce toute franciscaine, une " fioretti des pays de neige. " Je l'ai cueillie

dans *la vie de Mère Marie de la Passion* par une de ses filles bien disante⁵¹. “ L’hiver était venu. Dans la grande maison de bois, on ne pouvait chauffer beaucoup, mais on fermait bien les portes et les fenêtres. Soudain un coup de sonnette retentit. Une religieuse se hâta d’aller ouvrir, ne voulant pas faire attendre le visiteur courageux qui avait affronté la tempête. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en apercevant un bébé de six ans, roulé dans une grande fourrure, et portant un pain si gros, qu’il avait peine à l’entourer de ses petits bras.

“ Ma Sœur, dit-il en remettant son offrande, maman m’a permis de vous apporter ce pain.” Et sans écouter les remerciements, il ajouta en baissant la voix, et d’un ton de confiance : “ J’ai entendu dire que vous priez bien, Je voudrais que vous m’obteniez une grâce.” Intriguée par le sérieux de ce petit homme, la missionnaire l’interrogea : “ Peux-tu me dire la faveur que tu souhaites? — Oh ! soupira l’enfant, elle est immense, je veux faire ma Première Communion cette année.” Puis il repartit dans

51 — N’est-il pas à propos de remarquer que plusieurs franciscaines missionnaires de Marie possèdent de beaux dons d’écrivain. Qu’on ouvre leurs *Annales*, leur *Almanach*, leurs ouvrages et publications diverses, on y retrouve sans cesse la même vivacité, la même grâce, dans l’expression, et aussi un sens du pittoresque dont les missionnaires font preuve sans effort. Elles vivent sous tant de cieux ! Du reste leur fondatrice donnait l’exemple comme auteur, et aussi comme ... orateur. Ses entretiens mystiques devraient être publiés.

la neige épaisse, cet intrépide petit ami du Roi des Anges.”

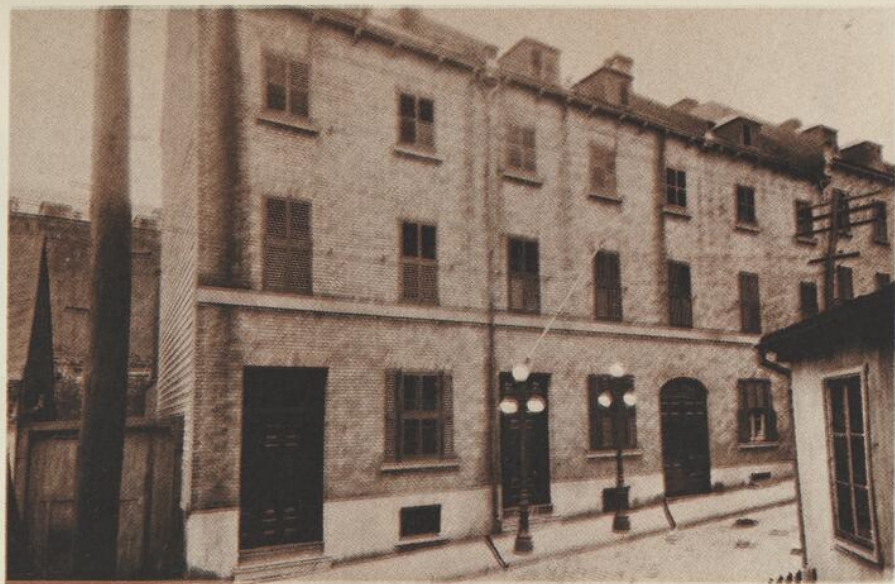
Des jours prospères se levèrent. Les Franciscaines se virent en mesure d'acquérir pour un prix modeste, un terrain dans la Haute-Ville, sur la rue de la Grande-Allée. Elles y construisirent une maison provisoire en bois. La chapelle y occupait la plus large place.

Pauvre et chère maison de bois, si pauvre, si misérable, “une véritable caisse d'emballage”, écrivait Mère Marie de Sainte-Véronique. “Elle faisait le désespoir des bons Québécois, continuait-elle avec humour, et tranchait sur l'apparence élégante de leurs demeures.”

Ils se montraient même honteux de voir cette “baraque” sur la Grande-Allée, à quelques pas du Palais du Gouvernement. Elle était défendue pourtant par Monseigneur Cyrille-Alfred Marois⁵², grand-vicaire de Monseigneur Bégin et nouvel ami de l'Institut. Il disait à ses concitoyens que “l'étable de Bethléem avait honoré la Palestine au lieu de la déparer.”

Mais ce qui importait autour de l'humble cloître, n'était-ce pas d'y voir frapper beaucoup de jeunes Cana-

52 — Monseigneur Marois est né à Saint-Roch de Québec, le 27 mai 1849, de Louis Marois, marchand, et d'Anastasie Lefrançois. Il fut ordonné par le cardinal Taschereau le 21 décembre 1873. Vicaire général et official à partir de 1890, camérier secret de Léon XIII (1887), prélat de la maison du Pape (1890), protonotaire apostolique (1890).



Les deux premières maisons de l'Institut à Québec :

1 — à la rue Richelieu.

2 — à la rue Scott.





Le groupe du noviciat de 1895.

Marie-Bertille occupe le premier rang, tout au haut et la deuxième place à gauche. Au centre, plus bas, apparaissent la supérieure, Mère Charité, et (à sa droite) Mère Marie-Fidèle, l'admirable maîtresse des novices des premières franciscaines canadiennes.

diennes attirées par l'idéal franciscain, possédant de l'attrait pour la vie missionnaire, et vraiment éprises de contemplation eucharistique.

Et c'est bien ce que la Providence réservait aux généreuses fondatrices de la Maison Sainte-Anne. On commençait à venir de plusieurs coins du pays. Il est touchant de souligner le fait que les premières postulantes de la fondation canadienne, Mesdemoiselles Ouimet, Giroux et Blais étaient accourues des trois villes du Québec dont les origines historiques sont les plus lointaines et révèlent des prodiges d'apostolat et d'adoration eucharistique. Le Canada s'appelait alors la Nouvelle-France et n'était qu'un pays de mission. Oui, la première postulante franciscaine quittait en septembre 1892, une petite ville du diocèse de Montréal, non loin du vieux Ville-Marie, qui vit ses fondateurs passer la journée du débarquement au pied du Très Saint-Sacrement exposé. La deuxième postulante habitait Québec, mais son père demeurait aux Trois-Rivières, et elle y était née. Enfin, la troisième était originaire de Sainte-Foy, près de Québec. Trois-Rivières et Québec, centres urbains sur lesquels planent toujours le souvenir des grands Missionnaires qui veillèrent sur leur berceau, un Père Le Caron et un Frère Pacifique Duplessis, récollets, un saint Jean de Brébeuf, un Père Jérôme Lalemant et combien d'autres Jésuites, apôtres et martyrs.

Mais revenons vers le modeste réduit de la Grande-Allée, aux premiers jours d'août 1893. Des travaux de construction sont en marche. La première aile d'un monastère assez spacieux s'élève peu à peu. Tout près, occupant le plus large espace au centre du terrain, les fondations de la future chapelle s'aperçoivent. Ne sera-t-elle pas dans quelques années, " le plus beau sanctuaire jamais érigé dans l'Institut tout entier ? " Mère Marie de Sainte-Véronique et ses compagnes pouvaient se rendre le témoignage qu'elles avaient bien besoin depuis leur arrivée au Canada. Leur élan fondateur tenait du prodige. En se joignant aux contributions sans cesse apportées par des protecteurs éminents, les fondatrices de la Mission canadienne semblaient prendre à cœur de réaliser tous les espoirs et de justifier la prophétie de Mère Marie de la Passion : " Ce peuple (les Canadiens français) et les Franciscaines Missionnaires de Marie ont l'air faits pour aller ensemble ".

Une ombre s'étendit soudain sur la joie des religieuses de la Grande-Allée, Mère Marie de Sainte-Véronique dut quitter le Canada le 17 août 1893, rappelée à Rome par la fondatrice. Sa remplaçante, Mère Marie de la Charité ne fut pas sans éprouver un peu de confusion en emboîtant les pas d'une religieuse aussi bien chargée d'œuvres et de mérites. Pourtant, *Mère Charité*, comme on se prit bientôt à dire, possédait une distinction d'esprit

et de manières qui mettait en valeur ses qualités d'apôtre et de chef spirituel. La petite barque des Sœurs blanches si chères au cœur du pieux coadjuteur du cardinal-archevêque de Québec, glissait vraiment sans heurt sur une mer clémente.

The first part of the book is devoted to a general history of the world, from the beginning of time to the present day. The author discusses the various civilizations that have flourished on the earth, and the progress of human knowledge and industry. He also touches upon the different religions and philosophies that have shaped the human mind.

The second part of the book is a detailed account of the history of the British Empire, from its early beginnings in the sixteenth century to its greatest extent in the nineteenth century. The author describes the various colonies that were acquired, and the policies that were pursued towards them. He also discusses the role of the British Empire in the world, and its impact on the course of human events.

The third part of the book is a history of the United States, from its declaration of independence in 1776 to the present day. The author discusses the various events that have shaped the nation, and the role of the different branches of government. He also touches upon the different political parties that have emerged, and the progress of the nation towards a more perfect union.

The fourth part of the book is a history of the French Revolution, from its outbreak in 1789 to its final stages in the late 1790s. The author discusses the various causes of the revolution, and the different phases that it went through. He also touches upon the role of the different factions that emerged, and the impact of the revolution on the course of French history.

The fifth part of the book is a history of the Napoleonic Wars, from the beginning of the wars in 1803 to the final defeat of Napoleon in 1815. The author discusses the various battles that were fought, and the role of the different leaders. He also touches upon the impact of the wars on the course of European history, and the rise of the British Empire.

The sixth part of the book is a history of the Crimean War, from its outbreak in 1853 to its final conclusion in 1856. The author discusses the various causes of the war, and the different phases that it went through. He also touches upon the role of the different nations that were involved, and the impact of the war on the course of world history.

The seventh part of the book is a history of the American Civil War, from its outbreak in 1861 to its final conclusion in 1865. The author discusses the various causes of the war, and the different phases that it went through. He also touches upon the role of the different leaders, and the impact of the war on the course of American history.

The eighth part of the book is a history of the Franco-Prussian War, from its outbreak in 1870 to its final conclusion in 1871. The author discusses the various causes of the war, and the different phases that it went through. He also touches upon the role of the different nations that were involved, and the impact of the war on the course of European history.

The ninth part of the book is a history of the Boer War, from its outbreak in 1899 to its final conclusion in 1902. The author discusses the various causes of the war, and the different phases that it went through. He also touches upon the role of the different nations that were involved, and the impact of the war on the course of South African history.

The tenth part of the book is a history of the First World War, from its outbreak in 1914 to its final conclusion in 1918. The author discusses the various causes of the war, and the different phases that it went through. He also touches upon the role of the different nations that were involved, and the impact of the war on the course of world history.

The eleventh part of the book is a history of the Second World War, from its outbreak in 1939 to its final conclusion in 1945. The author discusses the various causes of the war, and the different phases that it went through. He also touches upon the role of the different nations that were involved, and the impact of the war on the course of world history.

The twelfth part of the book is a history of the Cold War, from its outbreak in 1945 to its final conclusion in 1991. The author discusses the various causes of the war, and the different phases that it went through. He also touches upon the role of the different nations that were involved, and the impact of the war on the course of world history.

The thirteenth part of the book is a history of the present day, from the end of the Cold War to the present day. The author discusses the various events that have shaped the world, and the role of the different nations. He also touches upon the progress of human knowledge and industry, and the challenges that the world faces in the twenty-first century.

CHAPITRE DIXIÈME

ROSE-ANNA AU COUVENT DES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

Afin de mieux comprendre l'attrait de l'angélique Rose-Anna Gauthier pour les religieuses de la rue de la Grande-Allée, nous venons d'évoquer l'histoire de cet Institut. Rien n'a été omis de ce qui semblait essentiel à l'esprit de cette fondation, aux fins qu'on y poursuit, à sa riche mysticité, puisée aux sources du franciscanisme intégral. Et maintenant nous voici de nouveau aux portes du cloître que vient de franchir Rose-Anna à l'aube de ses dix-sept ans. Accueillie par la supérieure, Mère Marie de la Charité, elle est confiée à la maîtresse des novices, Mère Marie-Fidèle dont les yeux si pénétrants se posent avec affection sur elle. Le cœur de Rose-Anna se dilate devant cette affabilité, et ce sourire, un sourire peut-être unique au monde et qu'on retrouve illuminant la figure de toute vraie franciscaine missionnaire de Marie. Les adieux de la jeune fille à ses parents la gardent frémissante quoique rien ne trahisse au dehors son émotion. Mais que lui apprend-on au moyen d'une

arithmétique vraiment céleste? Que Sœur Rose-Anna — elle s'appellera ainsi durant quelques mois — devient en ce moment *la trente-troisième postulante canadienne* que l'on reçoit au couvent. Puis, on ajoute avec une gaieté malicieuse, " que Sœur Rose-Anna n'a qu'à persévérer pour monter non loin du premier rang. Elle serait alors déclarée *la vingtième novice de la maison* consacrée à Madame Sainte-Anne, l'une des patronnes de la jeune fille." Rose-Anna se glisse bientôt à la chapelle avec l'assentiment des mères bienveillantes qui comprennent qu'une visite à Jésus-Hostie remettra en équilibre l'esprit et le cœur d'une enfant généreuse, mais bien attachée à la famille qu'elle vient de quitter.

Sœur Rose-Anna, au bout de quelques jours se sent tout à fait chez elle. Elle travaille allègrement, et surtout s'abîme dans l'adoration de Jésus, exposé dans le Sacrement de son amour. Elle peut à peine croire à son bonheur de mener cette vie à la fois active et contemplative. Ses supérieures et ses compagnes semblent l'apprécier, et cela reconforte son cœur délicat. Sœur Rose-Anna possède, du reste, un esprit orné de connaissances que sa physionomie intelligente, assez grave par instant, reflète avec une simplicité gracieuse. Elle ne sait pas s'éloigner dans ses rapports journaliers avec toutes, des principes de droiture et de bonté que lui ont inculqués ses parents. Elle rend service avec une spontanéité qui révèle sa sin-

cérité, même si parfois, elle paie son obligeance de quelque petit jeûne. N'en advint-il pas ainsi le jour où elle se fit lectrice au début du dîner, parce que la religieuse préposée à ce soin, parut s'en acquitter avec peine. Est-ce en cette occasion qu'on prit l'habitude de dire en la désignant : "C'est un ange, notre nouvelle postulante"! Cet éloge naïf, Sœur Rose-Anna le méritera encore davantage plus tard, lorsque sa maîtresse des novices, de plus en plus charmée par la simplicité de son caractère et sa charité envers toutes, la chargera de veiller sur les jeunes religieuses s'initiant à la discipline du couvent, tâche dont elle s'acquittait si bien qu'on en gardait un souvenir ému. Une religieuse de cette époque, qui heureusement vit encore, a bien voulu nous en faire la confidence par écrit.

Les parents de Rose-Anna qui ne se consolent pas de son absence, constatent que son cœur leur reste profondément uni. Lors des visites au couvent, sa joie de les retrouver agit comme un baume sur leur chagrin. De même chaque mois en recevant sa charmante lettre mensuelle, on la devine si heureuse de prier et de besogner pour Dieu en pensant à ceux qu'elle chérit. A la fête du premier de l'an, aux anniversaires de naissance de chacun des siens, Sœur Rose-Anna essaie par des billets affectueux de se faire pardonner son absence. Le premier janvier 1895, Rosalie Dion voulut lire à voix haute devant son mari et

son jeune fils, les tendres paroles que la petite franciscaine adressait à tous les siens. “ Je n’aurai pas l’avantage cette année, écrit-elle à ses parents chéris, de recueillir sur vos lèvres les souhaits et les conseils que votre cœur m’adresse en pareille occasion, mais je suis sûre que vous ne m’avez pas oubliée. . . Agenouillée aux pieds de Notre Seigneur, je Lui demande pour vous, paix, joie, bonheur, prospérité. . . En vous renouvelant l’expression de mes vœux, je vous prie de croire que la séparation n’a pas affaibli les sentiments de respectueuse tendresse et de filiale affection avec lesquels je me souscris. . . Votre reconnaissante enfant, Sœur Rose-Anna, f.m.m. — 29 décembre 1894.

Peu de jours plus tard, une nouvelle missive parvenait à la rue Montcalm : “ Cher Papa et bien-aimée Maman, — Quelle heureuse nouvelle j’ai à vous annoncer. . . Mes vœux sont enfin exaucés, encore quelques jours et votre petite Rose-Anna, le croirez-vous, si méchante, si dissipée, prendra le saint habit, lundi prochain le 14 janvier (1895) avec quatre de ses compagnes. . . ⁵³ Je compte sur votre présence, papa, maman, mon cher petit Arthur, oncles,

53 — M.M. Eusélie du S.C. (Aloysia Renaud) de Québec
 M.M. de St-Laurent de Brindes (Cordelia Cardinal) de Montréal
 M.M. Emeline du Santo Bambino (Delia Angers) de Québec
 M.M. Rosanna de l’Enfant-Jésus (M.-Louise Blouin) de Québec.

tantes, cousins, cousines, amies, venez tous prendre part à mon bonheur. . . ”

Ce fut un événement mémorable à plusieurs points de vue que cette prise d'habit entourée du cérémonial impressionnant qui se pratique dans les cloîtres. Qui ne se souvient, l'ayant vue? On tressaille quand s'avancent dans la chapelle des jeunes filles au recueillement intense sous leurs voiles blancs, le front couronné de roses.

La fête du 14 janvier 1895 accusait en outre de réels progrès matériels tout autant que spirituels, autour de la petite communauté franciscaine. Elle n'habitait plus la maison de bois décriée par de riches voisins. La première aile du couvent était achevée, et aussi le rez-de-chaussée, réservé tout entier à la chapelle provisoire. “ Elle était bien jolie, disent les chroniqueuses de l'époque, lorsqu'aux offices, elle s'emplissait de jeunesse. Dix-huit novices avaient déjà revêtu les livrées de la Sainte Vierge dans les trois premiers oratoires de l'Institut, ⁵⁴ lorsqu'au jour de la fête du Saint Nom de Jésus, en janvier 1895, la première franciscaine missionnaire de Marie cana-

54 — Ceux des rues Richelieu et Scott, et celui de la maison de bois de la rue de la Grande-Allée. Cette dernière maison poussée plus en arrière pour laisser place au Couvent (1895) et à l'église de l'Adoration perpétuelle (1903) fut transformée en 1896 en un atelier d'imprimerie. Aujourd'hui, un vrai bâtiment, contenant un outillage moderne, abrite les religieuses imprimeuses.

dienne (née Marie-Alexina Ouimet) prononçait ses vœux.” Mais c’est par un fragment d’une lettre de la supérieure, Mère Marie de la Charité, que nous évoquerons de façon vivante, un écho des fêtes, auxquelles Marie-Bertille participa. Mère Charité écrit à la Très Révérende Mère générale de l’Institut à Rome : “ Mon cœur battait quand j’ai dû conduire au Saint Autel pour être unie à notre Divin Maître, la première *de nos religieuses canadiennes* qui faisait profession dans l’Institut ⁵⁵. Je me suis sentie bien émue lorsqu’il m’a fallu donner le baiser de paix à notre petite Marie-Cyrilla ⁵⁶. Je l’ai fait en votre nom, Mère, aussi au nom de notre chère Mère Marie de Sainte-Véronique, pensant en mon cœur qu’elle avait été à la peine et que moi j’étais à l’honneur. . . J’étais bien heureuse et j’ai demandé à Notre Seigneur qu’en notre chère Marie-Cyrilla, Il daignât bénir cette phalange de vierges missionnaires canadiennes que Lui seul connaît et qui viendra dans la suite partager nos labeurs et notre pauvreté pour gagner des âmes à Jésus. . . On trouve

55 — Il est intéressant, *historiquement*, de souligner les faits du 14 janvier 1895, par la voix autorisée d’un témoin oculaire. Pour les amis de Sœur Bertille, ils trouveront émouvant qu’elle fût présente et participante à des cérémonies pouvant alimenter “ la petite histoire ” du Canada apostolique.

56 — Nom de religion de Mademoiselle Ouimet, de Sainte-Rose (diocèse de Montréal). La première franciscaine missionnaire de Marie prenait l’habit, rue Scott, le 27 décembre 1892.

parfois étonnant que nous ayons tant de vocations, ajoutait Mère Charité, moi, cela ne me surprend pas. Les unes sont attirées par la pauvreté, la vie évangélique, d'autres par l'Adoration ou le désir des missions, et chacune trouve ici ce qu'elle a cherché et désiré."

Marie-Bertille, le jour où elle revêtit les blanches livrées de l'Institut, manifesta une fois de plus son ardent amour envers le Très Saint Sacrement. "L'adoration perpétuelle, racontent ses proches, en se rappelant ses confidences et ses lettres⁵⁷, c'était pour elle l'heure où la Franciscaine garde l'insigne privilège de se mêler aux anges pour adorer, remercier le Divin Jésus et implorer les bénédictions célestes pour sa famille et le monde entier." Elle sollicita de ses Supérieures la faveur d'orner son nom de religion d'un mot, d'une plénitude céleste. On l'appellerait, tout indigne qu'elle en fût : Sœur Marie-Bertille de l'*Eucharistie*. Ce serait son acte d'amour incessant envers l'Hostie, l'espoir qu'elle se fixait, s'abîmait enfin dans le rayonnement de l'Ostensoir ; elle ne s'appartiendrait plus ; elle se consumerait sous la flamme du vocable d'amour. Les Supérieures exaucèrent son vœu. Marie-Bertille de l'Eucharistie, en les remerciant, entendait se rythmer en son cœur les sonorités d'un nom, dont l'Éternité seule lui révélerait l'entière musicalité.

57 — Voir la *Note biographique...*, p.148.

The first part of the book is a history of the Wisconsin State Fair, from its inception in 1849 to the present. The author, John H. ... discusses the early years of the fair, its growth, and its importance to the state. He also mentions the various exhibits and activities that have been part of the fair over the years.

The second part of the book is a collection of photographs and illustrations of the fairgrounds and exhibits. These include views of the main building, the grounds, and various exhibits such as the stock show, the horticultural show, and the children's area. The illustrations are done in a simple, line-art style.

The third part of the book is a list of the various exhibits and activities that are held at the fair. This includes a list of the exhibits in the main building, the stock show, the horticultural show, and the children's area. It also includes a list of the various activities that are held at the fair, such as the stock show, the horticultural show, and the children's area.

The fourth part of the book is a list of the various exhibits and activities that are held at the fair. This includes a list of the exhibits in the main building, the stock show, the horticultural show, and the children's area. It also includes a list of the various activities that are held at the fair, such as the stock show, the horticultural show, and the children's area.

CHAPITRE ONZIÈME

LES JOURS BÉNIS DU NOVICIAT

Élans de ferveur, espoirs mystiques, joie du cœur, telles sont les dispositions des années de noviciat. Elles les rendent inoubliables. C'est le matin, la jeunesse d'une vie spirituelle qui ne connaît pas encore les âpres montées. Des horizons insoupçonnés se lèvent, dans une aube enveloppée de mystère. Les réalités surnaturelles prennent le pas sur tout. Elles reculent à l'arrière-plan le monde des apparences, des agitations puériles, des rêves charnels. Aussi bien, comment juge-t-on ces groupes charmants de jeunes religieuses où la blancheur domine, dont l'entrain recouvre de discrétion les menus incidents de chaque jour. On dit les voyant s'approcher : " Voici la troupe joyeuse des novices, voici " les voiles blancs ", nos petites saintes en herbe, nos colombes au vol confiant. . ." Marie-Bertille, nonobstant le fond sérieux de son caractère, possédait de la vivacité, un vouloir et une vaillance dont on ne mesurait point encore la force. Sur ces traits angéliques, se fixait le beau sourire de la franciscaine. Sa correspondance avec ses parents, " avec son cher petit

frère", comme elle écrit avec assurance, quoiqu'elle ne compte que sept années de plus, témoigne du bonheur et de l'animation spirituelle auxquels elle obéit, en ce cloître dont elle franchit la première étape. *La vingtième Franciscaine Missionnaire de Marie au Canada* est heureuse du "galon mystique" que lui vaut sa persévérance dans la vocation choisie. Elle se sent fière lorsqu'elle considère les compagnes qui l'ont précédée. Ce sont des doyennes magnifiques, qu'elle peut toucher du coude, quand des absences momentanées se produisent dans leurs rangs. Son zèle la brûle, elle cherche à le communiquer à qui veut l'entendre ou... la lire. De là sans doute la raison d'une missive fort spirituelle que lui envoie son frère de onze ans. C'est une réponse à son invitation de mettre les pas doubles dans le chemin de la vertu. Je ne puis m'empêcher de citer le billet de ce modérateur inattendu, si affectueux et si lucide. Il donne le ton, il crée l'atmosphère où vivent "la grande sœur" au cloître et le "petit frère" dans la maison de ses parents.

Voici la lettre datée de Québec, le 13 août 1895, en la veille de l'anniversaire de naissance de Mère Bertille.

"Ma bien chère sœur, — Tu te rappelles sans doute qu'à l'occasion de l'anniversaire de ma naissance, tu m'as offert un joli bouquet. Je veux dire que tu m'as écrit une belle petite lettre toute remplie de souhaits dont la réalisation devait faire de moi *un enfant parfait*. Je crois que

tu oublies, ma chère sœur, que la perfection n'est pas de ce monde et qu'en me souhaitant d'être parfait, c'était trop me demander. Cependant pour te faire plaisir, j'ai travaillé à être aussi sage que possible et à bien remplir mes devoirs d'écolier. Je pense que je n'ai pas trop mal réussi, maman pourra t'en dire quelque chose.

Mais j'oubliais que c'est demain ta fête, et que c'est précisément pour te présenter mes meilleurs souhaits que je t'écris cette lettre. Hélas ! je ne pourrai pas t'offrir un bouquet aussi parfumé que celui que tu m'as envoyé le jour de ma fête, parce que je ne sais pas moi tourner de belles phrases de compliments; il faudra te contenter de ma bonne volonté en attendant que devenu plus grand, et ayant acquis un peu plus de perfection dans l'art de composer, je puisse célébrer ta fête dans un langage digne de toi et de mon amour. . . Sois certaine, chère sœur, que si le Seigneur daigne écouter mon humble prière tu seras heureuse sur cette terre, en attendant que le Ciel soit ton partage pour toute l'éternité.

Papa et maman se joignent à moi pour te dire toutes sortes de bonnes choses. Ton frère affectionné,

Arthur.

Mère Bertille, qui savait elle aussi riposter, dut s'amuser des paroles clairvoyantes du jeune écolier. "La perfection n'est pas de ce monde", prononçait-il. Son regard d'enfant observateur mesurait notre misère. L'âge importait peu.

Et cependant c'était vers la vie parfaite que tendait

la jeune novice, le front penché sur les constitutions de l'Institut. N'y trouverait-elle pas "les moyens surnaturels à mettre en œuvre" pour atteindre, au moins par le désir et d'humbles efforts, un peu de la sagesse qui plaît à Dieu. Ainsi que le préconisait la Fondatrice de l'Institut, la grâce du Bon Dieu aidant, elle deviendrait "une victime, une adoratrice, une missionnaire, profondément consciente de sa *triple* vocation, qui se ferait peu à peu *unique* parce qu'elle serait conditionnée par l'amour : l'amour qui se donne et qui donne"⁵⁸.

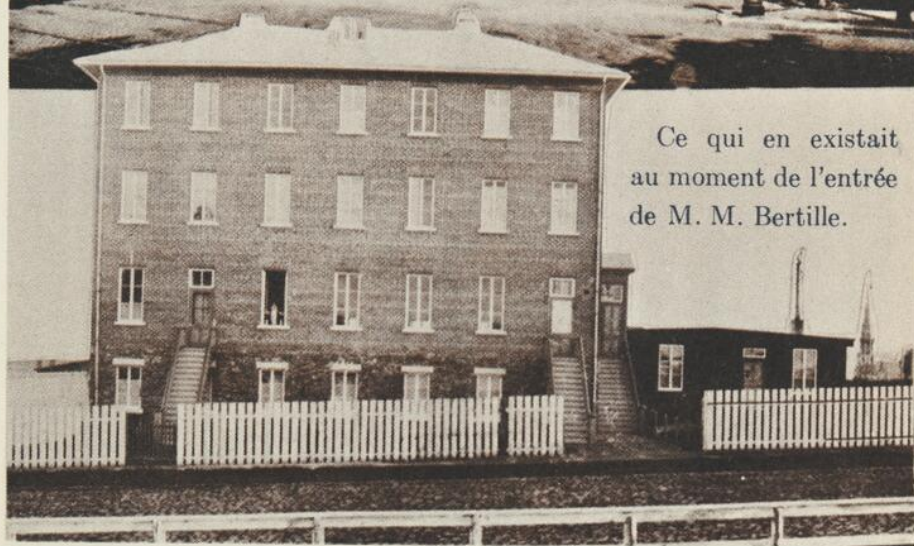
En son esprit docile aux mouvements de l'Esprit, Marie-Bertille reprenait un à un les mots dont peut frémir la chair, mais qui dégagent l'âme, la rendent ailée, et dont l'ensemble compose la formule des vœux qu'elle se préparait à prononcer. Elle en acceptait les conséquences les plus ultimes. Sa jeune âme pure comprenait la beauté rédemptrice du sacrifice, qu'il fût obscur, connu de Dieu seul ou visible pour tous, usant lentement les forces, exigeant même l'effusion du sang. "Je m'offre *en victime* pour l'Église et les âmes, répétait-elle. Je me consacre à l'adoration du Très Saint Sacrement et aux labours des missions." Elle savait maintenant, car on le disait sous des formes diverses aux novices attentives et ravies : "Tant que vous vous offrirez ainsi, même avant

58 — Voir sur ce sujet le bel article paru dans *l'Almanach* des Franciscaines Missionnaires de Marie, année 1952, pages 3-8.

La façade de la maison actuelle
des Franciscaines
Missionnaires de Marie
à Québec.



Ce qui en existait
au moment de l'entrée
de M. M. Bertille.





XXII Intérieur de la chapelle, centre de l'Adoration Perpétuelle
pour le diocèse de Québec.

que vous en fassiez le vœu solennel, lequel s'ajoutera à ceux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, tant que vous prononcerez du fond du cœur ces mots d'holocauste sanctionnés, rare privilège, par l'Église, rassurez-vous, il y aura, de par le monde, des franciscaines missionnaires de Marie " 59.

Serait-elle missionnaire dans des pays lointains, et hostiles? Travaillerait-elle dans un orphelinat, une crèche, un asile pour vieillards, un catéchuménat?

Peu lui importait, elle serait heureuse partout parce que partout elle retrouverait l'adoration du Très Saint Sacrement 60. Mère Marie de la Passion dans un de ses élans mystiques ne désirait-elle pas que ses filles, où qu'elles soient, ne vivent et n'agissent que dans le rayonnement de l'Hostie. Puis vraiment inspirée, elle prononçait un jour ces mots lapidaires : " Jésus-Eucharistie est le grand missionnaire de l'Institut."

Marie-Bertille vit s'écouler l'année 1896 dans un recueillement de plus en plus profond. Nous en voyons la preuve dans le silence que gardent les documents. Peu ont sur-

59 — *Ibid.*

60 — " En 1925, à l'Exposition missionnaire du Vatican, les Franciscaines Missionnaires de Marie, exposèrent un cadran de leur journée eucharistique d'où il résulte qu'à chacune des vingt-quatre heures de la journée, il y a sur quelques points des deux hémisphères des Franciscaines en adoration." (Voir leurs *Annales*, année 1925, p.145).

vécu, en tout cas, sauf une lettre que nous allons citer. Elle se rattache à un événement douloureux dont souffrira beaucoup la nouvelle professe et qu'elle semble prévoir dans certaines expressions affectueuses débordantes de surnaturel. Marie-Bertille écrit à son père avec l'abandon charmant d'une fille qui se sait tendrement aimée malgré l'austérité de manières chez celui qui détient l'autorité au foyer familial. La lettre de Marie-Bertille est datée du dimanche, 28 juin 1896.

“ Mon bien-aimé papa,
Pax, Caritas Christil

Je ne saurais laisser passer l'heureux jour du quarante-neuvième anniversaire de votre naissance qui est en même temps la fête de votre glorieux patron le grand saint Pierre sans venir vous offrir mes vœux et mes tendresses.

Vous le savez, cher papa, car bien des fois je vous l'ai dit déjà, mes plus ferventes prières s'élèvent vers le trône du Bon Dieu et demandent sans cesse pour vous, paix, joie, santé, bonheur, et tout ce que vous pouvez désirer, mais c'est surtout au beau jour de votre fête, *et particulièrement cette année*⁶¹ que mes prières sont plus ardentes, mes supplications plus pressantes, mes demandes plus souvent réitérées pour *obtenir de la Divine Providence votre si chère conservation pour le bonheur de vos enfants affectionnés en nous conformant toutefois à la sainte vo-*

61 — C'est nous qui soulignons les passages les plus significatifs.

lonté de Dieu. Si le Bon Jésus nous envoie des peines, des afflictions, des maladies, des contradictions, des épreuves de tout genre, c'est pour nous donner une preuve de son amour en nous faisant acquérir des mérites et un embellissement à notre couronne. J'ai dit au bon Saint Pierre ce matin de vous la faire bien belle. J'ai eu le bonheur de recevoir la sainte communion et j'ai demandé à Jésus-Eucharistie de répandre sur vous ses plus abondantes bénédictions, ses grâces les mieux choisies. Toutes mes prières, mon adoration, seront pour vous bon papa aujourd'hui, et vous obtiendront, je l'espère, la réalisation de tous vos désirs.

Recevez en terminant, bien-aimé papa, avec mes meilleurs souhaits, mille baisers de votre enfant affectionnée,

(Signé) Marie-Bertille de l'Eucharistie, f.m.m.

Puis elle avait ajouté au dos de la missive :

“ A ma chère maman et à mon petit frère chéri un baiser affectueux.”

Le biographe anonyme, dont le manuscrit reste indispensable à consulter sur chaque phase de la vie de Marie-Bertille, reproduit la touchante lettre ci-dessus et en tire cette remarque : “ En demandant au “ Bon Saint Pierre de faire bien belle la couronne de son père, Marie-Bertille ne savait pas la chère enfant que la mort devait le ravir à son affection quelques mois plus tard.”

Cela nous semble, d'autre part, une délicatesse de la

Providence qu'on ait fixé la cérémonie des premiers vœux de Marie-Bertille précisément le 29 juin 1897, jour où son père bien-aimé allait compter son demi-siècle. La coïncidence dut adoucir le chagrin de le savoir de plus en plus souffrant. Car, qui ne garde l'impression, en relisant la lettre ci-dessus, que déjà son père ressentait les atteintes d'une grave maladie? Sans cela comprendrait-on que Marie-Bertille parlât " d'obtenir de la Divine Providence sa chère conservation pour le bonheur de ses enfants. . . , en se conformant toutefois à la sainte volonté de Dieu." Dans un autre passage elle conseille la résignation aux peines, aux afflictions, aux maladies. . . "

Marie-Bertille dont le cœur pressent l'épreuve peut déjà murmurer : " Je m'offre en victime pour l'Église et les âmes. . . " A la fin d'un noviciat dont l'azur spirituel se maintenait sans nuage, la croix va s'appesantir sur son épaule.

CHAPITRE DOUZIÈME

AU COUVENT DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ — UNE MISSION D'ÉDUCATRICE

La nouvelle professe vit la séparation redoutée atteindre son cœur deux mois après la cérémonie de ses premiers vœux ⁶². Son père mourait le 24 août 1897. Départ prévu, mais dont on espérait retarder le moment, car la maladie et non l'âge faisait fléchir cet homme robuste. Ce chef de famille discret, profondément dévoué aux siens, n'avait jamais aimé que la vie simple, éclairée par les saines joies familiales. Sa droiture d'esprit prenait sa source dans la crainte de Dieu, tel un de ces justes de l'Ancienne Loi que loue le Seigneur. Il restait aux yeux de ceux qui l'avaient connu l'image du serviteur fidèle paraissant devant son Créateur chargé de travaux et de mérites.

62 — Voici les trois compagnes de Mère Bertille qui prononcèrent aussi leurs vœux triennaux, le 29 juin 1897 :

Sr Marie Symphorose (Marie-Anne Rivard) de Québec.

Sr Marie Vénérande de St-François (Philomène Boursier) de St-Hyacinthe.

Mère Marie Rosanna de l'Enfant-Jésus (M.-Louise Blouin) de Québec.

Marie-Bertille le pleurait en son âme filiale. L'adoratrice offrait sa peine, suppliant Jésus-Eucharistie d'envelopper de son infinie bonté celui qui avait été si bon ; de faire luire le Soleil de justice sur celui qui avait vécu en respectant ses commandements, ne donnant à ses enfants que l'exemple d'une vie probe, et d'une foi religieuse sans compromission. Elle s'efforçait de consoler sa mère et son frère qui regardaient, navrés, la nouvelle place devenue vide en un foyer si joyeux, si paisible, il y avait peu de temps encore.

Hélas, Marie-Bertille quelques jours après ajoutait encore à la peine de sa mère. L'obéissance l'assignait à un poste qui l'éloignait de Québec. Mais écoutons la petite franciscaine annoncer la nouvelle dans une lettre datée de Sainte-Anne de Beaupré, le 8 septembre 1897.

Maison Notre-Dame du Perpétuel-Secours.
Bien chère Maman,
Pax, Caritas Christil

“ Je viens vous annoncer une nouvelle qui peut-être vous causera une surprise, mais qui j'espère, ne vous attristera pas trop. Je suis au Couvent de Sainte-Anne de Beaupré depuis le 30 août, et il est probable que j'y passerai l'hiver.

Vous pouvez avoir de mes nouvelles à Québec. Je vous écrirai de temps en temps et surtout je prierai beaucoup pour vous et mon cher petit frère, encore plus que par le passé si c'est possible.

Le Bon Dieu commence à nous éloigner... N'est-ce pas que vous allez être bien résignée, Maman chérie, et ajouter ce petit sacrifice à celui plus grand encore que vous avez fait il y a trois ans.

Je prie Jésus-Eucharistie de vous dédommager en répandant sur vous d'abondantes bénédictions. Ne vous inquiétez pas de moi, maman chérie, je jouis d'une excellente santé, je suis heureuse et contente, comme toujours.

Allons, courage bien-aimée Maman, votre petite fille ne vous oublie pas et prie toujours pour vous."

Ce que la jeune professe ne disait point c'est qu'elle devenait un des professeurs du pensionnat que l'Institut dirigeait provisoirement à la Maison de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Marie-Bertille possédait une instruction solide, des connaissances variées et bien assimilées. Élève brillante des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, elle était devenue, comme on disait alors : une jeune fille accomplie. Elle pouvait remplir la plupart des tâches sociales qu'on abandonnait alors aux femmes, tout particulièrement celle d'institutrice, tant de la bonne bourgeoisie que des classes populaires.

Si nous jetions maintenant un coup d'œil sur le coin de province où se dévouait Marie-Bertille? Sainte-Anne de Beaupré, petite ville du Comté de Montmorency, sur le Saint-Laurent, comptait quelques milliers d'habitants. Lieu célèbre de pèlerinage, on y voit s'élever un sanctuaire magnifique dédié à la mère de la Très

Sainte Vierge. L'origine de ce temple remonte aux premières années du régime français, peu après la fondation de Québec. Des matelots bretons sauvés comme par miracle d'une tempête en mer, construisirent alors une chapelle en signe de reconnaissance envers Madame Sainte Anne, patronne révérée de tous les vrais Bretons. En 1650 les premiers colons apparurent. L'un d'eux, Etienne Lessart, donnait en 1657 le terrain nécessaire à l'érection d'une église. Le curé de Québec, M. de Queylus, un riche sulpicien, envoyé en Nouvelle-France par M. Olier pour y créer le premier clergé paroissial de Ville-Marie, approuvait l'année suivante la donation de M. Lessart, et accordait son aide fastueuse au nouveau sanctuaire. Louis d'Ailleboust de Coulonge, gouverneur intérimaire de la Nouvelle-France en posa la première pierre. Des faveurs signalées et des miracles survinrent dès l'inauguration de l'église placée naturellement sous le vocable de la sainte Aïeule de Jésus. Des dons venant d'illustres personnages l'enrichirent peu à peu. On y aperçoit encore aujourd'hui les noms de : Monseigneur de Laval, de MM. de Tracy et Courcelles, du Chevalier de Troyes et de ses compagnons, dont Pierre LeMoyne d'Iberville, d'autres encore. Parmi les bienfaiteurs modernes, nous citerons Sa Sainteté Léon XIII qui portait, avant de devenir pape, le prénom de Joachim, l'époux de sainte Anne.

Pourquoi, dans une sphère plus modeste, ne pas souligner le fait que Marie-Bertille avait reçu au baptême le nom de la mère de la Sainte Vierge. Elle s'appelait Rose-Anna, rappelons-le. C'est donc à l'ombre protectrice de sa patronne céleste que Marie-Bertille se consacrait pour la première fois "aux labeurs des missions". Puis la Maison de Sainte-Anne de Beaupré, la deuxième en date parmi les fondations canadiennes des Franciscaines, avait été ouverte au moment précis où l'angélique Rose-Anna sollicitait son entrée dans le Couvent de la Grande-Allée. Celui-ci se trouvait si bien rempli d'aspirantes à la vie religieuse, en 1894, qu'on aurait alors refusé Marie-Bertille, faute de place.

Voici ce que nous apprend une chroniqueuse canadienne de l'Institut dans *l'Almanach du Cinquantenaire de la Maison de Québec (1892 — 1942)*: "La bénédiction du nombre accordée au début des Franciscaines Missionnaires de Marie était si manifeste que deux ans après leur arrivée, malgré les trois déménagements⁶³, l'exiguïté des locaux, la pauvreté si connue, trente jeunes filles étaient venues frapper à la porte du noviciat".

"En 1894 la Maison de la Grande-Allée⁶⁴ ne pouvait

63 — Rue de Richelieu, rue Scott et rue de la Grande-Allée.

64 — Elle était placée sous le vocable de sainte Anne, nous le savons, selon le désir de Mère Marie de la Passion, la fondatrice *bretonne*, fidèle comme tous ceux de la vieille province de Bretagne, au culte de la mère de la Très Sainte Vierge.

recevoir une seule postulante de plus. La Divine Providence résolut le problème en faisant proposer aux (Franciscaines) Missionnaires de Marie le couvent des Sœurs de la Charité (les Sœurs Grises de Québec), à Sainte-Anne de Beaupré. La grande thaumaturge attirait ses protégées chez elles, à l'ombre de sa basilique. . . Ce fut le 16 juin 1894, en la fête de Notre-Dame du Perpétuel Secours ⁶⁵, que la Maison de Québec essaima en partie à l'ombre de la basilique vénérée. . .

“ L'œuvre première, continue la chroniqueuse, fut celle des pèlerins. . . En hiver, diverses œuvres se partagèrent les locaux. . . Les Franciscaines Missionnaires de Marie avaient gardé *le pensionnat* ouvert par les Sœurs de la Charité; mais il ne pouvait l'être que provisoirement, leurs constitutions les consacrant aux œuvres sociales en terre fidèle, réservant aux Missions les grandes écoles et les pensionnats. Mais lorsque les Franciscaines voulurent rendre les élèves à leurs familles, quelques enfants exprimèrent le désir de rester auprès d'elles afin de s'initier à la vie missionnaire. . . Les pensionnaires de Sainte-Anne formèrent donc le premier noyau des

65 — C'est la raison qui fut adopter, — au lieu de celui de sainte Anne déjà donné à la maison de Québec — ce nom particulier de Notre-Dame du Perpétuel Secours.

Juvéniſtes canadiennes chez les Franciscaines Miffionnaires de Marie. . . ”⁶⁶.

Marie-Bertille allait durant un peu plus de trois ans enseigner à ce pensionnat demeuré ouvert. Sa tâche d'éducatrice fut remplie avec sa conscience habituelle du devoir.

Sa jeunesse, — elle n'avait que vingt ans, — plaisait aux auditrices de ses cours. La fermeté de son caractère, jointe à la gravité de son regard, “ comme tourné vers le dedans ”, vers la suprême Beauté, maintenait dans un tendre respect les élèves qu'on lui avait confiées.

La paix de son âme se reflétait dans la correspondance échangée avec sa mère et son jeune frère. Tendrement elle s'efforçait d'alléger leurs peines et leurs contrariétés. Bientôt, pourtant, un peu d'inquiétude se fit jour à travers sa vaillance. Sa mère, à la santé toujours un peu fragile, fut atteinte d'une pleurésie.

Voici une lettre remplie d'émotion et de vénération filiale datée de Sainte-Anne de Beaupré le 9 mai 1898 :

“ Mère tendre et chérie, —

Vous devinez que mon cœur ne cesse de s'élever suppliant vers le Tout-Puissant depuis que ma tante⁶⁷ m'a apporté la triste nouvelle que vous étiez retenue à la maison par une cruelle maladie. . . Mon cœur, encore sous le

66 — Voir l'Almanach des Franciscaines, année 1942, p. 11-12.

67 — Madame Martineau, née Sophie Dion, sœur de Madame Gauthier.

poids de la perte douloureuse de mon cher papa, il y a à peine un an, se serait brisé de douleur si la pensée de la croix que je dois porter jusqu'au Calvaire à la suite de mon Divin Époux ne m'eût soutenue, car je sais *qu'un des dons les plus précieux que Dieu m'ait fait, c'est une mère chrétienne*. La force et l'énergie que vous avez montrées en face de l'épreuve ont ranimé mon courage et avec vous je me résigne, car, il vaut mieux tout accepter de la Divine Providence, puisque le vrai bonheur ne se trouve que dans la soumission à la très adorable et très parfaite volonté de Dieu . . ."

Puis, le même jour, elle adresse un mot à son frère, en variant le ton de ses paroles, avec cette intuition féminine qui sait mêler larmes et sourires afin de garder ferme le courage des siens.

C'est donc, (écrit-elle, le 17 mai, fête de l'illustre saint Pascal Baylon, franciscain, patron des œuvres eucharistiques,) le quatorzième anniversaire de ta naissance. Je veux t'offrir mes vœux . . . Un des plus ardents, c'est que tu deviennes un saint prêtre. C'est aussi ton désir. Aie confiance, la Sainte Vierge te donnera les moyens d'y arriver si c'est ta vocation. . .

Puis à la fin de sa lettre, le professeur qu'elle est devenue reprend ses droits et plaisante de façon spirituelle :

Le 14^e anniversaire de ta naissance me fournit l'occasion de te donner un problème d'arithmétique à résoudre.

— Comment se fait-il que lorsque j'avais 14 ans, tu n'avais que 7 ans, c'est-à-dire la moitié de mon âge? Et maintenant que j'en ai 21, tu as les deux tiers de mon âge? As-tu donc vieilli plus vite que moi? Veuille m'expliquer cela dans ta prochaine lettre ...

C'est touchant de conserver au cloître cette affectueuse vivacité. Nous songeons à sainte Thérèse d'Avila proscrivant la mélancolie dans ses couvents. Plus que jamais il fallait à Marie-Bertille, qui regrettait son père et s'inquiétait de voir sa mère malade, le contrepoids de la joie franciscaine. Elle n'eut au fond que le désir de faire la volonté de Dieu dans la paix d'un cœur qui s'enracine dans la confiance.

Hélas! un an plus tard, voici que l'on s'alarmait de nouveau. La pleurésie dont Marie-Bertille avait pu juger sa mère guérie, dans un pèlerinage de reconnaissance accomplie par celle-ci à Sainte-Anne de Beaupré, faisait maintenant place à un dépérissement général, très rapide.

L'angoisse au cœur, Marie-Bertille apprend du moins que sa mère est entourée de soins. Elle habite depuis le mois de septembre la maison de sa tante Martineau, ainsi que son jeune frère de quinze ans. Elle s'empresse de remercier sa tante. "Le Bon Dieu vous en récompensera au centuple," assure-t-elle. Puis, les événements se précipitent. Le médecin, bientôt, ne garde plus aucun

espoir. Marie-Bertille adresse un mot de douloureux adieu à sa mère.

Notre-Dame du Perpétuel-Secours
Sainte-Anne de Beaupré (12 ?) Septembre 1899

Mère chérie et vénérée,

Courage, courage, encore quelques jours de souffrances et le ciel pour toujours, oui le ciel si beau où il n'y a plus ni séparation, ni souffrance, ni peine. Le ciel est le partage de ceux qui ont souffert avec patience et résignation, il sera le vôtre pour toute l'éternité. Au ciel, nous nous reverrons et nous ne nous séparerons plus jamais. Là nous attendent mon cher papa et tous mes petits frères et sœurs. Ils tressent votre couronne. Bonne Maman, courage, encore quelques jours de souffrances, d'ennuis, et, vous irez louer, aimer éternellement le bon Jésus, la très Sainte Vierge que vous avez toujours honorée et à qui vous avez donné votre enfant chérie qui vous en rend grâces. Oui, merci, maman chérie de vos bontés, de vos soins toujours si maternels, merci et pardon pour toutes la peine que j'ai pu vous causer.

Je sais que vous désirez ardemment me voir, mais bonne Maman, pourquoi vous troubler et vous agiter ainsi? Vous savez bien que c'est impossible, la Divine Providence ne le veut pas. Faisons ce sacrifice généreusement en union avec la Sainte Vierge, pour l'amour du Bon Dieu et ce sera un beau joyau ajouté à votre couronne. Souvent, oh ! bien souvent, je demande à la Sainte Vierge et à mon bon ange d'aller vous faire une visite : celles-là

croyez-moi, celles-là valent infiniment mieux que ma misérable petite personne.

Allons, je termine en vous disant encore : courage ! encore quelques jours de souffrances et le ciel pour toujours, là nous serons réunis pour ne nous séparer jamais.

Bénissez, Mère chérie et vénérée,

bénissez s'il vous plaît,

Votre enfant affectionnée en J.M.J. et N.P.St François,
Marie-Bertille de l'Eucharistie,

F.M.M.

Au verso de cette lettre à sa mère, se glisse un mot à son cher petit frère :

“ Cher petit frère, — Je ne saurais trop t'encourager à te confier entièrement à la Sainte Vierge. Le Bon Dieu nous enlève notre maman chérie, cette épreuve déchire notre cœur ; mais il nous reste au ciel, la plus tendre, la plus douce, la plus aimante des mères. Seulement il faut connaître le secret de gagner son cœur, et ce secret le voici en deux mots : c'est de se confier tout à elle et ne rien faire qui puisse déplaire au Bon Jésus car cela ferait aussi de la peine à Marie. Et notre maman chérie, du haut du ciel continuera aussi à veiller sur ses pauvres enfants orphelins.

Entre de telles mains nous arriverons certainement à bon port.

Tout à toi en J.M.J. et N.P.S. François,

Marie-Bertille de l'Eucharistie, F.M.M.

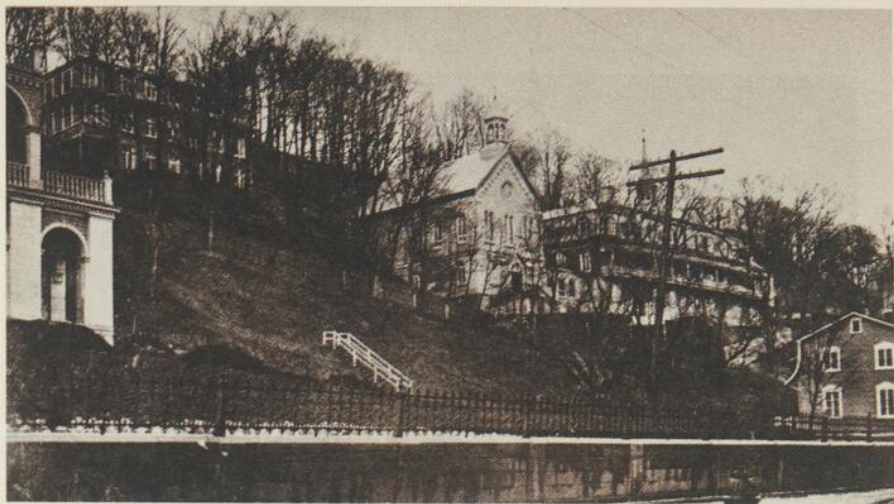
Voici la dernière entrevue du "petit frère" de Marie-Bertille avec sa mère, la veille de sa mort. Elle reposait, la chère maman, sur un lit, dans la salle commune des pauvres, à l'Hôtel-Dieu de Québec.

"Mon enfant, lui dit-elle, je n'ai pas voulu accepter la chambre privée que m'ont offert les bonnes religieuses, à mon arrivée ici, en vue de te réserver le peu d'argent qui me reste ; ces petites économies que j'ai réussi à mettre de côté, te serviront à payer une modeste pension deux années durant, après que le Bon Dieu m'aura appelée à Lui. C'est bien peu. Mais aie confiance : la Bonne Providence veille sur les orphelins. N'oublie jamais que je t'ai consacré à la Très Sainte Vierge, avant ta naissance, comme je l'avais fait sept ans auparavant pour ta sœur Marie-Bertille. Et, j'avais ajouté ceci. "Ma bonne Mère du Ciel je suis disposée à accepter tous les enfants qu'il plaira au Bon Dieu de me donner. Sur les douze que j'ai eu le bonheur de porter au baptême, dix sont morts âgés à peine de quelques mois. Conservez-m'en au moins deux, Sainte Vierge Marie, jusqu'à l'âge de 21 ans. Et, s'il entre dans les desseins de la Divine Providence de les appeler à la vie religieuse et sacerdotale, je vous les offre à l'avance et de grand cœur.

Ta sœur et toi avez survécu. — Tu es trop jeune mon enfant, pour saisir toute l'ampleur du sacrifice que Marie-Bertille me demande d'offrir au Bon Dieu en ta faveur,



La Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, avant l'incendie de 1925.



1. Le couvent de Sainte-Anne de Beupré,
première mission canadienne (1894).



2. La chapelle du couvent actuel.

lorsque sur un billet qu'elle vient de m'adresser, elle m'annonce que les règlements de l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie ne lui permettent pas de venir me rendre visite, même à l'article de la mort. Je veux bien me résigner à la sainte et adorable volonté du Bon Dieu. Je tiens tout de même que tu te souviennes toujours des bons conseils que je t'ai donnés : la fidélité à prier matin et soir, la franchise, la communion fréquente.

Souviens-toi aussi du sage conseil que ton vénéré père t'a donné avant de mourir : "Quand tu te choisiras un ami, choisis toujours mieux que toi"⁶⁸.

Deux jours plus tard, le 14 Septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, le frère chéri de Marie-Bertille écrivait à sa sœur ces mots déchirants : "Notre Mère n'est plus !... Rassemblant toutes ses forces pour prononcer ton nom et le mien une dernière fois, elle rendit son âme à Dieu en invoquant le Cœur de Jésus... J'arrivai, hélas ! à l'hôpital pour apprendre que nous étions orphelins... J'ai bien reconnu à cette heure la vérité de cette parole d'un auteur : "La mort d'une mère est le premier chagrin que l'on pleure sans elle..."

68 — Il semble bien que le frère de Marie-Bertille a mis en pratique ce précieux conseil, puisque l'ami intime qu'il s'est choisi à l'âge de quinze ans, c'était son confrère de classe au Séminaire de Québec, le jeune Alexandre Vachon, devenu plus tard l'archevêque distingué d'Ottawa, décédé à Dallas, Texas, au cours d'un voyage, le 30 mars 1953.

Marie-Bertille, qui vivait auprès de Jésus-Eucharistie une véritable agonie du cœur, se ressaisit en songeant à son frère bien-aimé. Voici son billet aux accents d'une douleur qui veut se résigner, afin de mieux apporter le baume de son affection fraternelle. Il est daté, peu de jours après la mort de sa mère le 26 Septembre 1899.

Bien cher petit frère. —

Je t'envoie les photographies de nos regrettés papa et maman. Tu pourras les garder. Pauvres chers parents ! Quand je considère leur image, je sens la tristesse m'envahir, tant me paraît grande la perte que nous venons de faire. Mais si c'est une perte pour cette terre, espérons que ce soit un gain pour le Ciel, où nos bien-aimés seront pour nous de fidèles intercesseurs et pourvoient à tous nos besoins. . . Du haut du ciel, ils veilleront sur nous, sur toi, surtout, cher petit frère, resté seul dans ce monde rempli de périls. . . Oh ! que je supplie la Divine Providence et notre douce maman, la Vierge Marie, de te protéger toujours. . .

A deux ans d'intervalle perdre un père et une mère dont la tendresse avait été d'une qualité rare, cette blessure du cœur, à nulle autre semblable, parut à la jeune religieuse la première montée douloureuse vers les suprêmes sacrifices. Les yeux fixés sur l'hostie, elle redisait : " Mon Dieu, je m'offre en victime pour l'Église et pour les âmes. . . "

La jeune professe acceptait que la Croix posée sur son épaule la meurtrisse ainsi.

CHAPITRE TREIZIÈME

LES VŒUX PERPÉTUELS

La correspondance demeurait active entre Marie-Bertille, toujours professeur au pensionnat de Sainte-Anne de Beaupré, et son frère qui cherchait auprès d'elle une diversion à son chagrin. L'absence de la vigilante tendresse de sa mère, laissait celui-ci triste et désespéré. L'affectueuse petite sœur redoublait ses attentions. Elle conseillait, fortifiait, prévenait le découragement. Elle parlait de la vie intéressante qu'il mènerait bientôt au Séminaire, prélude de l'incomparable vocation sacerdotale qu'il désirait de plus en plus. Cette existence l'enlèverait à sa solitude, adoucirait sa mélancolie, l'inexorable tourment de se sentir privé trop tôt des soutiens indispensables à la jeunesse. Puis il y avait la grande bonté de la tante Martineau qui s'exerçait autour de lui. Ce foyer que la fortune favorisait semblait devenir tout à fait le sien. Mais quoique reconnaissant de la générosité témoignée, l'étudiant de quinze ans pouvait-il oublier tout ce que l'amour maternel, hier encore, renfermait pour lui de douceur, de divination, d'indulgence souriante? A

son âge, les sentiments que l'on ressent profondément s'expriment mal et peuvent donner le change par leur simple refoulement. Souvent, Marie-Bertille semblait obéir aux inspirations des chers disparus; une parole réconfortante arrivait juste à temps pour consoler son frère, lui redonner du courage, ou encore retarder une décision trop peu mûrie. On lit, entre les lignes des lettres échangées durant l'année 1900, la sollicitude inquiète de la sœur envers le "cher petit frère" qui réagit avec peine et lutte contre des circonstances adverses. Aussi bien le cloître, qui ne peut ni ne veut détruire les saintes affections d'ici-bas, les épure, les transpose sur un plan spirituel où pénètrent certaines clartés divinatrices.

A la fin de l'année 1900, Marie-Bertille était rappelée au couvent de Québec. Elle entrerait bientôt dans les mois de retraite, d'étude et d'oraison précédant la cérémonie des vœux perpétuels. Une lettre datée du 29 décembre, où elle offre ses souhaits du nouvel an à son oncle, à sa tante et à son frère, porte au-dessous de sa signature l'adresse du cloître de la Grande-Allée. En outre la missive contient un passage qui nous fixe tout à fait sur sa présence à Québec : "Vous le savez, cher oncle et bien-aimée tante, écrit-elle, ma gratitude est sans bornes pour toutes vos bontés, et ma prière demande chaque jour au Seigneur de vous combler de tous les biens. C'est surtout pendant la belle messe de Noël célébrée avec une solen-

nité toute particulière *dans notre magnifique église*⁶⁹ que j'ai supplié le Divin Enfant-Jésus de vous faire une large part de ses dons les plus précieux. . . ”

Cette “ magnifique église ” ouvrait justement ses portes aux fidèles. Elle était “ l'œuvre du dévouement et de la charité ”, nous disent les chroniqueuses de l'époque qui citent à ce propos les paroles de l'archevêque de Québec, Monseigneur Bégin. “ Vous connaissez mieux que personne, écrivait Son Excellence à l'abbé Louis-Honoré Paquet⁷⁰, son compagnon d'études jadis à l'Université grégorienne de Rome, combien j'ai à cœur l'érection du Sanctuaire pour l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement à Québec. Si je vous ai demandé d'y travailler, c'est que je ne doutais pas que vous emploieriez tout votre zèle pour tâcher de la mener bonne fin. Moi-même, je vous aiderai de toutes mes forces. et je vous appuierai dans vos démarches ”⁷¹.

69 — Nous savons qu'à Sainte-Anne de Beauré, les Franciscaines n'ont jamais eu qu'une chapelle pour y remplir leur mission d'adoratrices du Très Saint-Sacrement.

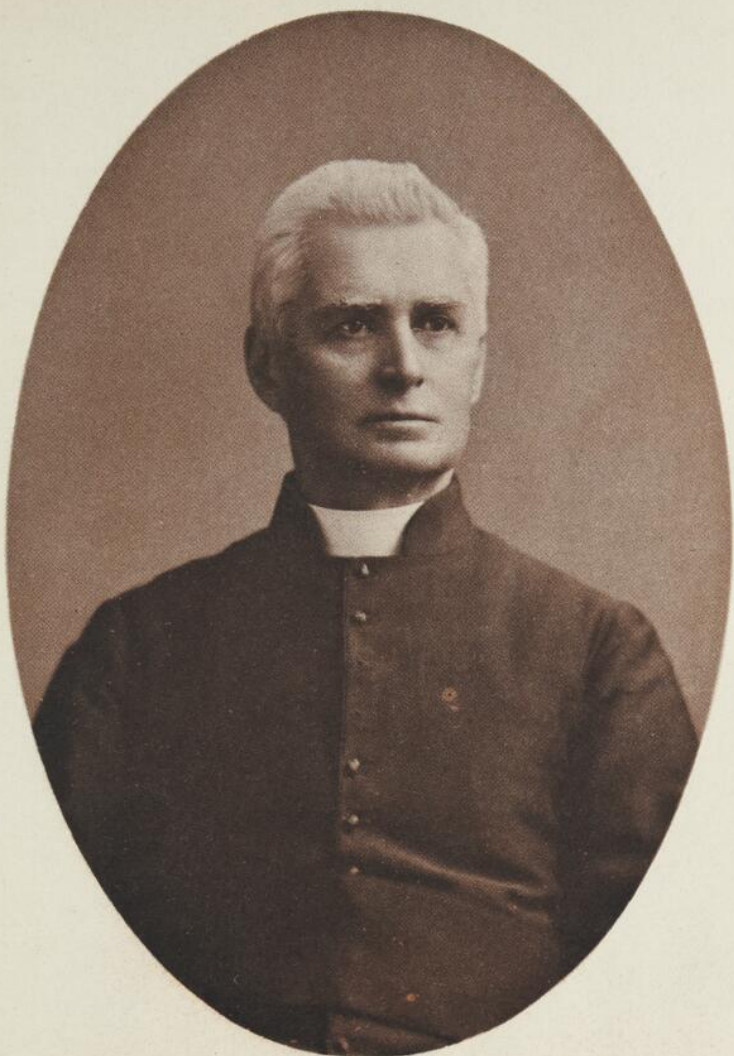
70 — L'Abbé Louis-Honoré Paquet est né à Saint-Nicolas, comté de Lévis, le 10 janvier 1838. Parti pour Rome en 1863, il reçoit trois ans plus tard le titre de docteur en théologie. Il doit après quelques années d'enseignement au grand Séminaire de Québec, prendre du repos. Il est nommé aumônier des Franciscaines en 1895. Il mourut à Québec le 19 septembre 1915 à l'âge de 77 ans. Prêtre fort distingué et d'une belle culture.

71 — Voir l'Almanach du Cinquantenaire, 1892-1942, p.6.

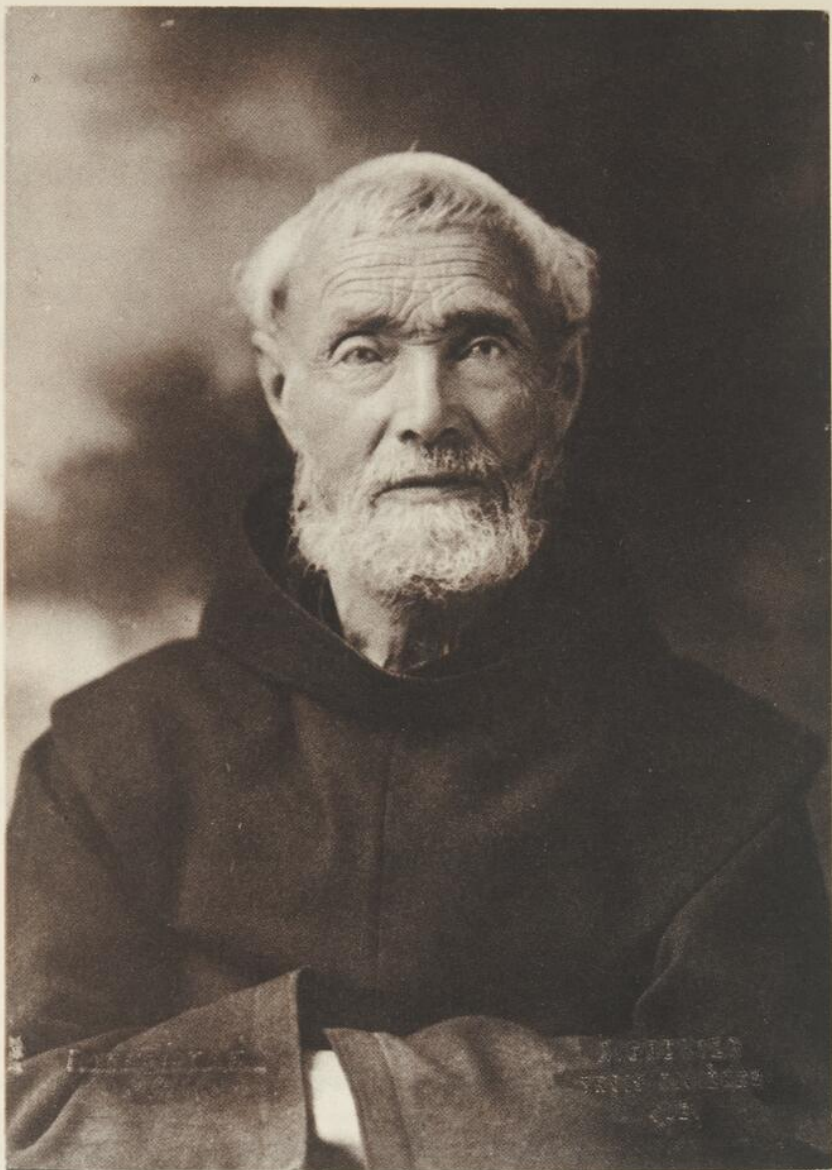
L'Abbé Paquet fut secondé par un religieux d'une popularité extraordinaire encore accrue par sa réputation de sainteté. Le bon " Père Frédéric " ⁷², franciscain, n'épargna ni son temps, ni ses prières, ni l'influence qu'il pouvait exercer, — ce dont il doutait humblement, — auprès de certaines personnalités canadiennes.

Les souscriptions se firent nombreuses et en très peu d'années, (le projet existait depuis 1895), l'église dédiée à saint Antoine de Padoue devenait le siège de l'adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement pour l'archidiocèse de Québec. Le 25 décembre 1900, une circulaire adressée au Clergé de Québec, exprimait la volonté de l'archevêque au sujet du sanctuaire dont il avait le premier désiré l'érection. Voici un extrait de la circulaire qui établissait officiellement l'adoration perpétuelle dans cette église considérée comme le plus beau temple élevé à Jésus-Hostie dans tout l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie.

72 — Le R. P. Frédéric Janssoone est né à Ghyvelde dans les Flandres françaises le 19 septembre 1838. Il entre en 1864 chez les Franciscains d'Amiens, en France. Ordonné prêtre en 1870, il devient aumônier militaire durant la guerre franco-prussienne. En 1876, il est en Terre-Sainte, passe deux ans en Egypte, et dix ans à Jérusalem. Déjà on l'appelle un saint et on lui attribue des miracles. Il passe un an au Canada (1881-1882) et y revient en 1888. Premier Commissaire de Terre-Sainte, il se fixe aux Trois-Rivières. Il meurt en juin 1916. Son procès de béatification est en cours à Rome.



L'abbé Louis-Honoré Pâquet,
aumônier des Franciscaines Missionnaires de Marie.



Le R. P. Frédéric de Ghyvelde, O.F.M.

“ Désormais, déclare l’archevêque, l’auguste Sacrement de l’Autel est exposé nuit et jour à l’adoration des fidèles, et tout particulièrement des pieuses filles de saint François d’Assise, les Franciscaines Missionnaires de Marie, que j’ai établies pour être la Garde d’Honneur permanente autour du Trône de Jésus, au nom de l’archidiocèse entier. Ainsi suis-je assuré que dans ce sanctuaire béni, un hommage perpétuel sera rendu dorénavant au Christ Rédempteur, notre Roi et notre Sauveur ”.

Louis-Nazaire, archevêque de Québec.

Années bénies pour les couvents des Franciscaines au Canada. L’installation des Missionnaires venues de France ne comptait pas encore dix années. Jours de spiritualité heureuse pour les religieuses canadiennes témoins d’événements qu’on ne verrait peut-être plus se succéder à un tel rythme providentiel. Années de réflexion pour Marie-Bertille et ses compagnes dont la cérémonie des vœux perpétuels se rapprochait. Toutes en acceptaient les obligations, les tâches, les difficultés, et les actes d’héroïsme, “ si Dieu, pensaient-elles humblement, nous les demandait.” Le moment, du reste, était propice pour envisager des éventualités pénibles, douloureuses et même sanglantes de la vie missionnaire. Depuis quelques semaines, en cette fin d’année 1900, un grand frémissement secouait les âmes au couvent de Québec, tout comme à la maison généralice à Rome, et dans les autres établissements de l’Institut. Partout les religieuses évoquaient

dans la stupeur, l'admiration, et la reconnaissance envers Dieu, forcés des martyrs, les sept Franciscaïnes Missionnaires de Marie massacrées le 9 juillet 1900, à Tai-uïen-fou, en Chine. On venait d'apprendre leur glorieuse ⁷³ mort, par une lettre de la fondatrice elle-même, Mère Marie de la Passion. Quels accents avait trouvés cette grande âme pour annoncer à ses filles d'Amérique ce qui serait à jamais " les sept douleurs et les sept allégresses de son cœur ". La lettre portait comme suscription : " Fête de saint Michel, 29 septembre 1900, à Rome " ⁷⁴. Quelques passages ne pouvaient qu'atteindre au plus profond de l'âme Marie-Bertille et ses compagnes qui allaient se lier à l'Institut par des promesses qui n'excluaient point l'effusion du sang." Le martyr de nos sœurs, écrivait la fondatrice, parle par lui-même. Par leur vocation, elles étaient victimes pour l'Église et les âmes. *Elles ont été jusqu'au bout de l'holocauste . . .*"

73 — N'avaient-elles pas imploré de leur évêque, comme une faveur, la grâce de rester en plein danger afin de pouvoir verser leur sang pour la foi.

74 — Mère Marie de la Passion avait été informée de l'événement le 22 septembre 1900, par l'ami incomparable et leur soutien spirituel, depuis la fondation de l'Institut, le R. P. Raphaël d'Aurillac, o.f.m. La nouvelle était confirmée quatre jours plus tard par une dépêche du Quai d'Orsay. — Les sept Martyres franciscaïnes missionnaires de Marie dont la fondatrice écrivit elle-même les vies édifiantes, ont été béatifiées par Pie XII le 24 novembre 1946.

Rarement, même dans un Institut dont les Missionnaires parcourent sans cesse les cinq parties du monde, il sera donné à des professes des derniers vœux de consentir aux engagements définitifs sous le coup de telles réalités sanglantes.

En évoquant les figures des sept martyres de la Chine, Marie-Bertille et les professes de demain se forgeaient des âmes fortes, obéissantes, humbles, accueillant l'immolation totale sous quelque forme qu'elle puisse se présenter.

L'année 1901 s'écoulait . . . trop tôt au gré de ces adoratrices que Jésus-Hostie éclairait d'une façon ineffable sur la grandeur de leurs vœux prochains. Bientôt de brèves missives partirent à l'adresse des parents de chacune d'elles, messagères d'une joie surnaturelle à nulle autre joie humaine comparable. Marie-Bertille, pour sa part, traçait le 30 décembre 1901, du couvent de la Grande-Allée à Québec les quelques lignes suivantes :

“ Cher oncle, bien-aimée tante, frère chéri,

C'est pour moi un vrai bonheur de pouvoir vous écrire aujourd'hui pour vous offrir d'abord mes vœux et mes souhaits pour l'année qui s'ouvre, pour vous redire ma tendre affection et ma vive reconnaissance en retour de toutes vos bontés. . . Outre mes vœux de bonne année. . . j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Elle vous réjouira je n'en doute pas. C'est que. . . je prononcerai mes vœux perpétuels le 14 janvier prochain. Le croyez-

vous? Oui, tel est bien le cas. . . Aidez-moi, s'il vous plaît à remercier le Bon Dieu d'une si grande faveur. Inutile de vous dire si je suis contente et désire ce jour. En attendant je tâche de me préparer de mon mieux sous la protection et la garde de la Très Sainte Vierge.

Ayez la charité, je vous prie, de communiquer l'heureuse nouvelle à mes parrain et marraine, oncles et tantes, cousins et cousines, car vous comprenez que je ne puis écrire à tous. Je les invite tous sans exception.

Je vous attendrai le premier de l'an. . . et, *tous, tous*, le 14, fête du Saint Nom de Jésus. . .

Marie-Bertille de l'Eucharistie

Durant la cérémonie du 14 janvier, quelle émotion s'empara des assistants tandis que le prêtre officiant s'approchait des jeunes religieuses agenouillées tout près de l'autel. Sa voix s'éleva. Il interrogea solennellement Et les réponses venaient, douces et fermes.

“ Voulez-vous *jusqu'à la mort* suivre Jésus crucifié vous offrant en victime pour l'Église et les âmes?

— Je le veux avec la grâce de Dieu.

— Voulez-vous pour toujours vous consacrer aux missions de la Propagande, selon le choix de l'obéissance?

— Je le veux avec la grâce de Dieu.”

Ces adhésions aux sacrifices et aux courses apostoliques sans fin faisaient se lever dans l'esprit des témoins

des visions d'intrépidité et de sainteté. On n'exceptait aucun renoncement, aucun martyre, sanglant ou non-sanglant, car ainsi que l'écrivait un jour Mère Marie de la Passion, en s'adressant à l'Institut entier : " Je n'en doute pas, bien près de la palme du martyre, fleurit au ciel la palme des servantes des lépreux. . ." ⁷⁵ Et ce consentement aux tâches héroïques est pourtant apporté par des religieuses ne comptant que vingt-cinq ans ou environ. Il se scelle aussitôt d'une façon symbolique combien émouvante. A chacune des professes l'officiant remet une couronne d'épines, " emblème de leur vocation, de la vie d'amour et d'immolation qui demain sera la leur." En cet instant où tout se consomme sous un tel signe douloureux, entendent-elles la voix profonde de leur fondatrice : " La Franciscaine n'est plus alors qu'*un holocauste* qui, selon la parole de saint Paul, complète en elle la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; *une adoratrice* du Très Saint-Sacrement prête pour son amour à affronter les dangers et la croix ; *une missionnaire*

75 — La circulaire est datée de Rome, le 10 septembre 1898. A son sujet, l'auteur anonyme de la vie de la T.R.M. Marie de la Passion (2e édition, Vanves près Paris, 1940, p.417-418), remarque ceci : La Mère Fondatrice avait demandé six noms (pour la première fondation d'une léproserie dans l'Institut), elle en reçut plus de mille. " C'est mon livre d'or, " disait-elle en parlant de cette généreuse liste."

n'ayant en vue que la gloire de Dieu et le salut des âmes."

"Que voulez-vous que je fasse, Seigneur?" Marie-Bertille s'offre en cet instant, elle est prête, elle s'empres-
sera, où que l'obéissance dirige maintenant ses pas.

CHAPITRE QUATORZIÈME

LA MISSIONNAIRE SE MET EN ROUTE

La jeune professe passa trois mois à la maison de Québec, une fois ses derniers vœux prononcés. Elle vivait dans l'espoir d'une mission qui répondrait à l'ardeur de ses désirs. Il lui tardait de prouver la sincérité de son cœur vis-à-vis des engagements sacrés qu'elle venait de prendre. Elle aspirait tout particulièrement aux courses et aux sacrifices de la vie apostolique. "C'était cette prérogative, nous assure l'auteur de sa *Notice biographique*, qui, en venant se joindre à celle de l'adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement, avait fixé son choix de façon inébranlable sur le cloître des Franciscaines Missionnaires de Marie". L'auteur remarque également : "Si quelques-unes de ses compagnes étaient désignées pour les missions étrangères, elle travaillait davantage chaque jour à se rendre digne d'un tel honneur"⁷⁶.

76 — A cause de la coïncidence des faits et des dates, les compagnes désignées ici, ce sont : Mère Marie Saint-Blaise, née : Rosalie Lachance, Mère Marie de l'Enfant-Jésus de Prague, née Marie-Louise Carrier, et Sr Marie Onésime, née Lucie-Palma Carrier. Relativement à ces

La Providence se rendit enfin aux supplications de la fervente Marie-Bertille. A la fin de mars 1902, la Supérieure l'appelait un matin auprès d'elle. La jeune religieuse s'empressa, tout en s'efforçant de calmer les battements de son cœur. Que ne pouvait-on lui annoncer ? Elle avait tant prié afin que Dieu veuille accepter ses

religieuses qui partirent à l'automne de 1902, il est incontestable que leur long voyage fut préparé d'avance et que la seule question de leur obéissance nécessitait une correspondance suivie entre Rome et Québec. Marie-Bertille, en mars, dut certainement entendre parler du soin avec lequel il fallait choisir les missionnaires. Quoi qu'il en soit voici ce que nous apprend une note écrite de la main d'une franciscaine autorisée : " Mère Marie-de-Saint-Blaise, Mère Marie de l'Enfant-Jésus de Prague, et Sr Marie-Onésime sont les trois premières canadiennes, parties directement pour la Chine par Vancouver, et qui donnèrent lieu à Québec à la première cérémonie de départ pour les missions lointaines. Au moins six cents personnes y assistèrent. Le R. P. Frédéric, mort en odeur de sainteté en 1916, se trouvait présent et partit le même jour (24 novembre 1902) et par le même train que nos missionnaires qu'il accompagnait ainsi jusqu'aux Trois-Rivières. L'une d'elles a raconté que le Père Frédéric était si ému de leur départ (si tôt après le massacre de leurs sept sœurs en Chine même) qu'il pleura tout le long du voyage. . . Présentait-il que deux d'entre elles, après un apostolat de 50 ans seraient chassées de ce pays après avoir passé par de multiples tracasseries de la part des Chinois communistes, qui s'installèrent dans leur couvent, les forçant sans même une heure d'avis à prendre la rue ! . . . " Mère Marie de Saint-Blaise et Sœur Marie-Onésime sont actuellement à la Maison de Québec, revenues de Chine en 1951. Mère Marie de l'Enfant-Jésus de Prague mourut à Chengtou, Sud-Chen en odeur de sainteté, en 1910, ne comptant pas encore trente-cinq ans d'âge.

humbles services. Elle commanda mal sans doute à sa figure anxieuse, car Mère Charité réprima un léger sourire en la regardant s'approcher. Elle lisait si bien dans les yeux brillants, un peu inquiets, qui se levèrent un instant sur elle, le grand espoir de voir peut-être se réaliser de chers projets d'apostolat.

En quelques mots, Mère Charité exposa les raisons de cette entrevue. Marie-Bertille l'accompagnerait dans son voyage de retour en Europe. Toutes deux se rendraient à Rome auprès de la sainte fondatrice. Marie-Bertille rayonna. Oh! l'insigne faveur qu'on lui accordait, et qui ne ferait sans doute qu'en précéder d'autres! La Supérieure sembla répondre à sa pensée en ajoutant qu'elle ne savait rien de plus, et que Dieu saurait bien dévoiler ses desseins à l'égard de toutes deux, quand l'heure en serait venue⁷⁷. "Préparez-vous donc mon enfant, et avertissez votre famille. Nous nous embarquons dans quelques jours".

Les fêtes de Pâques permirent aux parents de Marie-Bertille de répondre en personne à la petite lettre leur

77 — Mère Marie Charité, née Elisabeth Chauvin, était originaire de Paris. Elle arrivait au Canada le 22 juillet 1893, pour y remplacer Mère Marie de Sainte-Véronique, en qualité de supérieure. Elle demeura neuf ans parmi nous, laissant le souvenir d'une religieuse dont la grâce affable gagnait les cœurs et savait les intéresser aux œuvres missionnaires. Peu après son arrivée à Rome, elle fut nommée Supérieure à la Maison Saint-Clément, en Tunisie, où elle mourut le 6 novembre 1907.

communiquant la nouvelle. On manifesta de l'admiration pour son courage, et beaucoup de chagrin de la voir partir. On l'interrogeait sans arrêt sur son avenir de missionnaire. Car "à ce voyage de Rome succéderaient d'autres missions. . . Hélas ! quand la reverrait-on ?" Le sourire angélique de la jeune religieuse n'était pas sans causer de l'émotion. Elle s'en allait avec quelle joyeuse sérénité, vers les périlleuses et saintes aventures, pensaient-ils tous. Ils ne pouvaient détacher leur regard de la mince et blanche silhouette. Enfin, tous se levèrent. L'heure de la visite était écoulée. On se reverrait maintenant à l'heure où la missionnaire quitterait le pays. Marie-Bertille hocha la tête. Très doucement, très fermement aussi, elle les pria de faire le sacrifice d'un dernier adieu au moment du départ. Elle préférait prendre congé maintenant de tous ceux qu'elle aimait. N'est-ce pas qu'on voudrait exaucer son désir ? . . . Ses yeux suppliaient. . . "Il nous fallut céder à ses instances, écrit encore le même auteur, et lui promettre que nous renoncions à lui dire de vive voix un dernier au revoir au départ du paquebot."

Mais peut-être est-ce à une voix remplie d'autorité et de vaillance qu'obéissait à cet instant Marie-Bertille. Mère Marie de la Passion, un jour, dans une de ses exhortations, prescrivait à ses filles un assentiment à l'action missionnaire vif, spontané et non sans héroïsme : "Faites en sorte, disait-elle, que l'on puisse vous ordon-

ner, fût-ce au milieu de la nuit : " Va ici ou là, et que vous puissiez vous lever et partir," sans un objet à emporter, *sans un adieu à faire. . .* "

L'âme missionnaire de la jeune religieuse avait tressailli en entendant pour la première fois ces paroles. Elle les vivait aujourd'hui en son cœur généreux.

La voyageuse voulut cependant dédommager les membres de sa famille de la déception qu'elle leur avait causée. Elle leur adressa au débarqué son " journal de bord ". Je le citerai en entier. Le style d'une simplicité gracieuse demeure l'image d'un voyage effectué, il y a cinquante ans, par deux missionnaires d'un Institut dont les religieuses s'élancent bravement à travers le monde au moindre signe de l'autorité. Elles s'en vont " à l'apostolique ", quittant tout, acceptant un minimum de confort. Elles pénètrent partout où il y a des âmes à sauver, en les entourant d'abord de la plus tendre des charités.

— Sur la Savoie —

Avril 1902

Cher frère,

Je suis sûre de répondre à ton attente en griffonnant au jour le jour mes impressions de voyage.

Le paquebot qui nous porte sur la mer nous donne l'illusion d'être dans un château. Pour nous religieuses franciscaines qui sommes habituées à vivre en de petites cellules et des salles communes pauvrement meublées, le

contraste nous frappe. Nous sommes même un peu gênées en des pièces aussi luxueuses.

Là où nous sommes le plus à notre aise, c'est sur le pont du navire ; nous nous proposons bien d'y rester le plus longtemps possible.

J'apporte du papier et un crayon pour y noter ce qui me vient à l'esprit. Tu devines bien qu'en passant des heures et des heures entre ciel et mer, il nous passe toutes sortes de souvenirs et de réflexions dans l'esprit.

Ainsi tout à l'heure au spectacle de tout ce qu'il y a de confortable dans ce palais flottant qui nous porte majestueusement sur les eaux, je saisissais mieux tous les sacrifices que représentait la traversée de l'océan par nos premiers missionnaires, il y a trois cents ans.

Quelles petites et frêles embarcations, que le "Don de Dieu" et la "Grâce de Dieu" qui ont servi à Samuel de Champlain et à nos premiers missionnaires pour se rendre à Québec !... Traversée qui durait trois mois et souvent plus !...

En ont-elles affronté des tempêtes et du roulis... les Ursulines, les Sœurs hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec, la vaillante Marguerite Bourgeoys, l'admirable fondatrice de la Congrégation Notre-Dame où j'ai fait mon cours d'études, et dont je garde un impérissable souvenir.

Presque tous les passagers sont Français ou Allemands. Il en est un grand nombre qui se distraient en jouant aux cartes, mais la plupart ont le nez dans un livre ou dans une revue. Nous, nous essayons de nous isoler le plus possible, pour faire nos exercices de piété, notre lecture

spirituelle sans trop de distractions. Nous avons le bonheur d'assister à la Sainte Messe presque tous les jours et d'y faire la sainte Communion.

Dimanche 6 avril

La messe est célébrée à 8 heures par Monseigneur Rozier qui a prêché le Carême à l'église de Notre-Dame de Montréal. Il cause paternellement avec nous. Nous sommes bien édifiées de la piété des catholiques qui assistent régulièrement aux offices religieux.

Pour la première fois aujourd'hui, il nous faut retourner à nos cabines ; le roulis est trop accentué. Inutile de penser à répondre à l'appel de la cloche qui nous invite à dîner. C'est plus prudent de rester couchées. . .

La mer immense me paraît l'image du monde, le navire, l'image de l'état religieux qui nous met à l'abri des tempêtes du siècle. Oh ! quels profonds sujets de méditation l'on peut tirer sur ce vaste océan qui nous redit l'immensité et la puissance du Créateur ! . . .

Mardi 8 avril

Hier le roulis était tellement fort qu'un autre prêtre a été obligé de tenir le calice du célébrant. Aujourd'hui nous sommes terriblement bercées ; si tu voyais les objets mobiles dans notre cabine se promener. Nous-mêmes dans notre lit il faut prendre des précautions pour ne pas en sortir. Évidemment nous renonçons à assister au Saint Sacrifice de la messe ; d'ailleurs on vient nous avertir que le mouvement du bateau est trop accentué pour permettre au célébrant de se tenir debout à l'autel sans se servir de ses deux mains. Pas de messe, pas de commu-

nion. . . Je pense à ce que dit le grand Lacordaire: "Une communion de moins dans la vie, c'est beaucoup."

Hier, les vaisseaux qui passaient à une assez grande distance du nôtre se montraient aussi violemment balottés. Ils disparaissaient quelques secondes sous le coup de grosses vagues pour réapparaître quelques instants après. Je me disais : le nôtre doit donner la même impression. Si, par malheur, aux heures où la brume rend difficile la vision, ces navires-palais, frappaient une banquise, quelle serait notre stupeur, notre affolement. Je me demandais ce que je ferais. Évidemment le plus pressant serait de formuler un acte de contrition imprégné d'un grand repentir des fautes que j'ai eu le malheur de commettre au cours de ma vie ; puis, tout de suite après, avec mon cœur de Franciscaïne de Marie je chanterais : "Salut, O Reine, Mère de miséricorde. . ."

Mercredi 9 Avril

Dieu soit béni ! . . . Les sombres perspectives d'hier sont dissipées ce matin. Plus de roulis. La mer est calme, et nous aussi. Nous apercevons la terre. Nous serons au Havre demain matin de bonne heure. Nous nous mettrons en route pour Paris, la capitale de notre ancienne mère-patrie, le royaume de Marie, là où notre bonne Mère du Ciel est apparue tant de fois. . .

Ne sois pas surpris, cher Arthur, si je ne t'écris pas d'ici quelque temps, il y aura de longues courses à faire, et tant de choses à voir. . . D'ailleurs si j'avais consacré plus d'heures à l'étude de la littérature, ce me serait plus facile de rédiger une lettre avec moult descriptions et tableaux captivants de tout ce qui tombe sous nos yeux

éblouis. . . Cher élève de Belles-Lettres prends la résolution d'être indulgent à l'égard de ta petite sœur qui tout de même craint moins la critique littéraire que les dangers auxquels tu es exposé depuis que tu te trouves à peu près seul, n'ayant plus ni père, ni mère, ni frère, *ni sœur* près de toi pour te guider.

N'oublie jamais surtout la recommandation que nos parents nous ont faite si souvent : bien choisir ses amis. Tu t'en souviens ; maman t'avait recommandé de choisir le jeune Edouard Vallière comme compagnon de jeux à l'époque de ta première communion. Il a entendu l'appel du Bon Dieu ; il est entré dans la Communauté des Frères des Écoles chrétiennes. Il a fait ses premiers vœux. Il brûle du désir de devenir missionnaire chez les noirs à Cuba⁷⁸. Choix judicieux ! . . . Depuis ton entrée au Séminaire de Québec la Divine Providence t'a fait rencontrer un bon ami dans la personne de ton jeune confrère de classe, Alexandre.⁷⁹ Tu m'as dit qu'il était le treizième

78 — Edouard Vallière a fait son cours commercial à l'école de St-Roch de Québec. Il est mort dans l'exercice de son apostolat à Cuba, après avoir donné l'édifiant exemple d'un dévouement sans limite.

79 — "Le bon ami" dont il est ici question c'est l'écolier bien doué, Alexandre Vachon, qui a fait ses études au Séminaire de Québec, et les a terminées en 1906. Devenu prêtre, il fut professeur, puis Recteur de l'Université Laval et finalement archevêque d'Ottawa. L'Abbé Olivier Mathieu, après avoir été Directeur du Petit Séminaire de Québec, puis Recteur de l'Université Laval, est devenu l'archevêque de Régina (Saskatchewan). C'est cet archevêque distingué qui donna le sermon à l'ordination sacerdotale du frère de Marie-Bertille à Notre-Dame-du-Chemin, à Québec, à la date du 9 mai 1910.

enfant à la maison paternelle de la Chute-Panet, à Saint-Raymond de Portneuf. Cela veut dire que sa famille peut prendre rang parmi les plus belles de la province de Québec. Par ailleurs c'est un garçon pieux, de belle distinction, complaisant et qui probablement aspire comme toi à devenir prêtre. Entre dans son intimité. Sois digne de la confiance qu'il te témoigne.

Tu m'as déjà dit que tu avais pris comme Directeur spirituel l'Abbé Olivier Mathieu. N'aie pas de secret pour lui ; sois franc toujours. Au cours d'une retraite dont je garde un vivant souvenir, le prédicateur nous avait dit ceci que j'ai gravé dans ma mémoire : " Ce qui frappe le prêtre quand il reçoit des confidences, en direction ou au confessionnal, ce ne sont pas les défauts ou les péchés que l'on accuse, c'est la franchise dont on fait preuve, c'est surtout l'humilité qui caractérise les aveux sincères. Il faut voir dans la personne du prêtre Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ; Il résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Le prédicateur terminait son instruction en racontant le fait suivant :

Un jour, Saint François de Sales venait de recevoir de pénibles aveux de la part d'un grand pécheur qu'il connaissait intimement. Après avoir fait l'accusation sincère de ses faiblesses et en avoir reçu le pardon, ce pénitent dit à Saint François de Sales: "Mon Père, vous ne pensiez pas que je pouvais devenir si méchant ! . . .

— Mon enfant, répondit Saint François de Sales, vous voulez savoir quelles sont mes impressions, je vais vous le dire franchement : je pense qu'il n'y a que les saints

qui se confessent comme vous venez de le faire, avec tant d'humilité."

Cette leçon de saint François de Sales, cher petit frère, demandons au Bon Dieu de ne jamais l'oublier. Ayons le courage de la mettre en pratique.

Hein !... Tu ne t'attendais pas à ce que je glisse un bout de sermon entre les lignes de mes notes de voyage !... Je te suppose assez sérieux pour attacher plus d'importance aux directives qui concernent ton avenir qu'au récit décousu de mes pérégrinations."

The first part of the history of the
 world is the history of the
 creation of the world and the
 life of the first man, Adam.
 The second part is the history of
 the world from the time of
 the fall of Adam to the
 birth of Jesus Christ.
 The third part is the history of
 the world from the birth of
 Jesus Christ to the present
 time.

The fourth part is the history of
 the world from the present
 time to the end of the world.
 The fifth part is the history of
 the world from the end of the
 world to the beginning of
 the new world.
 The sixth part is the history of
 the world from the beginning of
 the new world to the present
 time.

The seventh part is the history of
 the world from the present
 time to the end of the world.
 The eighth part is the history of
 the world from the end of the
 world to the beginning of
 the new world.
 The ninth part is the history of
 the world from the beginning of
 the new world to the present
 time.

M
 tr
 gé
 la
 L
 re
 ch
 à
 c
 c
 l
 c

CHAPITRE QUINZIÈME

A ROME. — UNE OMBRE S'ÉTEND...

Nous ne pouvons que nous effacer, ici encore, devant Marie-Bertille, épistolière. Son séjour à Rome, la rend très communicative ; aussi bien sa présence à la maison généralice, où vit et cause avec ses filles, Mère Marie de la Passion, lui paraît une joie et un privilège célestes. Le ton de ses lettres en témoigne. Son cœur exulte et remercie. Ses yeux s'agrandissent. Elle est sensible au charme et à la grâce somptueuse de la ville, où les trois âges de l'humanité : païen, chrétien, et moderne (celui-ci mi-païen et mi-chrétien) se fondent et s'harmonisent dans la douceur du ciel d'Italie. Nous citerons trois lettres écrites à sa famille, et que celle-ci a heureusement conservées. Nous constaterons que la petite franciscaine, malgré l'enchantement des courses à travers Rome, ses environs, et surtout au Vatican et à Saint-Pierre de Rome, reste baignée de ferveur, ravie beaucoup moins par les merveilles du monde extérieur, que par la contemplation intime de Dieu, principe de toute beauté.

Rome, 27 avril, 1902 —

Cher frère,

Pax, Caritas Christi!

Bonjour ! bonne fête ! car ma lettre t'arrivera avec l'aurore du 17 mai, j'espère. La fête de Saint Pascal Baylon, (franciscain) t'apportera tes dix-huit ans. Tu vois que bien qu'éloignée, je ne t'oublie pas. Surtout dans les églises que j'ai le bonheur de visiter je te recommande à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge d'une manière toute spéciale. Que notre douce Maman du Ciel te protège toujours ! c'est à elle que je confie les vœux et les souhaits que je forme pour ton bonheur, mieux que nous elle sait ce qui nous convient. Je résume en trois mots mes souhaits : sainteté, santé et science. Bonne fête ! Succès dans tes études et tes examens !

Il faut que je te parle de la Ville Éternelle où je suis depuis le 16 avril. Quand tu seras prêtre, tu viendras peut-être à ton tour visiter ces mêmes lieux. En attendant, je t'entraîne vers les quelques endroits que j'ai vus.

Il est tout naturel que la première préoccupation, en arrivant à Rome, soit d'aller s'agenouiller auprès du tombeau de saint Pierre et c'est ce que nous venons de faire.

L'incomparable basilique de Saint-Pierre, avec son frontispice si imposant, son dôme monumental nous donne l'impression de L'IMMENSITÉ. Songe bien que cinquante mille pèlerins peuvent prendre place à l'intérieur... en même temps !

On m'avait dit : " Essayez de mesurer à distance la longueur de la plume que tient dans sa main l'Évangéliste Saint Marc, perché sous la coupole.

Après avoir hésité un peu, je risque la réponse suivante : 25 pouces. Vous n'y êtes pas ; elle mesure six pieds !... En entrant dans cette immense basilique, ce qui fixe notre attention à la porte c'est une statue de bronze représentant le premier Pape, assis et tenant dans ses robustes mains de pêcheur de grosses clefs.

Il est de tradition que les fidèles baisent les pieds de cette statue. Comme il est passé des millions de pèlerins depuis plusieurs siècles, les pieds de saint Pierre sont amincis, sensiblement usés !... En constatant ce fait je me disais : " Ce pauvre saint Pierre, lui qui ne voulait pas que notre Divin Sauveur lui lavât les pieds, dire que les millions de pèlerins catholiques du monde usent ses pieds d'apôtre en multipliant presque à l'infini les preuves de vénération à leur égard. . . Ce serait naïveté de ma part que d'entreprendre d'esquisser ou de décrire, même brièvement tout ce qu'il y a de beauté, de richesse, de splendeur dans ce temple majestueux qui abrite le trône du Roi des rois.

Michel-Ange et Raphaël ont réalisé l'une des plus grandes merveilles du monde en dressant pareil monument qui fait l'admiration des siècles. Je me propose de t'adresser quelques fascicules qui te donneront les notes historiques que tu réclamaïes de ma plume. Ce sera plus précis et beaucoup plus intéressant que toutes les descriptions que je pourrais en faire.

Après la basilique de Saint-Pierre de Rome, c'est bien celle de Saint-Jean-de-Latran qui est la plus vénérable, du moins si on en juge par l'inscription que nous lisons en grosses lettres sur le fronton de l'édifice : LA

MÈRE ET LA TÊTE DE TOUTES LES ÉGLISES DE LA VILLE ET DE L'UNIVERS. On y conserve la table de bois que l'on croit avoir servi à saint Pierre et où seul le Pape peut célébrer la messe.

Voici la liste des pèlerinages que nous avons effectués à date :

- 1° A l'église Sainte-Cécile, à l'endroit où elle a été enfermée dans sa chambre de bain et où elle a subi le martyre.
- 2° L'église Saint-Bonaventure où l'on voit le corps de saint Léonard de Port-Maurice, franciscain, parfaitement conservé.
- 3° L'église Saint-Philippe de Néri, le saint qui mourut à l'âge de 96 ans après avoir converti tant d'âmes.
- 4° L'église Saint-Joachim que notre Saint-Père le Pape Léon XIII (Joachim Pecci) a fait élever à la gloire de son glorieux patron ; elle est de style moderne.
- 5° L'église Sainte-Praxède où l'on conserve la colonne où Notre-Seigneur a été attaché et flagellé. C'est à ce moment-là que s'est réalisée la prophétie du saint Roi David : ILS ONT COMPTÉ TOUS MES OS. La Divine Victime a voulu expier dans sa chair, les péchés de la chair. O bon Jésus, accordez-moi la grâce d'être toujours fidèle à mon vœu de chasteté.

Comme il y a environ 400 églises à Rome, impossible, d'aller nous agenouiller dans chacune de ces églises.

- 6° Nous avons eu l'insigne faveur de descendre dans les profondeurs des Catacombes de Saint-Sébastien. Quand on sait qu'il y a là les cendres de 174,000 martyrs, tu devines bien quelle profonde émotion on éprouve en visitant ce cimetière souterrain.

70 Enfin, nous sommes allées prier au pied de la grande croix qui domine les ruines du Colisée. On y voit encore l'endroit où les chrétiens étaient jetés après leur martyre. J'ai recueilli pieusement cette terre du Colisée qui nous donne l'impression d'être encore toute rougie du sang de millions de martyrs. Je t'envoie de cette terre trois fois sainte que tu conserveras comme une précieuse relique. De la Terre-Sainte, j'ai réussi à me procurer pour te les transmettre quelques petites pierres provenant du rocher du Calvaire et du tombeau de Notre-Seigneur.

J'ai fait une tournée dans la banlieue de Rome ; il y a beaucoup de ruines historiques. Je suis descendue à Grotta-Ferrata où nous avons une maison⁸⁰. Je suis très heureuse de me voir près de Notre Très Révérende Mère Fondatrice⁸¹.

80 — Grotta-Ferrata est situé dans les Monts Albains, à dix-sept kilomètres environ de Rome. La propriété des Franciscaines, qui portait le nom de Sainte-Rose (de Viterbe) plaisait beaucoup à Mère Marie de la Passion. Quand elle en fit l'acquisition, elle annonça gaiement à ses filles, en faisant allusion aux ruines voisines de l'ancienne villa de Cicéron : " Nous irons habiter chez Cicéron ". Une école féminine d'agriculture et un probandat s'y élevèrent.

81 — Marie-Bertille vit quotidiennement la fondatrice à Rome, du 27 avril aux premiers jours de juillet. Puis, Mère Marie de la Passion partit en une tournée de visites dans quelques maisons de l'Institut, et ne revint à Rome que le 15 novembre, Marie-Bertille s'y trouvait encore.

Nous retarderons le retour je crois ; en tout cas, ne sois pas inquiet ; je t'avertirai, dès que je le saurai ⁸².

Ta sœur aimante

Marie-Bertille de l'Eucharistie.

La petite franciscaine durant son séjour à Rome assista à de nombreux départs de missionnaires. En juin 1902, tout particulièrement, la fondatrice signait des feuilles de départ pour la léproserie de Mandalay, le Mozambique, Madagascar, le Japon. . . Enfin sept franciscaines, après une audience émouvante accordée par Léon XIII, se mettaient en route pour Tai-uien-fou, en Chine, afin d'y recueillir l'héritage des Martyres de 1900.

Un souffle héroïque passait de nouveau sur le cloître de la Via Giusti. "Seule l'Église catholique, s'était exclamée Sa Sainteté Léon XIII, en bénissant les partantes, est capable de donner à des femmes le courage d'aspirer ainsi à la mort". Puis, en les congédiant, Il leur adressait ce souhait apostolique : "Courage, courage, allez en Chine, allez au martyrre !"

Et l'on s'était embarquées, l'esprit pénétré des admirables "*Prières de l'Itinéraire*" que le prêtre officiant

82 — Donc Marie-Bertille s'attendait à cette date (mai 1902) à revenir au Canada. Ses supérieures hésitaient sans doute à l'envoyer au loin à cause de sa constitution peu vigoureuse. Quoi qu'il en soit, elle prolongea encore de six mois son séjour à Rome. Avait-on repris confiance ?

avait prononcées la veille, en la cérémonie liturgique propre au départ des missionnaires⁸³.

“ O Dieu qui avez fait sortir Abraham, d’Ur en Chaldée, et l’avez conservé sain et sauf sur tous les chemins de son pèlerinage, daignez nous avoir, nous aussi, en votre sainte garde ; soyez notre encouragement au départ, notre consolation sur la route, notre abri contre la chaleur, notre protection contre la pluie et le froid, notre véhicule dans la lassitude, notre recours dans l’adversité, notre bâton de voyage dans les chemins difficiles, notre port dans le naufrage, afin que guidés par Vous, nous nous rendions où nous voulons aller, et que nous revenions sains et saufs dans notre demeure. . .

V. Partons en paix.

R. Au nom du Seigneur. Ainsi soit-il.”

Mais Dieu accueille avec tendresse toutes les offrandes des âmes généreuses et pures⁸⁴. Peu importe la nature ou la forme du sacrifice. C’est la sincérité, l’oubli total de soi dans le don, et cette humilité douce, tranquille,

83 — C’est à l’occasion d’une des audiences accordées aux missionnaires nombreuses de l’année 1902, que Mère Bertille vit le Pape et en fut bénie.

84 — Il est à propos de rappeler ici que Mère Bertille aux jours de ses derniers vœux, comme nous l’a appris le témoignage d’une compagne qui vit encore, à la maison de Québec, s’était offerte en victime pour le salut de la France dont les décrets d’un gouvernement libre-penseur expulsaient du pays combien de congrégations religieuses.

joyeuse, devant la Volonté Divine, qui obtiennent de Lui de poser les actes, ayant une valeur d'éternité. " Que chacune, avait écrit Mère Marie de la Passion dans ses Constitutions, *s'offre donc en victime et sans bruit. . .* "

Marie-Bertille, les premiers jours de décembre 1902, quittait la maison de Rome. Son sourire angélique demeurait, mais sa figure amincie, sa pâleur extrême, ne rassuraient point sur son état de santé. Qu'arrivait-il hélas ! à la petite franciscaine canadienne si vaillante ? Elle ne s'éloignait pas du cloître de la Via Giusti, en voyageuse désignée pour des contrées lointaines, ainsi qu'elle l'avait espéré, elle ne refermait point la porte de la maison en qualité de missionnaire s'empressant aux conquêtes spirituelles ; elle partait discrètement, la démarche ralentie, " sans bruit " . . . Mais en son départ silencieux, elle n'en était pas moins une âme de dilection, que la grâce environnait, et à laquelle Dieu demandait de s'incliner devant Ses impénétrables desseins. L'heure de l'holocauste sonnait pour celle qui s'était offerte en victime dans un élan sincère de tout son être.

Marie-Bertille partait dans la paix. Elle baisait la petite croix blanche de ses vœux, que soulevaient les battements accélérés de son cœur. Elle se sentait bien malade. . . Mais puisque Dieu le voulait, tout était bien ainsi. La tourterelle gémissante offrait sans cesse à Jésus-Hostie, sa souffrance, sa résignation et son amour.



La maison généralice à Rome, 12 via Giusti. Le cloître.



Vue générale de la ville d'Assise.

Le couvent actuel, au village de Sainte-Marie-des-Anges, tout près de la basilique du même nom qui abrite l'oratoire de la Portioncule. A gauche, apparaît la première maison habitée par les Franciscaines où allait bientôt mourir Marie-Bertille.

CHAPITRE SEIZIÈME

ASSISE ET LE COUVENT DE N.-DAME DES ROSES.— L'OFFRANDE SUPRÊME

Assise, la patrie de saint François, est une des cités mystiques du monde. Rares sont les visiteurs qui n'en ressentent point l'intense spiritualité. En outre, une impression d'étrange irréalité vous saisit lorsque vous y séjournez. Il semble que le temps arrête ici sa marche, et que de nouveau la ville moyennageuse attend le retour du Petit Pauvre et de ses disciples. Une paix profonde enveloppe les êtres et les choses, tandis que vous cheminez par les rues étroites où personne ne se presse ni ne devient bruyant, où rien ne change ni ne se détruit. Le soleil dans le bleu profond du ciel colore les grands murs vigilants qui entourent les maisons, les cloîtres et les églises. Vous subissez volontiers l'influence de cette atmosphère chargée d'éternité, et vous vous demandez si Assise n'exerce pas, au fond, une sorte d'action supra-terrestre. Car ce lieu béni, avec les trésors artistiques de ses vieux peintres, épris de visions de sainteté ; avec les reliques émouvantes d'un passé lourd de mysticisme ; avec, enfin, ses

âpres montées conduisant de sommets en sommets, Assise ne vous apparaît plus quand le soir tombe, ainsi qu'un roc énorme et frémissant, qui s'élance vers le monde supra-terrestre.

L'âme franciscaine de Mère Marie de la Passion désirait depuis longtemps fixer à Assise, la demeure de quelques-unes de ses filles. Aussi en 1893, peu après le chapitre général de Rome, qui l'élisait de nouveau supérieure, elle eut l'assurance de pouvoir réaliser son vœu. Lors d'un pèlerinage au pays de Saint François, au mois de septembre de cette même année 1893, " sur une touchante invitation du Ministre général des Frères Mineurs, la fondatrice vit et fit acheter un vaste terrain dans une situation privilégiée. Il n'était séparé que par la route de Foligno de la basilique Sainte-Marie-des-Anges." Celle-ci enchassait au centre de ses nefs, ce joyau de sainteté et de pardon, la Portioncule ! Tout près de la Basilique s'élevait la chapelle dite des Roses, qui donnerait bientôt au cloître des Franciscaines son nom de grâce miraculeuse : Notre-Dame-des-Roses. Or, " cette chapelle n'avait-elle pas remplacé la cellule même qu'habitait saint François en ces heures où pour mettre en fuite le démon tentateur, il se roulait par une froide nuit d'hiver dans les buissons voisins dont les épines se changèrent en roses..." C'est également dans cette cellule que mourut le saint le 4 octobre 1226.

L'ouverture du Couvent de Notre-Dame-des-Roses eut lieu le 16 janvier 1897 et coïncida avec la fête des premiers Martyrs de l'Ordre, ceux du Maroc, que saint François avait lui-même bénis avant leur départ pour ces pays lointains ; avec la fête aussi de ce ravissant miracle des roses dont la chapelle voisine rappelait le souvenir. Charmée de ces rappels, Mère Marie de la Passion avait écrit : " Plus on y pense et plus on se dit que c'est le ciel lui-même qui a choisi le lieu où nos Sœurs à Assise, devront faire leur dernière probation ⁸⁵. Pouvait-il en être un plus beau et plus propre à former de vraies franciscaines missionnaires de Marie? *Franciscaines* au berceau du Séraphique François ; *Missionnaires* à l'endroit d'où sont partis les premiers Martyrs de l'Ordre ; chargées de missionner *Marie*, à l'ombre de Notre-Dame-des-Anges. Tout y est d'une manière merveilleuse et on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'homme, en combinant même de son mieux, ne pourra jamais atteindre ce que fait, en se jouant, la Divine Providence " ⁸⁶.

85 — " Avant d'être admises à prononcer leurs vœux perpétuels, les Franciscaines Missionnaires de Marie, quels qu'aient été jusqu'ici leurs charges, leurs emplois, font une probation de cinq mois pendant lesquels elles passent successivement dans les emplois les plus humbles de la maison ". (Cité par l'auteur anonyme de la *vie de la T.R.M. Marie de la Passion*, Paris, 1940, page 387, note 1).

86 — *Ibid.*, p. 388.

Puis, avec ce don d'exprimer par de gracieuses images le meilleur de sa pensée la fondatrice avait ajouté : "Chacune des religieuses de l'Institut devrait être pour Jésus, une rose sans épines. . ." ⁸⁷. Quel mot d'ordre elle lançait devant des auditrices charmées et généreuses !

Marie-Bertille, la petite franciscaine canadienne ne fut-elle pas en arrivant, cinq ans plus tard, au Couvent de Notre-Dame-des-Roses ainsi qu'une fleur suave, à la tige fléchissante ? Ne réclamait-elle pas, trop frêle, cette terre d'Assise qui lui serait vivifiante ? Qui sait ce qu'allait apporter à sa santé compromise cet air pur, soufflant de nombreux sommets. Elle vivrait au milieu des reliques d'un passé toujours vivant et chargé d'effluves célestes.

Peu de jours après son installation au couvent, Marie-Bertille écrivait à son frère. Nous avons devant les yeux cette missive touchante, la dernière qu'elle ait composée ici-bas. Elle révèle l'état de fatigue intense de la religieuse. Écrite à la mine, les caractères n'ont pas été tracés avec la fermeté de l'épistolière qui rédigeait quelques semaines auparavant, de si charmantes épîtres aux siens. En revanche on discerne que l'énergie, la sérénité du cœur, la raison claire qui ne s'effraie point, persistent en cette malade résignée à la façon d'une sainte. Elle

87 — *Ibid.*

n'oublie rien d'essentiel dans son billet mais sa délicatesse n'appuie sur rien, de crainte d'inquiéter trop vivement ceux qui vivent loin d'elle. Voici la petite lettre :

Maison Sainte-Marie-des-Anges

Assise, 8 décembre 1902

Cher frère, tante et cousine, — Je vous écris pour vous annoncer que je quittais Rome samedi dernier, où je me sentais très fatiguée. . . J'ai pris un gros rhume au mois de novembre. . . Je tousse beaucoup, et comme j'ai déjà été attaquée de la poitrine, nos mères qui sont bonnes au delà de tout ce qu'on peut imaginer se sont alarmées. Elles ont pensé qu'un changement d'air me ferait du bien. On essaie l'air d'Assise, la patrie de saint François. Je suis contente d'être ici. . . Je ne sais cependant ce qui m'attend, si je continue à tousser comme cela. . . *Il faut toujours mourir. . . Plus on meurt jeune, moins on offense le Bon Dieu. . . En tout cas, je suis prête à faire la sainte Volonté de Dieu.*

Cher frère, sais-tu que j'ai de précieuses, extrêmement précieuses reliques à t'expédier. C'est une petite carte qui m'a été donnée par un père franciscain, sur laquelle il y en a sept, et une d'elles provient de la sainte Crèche qui repose à la basilique Sainte-Marie-Majeure à Rome. Tu devras faire mettre ces reliques dans un reliquaire. Ce sont ordinairement les religieuses qui s'occupent de ces ouvrages. Il serait peu respectueux de garder ainsi des reliques à découvert. J'ai aussi obtenu le joli petit crucifix que désire cousine Régina, . . . et de belles images

pour tante Sophie, à qui j'envoie toutes mes tendresses. . . Comme ce serait trop long d'attendre une occasion pour vous envoyer ces cadeaux, je vous les expédie par la poste. . . mais vous serez assez bons de rembourser les frais encourus. . . Je vous demande cela, parce que la communauté est pauvre et si vous saviez tout ce que l'on dépense pour me soigner.

Je vous ai tous cachés sous le manteau de la Sainte Vierge ce matin. —

Votre toujours affectionnée. . .

Marie-Bertille de l'Eucharistie. —”

La Supérieure se sentit-elle émue en lisant les succinctes petites pages, qui allaient accomplir un bien long trajet avant d'assombrir un foyer où l'on se consolait mal du départ de la Missionnaire? Comment en douter en présence du billet portant la même date qui fut glissé dans l'enveloppe à destination de Québec, au Canada.

Casa Della Madonne Delle Rose, Via Monte Cavallo,
Santa Maria degli Angeli, Umbria.

“ — Monsieur, — Je crois devoir ajouter un petit mot à la lettre de votre bonne petite sœur afin de vous avertir que sa poitrine est de nouveau attaquée. C'est pour cela qu'elle est venue à Assise. Inutile d'ajouter que nous l'entourons de nos soins les plus affectueux et qu'avant un mois je reviendrai vous donner de ses nouvelles.

Croyez Monsieur à mes sentiments les plus dévoués. . .

(Signé) Marie de Sainte-Véronique,

F.M.M

O admirable Providence, quelle dernière douceur vous procuriez à la petite Québécoise, venue mourir sous le ciel d'Assise. Vous placiez auprès d'elle la signataire du billet, Mère Marie de Sainte-Véronique, supérieure au Couvent de Notre-Dame-des-Roses, mais aussi la fondatrice de la première maison des Franciscaines au Canada, à Québec, il y avait de cela dix ans. Marie de Sainte-Véronique avait accueilli avec quelle tendre compassion, au seuil du cloître, la religieuse malade, et depuis lors, avec une bonté divinatrice, elle se rendait à son chevet. Elle rappelait devant elle les beaux souvenirs de sa mission canadienne, toute heureuse quand Marie-Bertille esquissait un rayonnant sourire. Aussi bien celle-ci voyait se lever dans son esprit, des tableaux de sa ville natale. Combien de figures chéries passaient sous des ombrages familiers à sa jeunesse. Marie-Bertille, avec sa tête lucide ne se faisait cependant aucune illusion. Elle ne reverrait jamais plus son pays, ni ceux qui l'aimaient et qui s'inquiétaient là-bas. Elle se voyait, elle se sentait mourir. Elle ne s'en troublait point, sachant que désormais une main maternelle la soutenait dans sa montée douloureuse. Elle ne cherchait refuge que dans l'obéissance et une soumission parfaite à la volonté de Dieu et de sa supérieure. Les rares requêtes qu'elle adressait avaient ce caractère de paix ineffable qui marque les prédestinés. ☩ Peut-être, Marie de Sainte-Véronique

exauçait-elle une des demandes de ce cœur si profondément attaché aux siens, à son jeune frère surtout, lorsqu'elle traçait les lignes suivantes à la famille :

“ Casa Della Madonna Delle Rose
Via Monte Cavallo
Santa Maria degli Angeli (Umbria)

26 décembre 1902

A Mademoiselle Régina V. Séguin,
Hôtel-Dieu du S.- Cœur, Québec.

Chère Mademoiselle, — Je viens accomplir un douloureux devoir en vous priant d'avertir l'abbé Gauthier que notre chère petite Marie-Bertille est bien malade. Nous n'avons plus hélas ! aucun espoir de la guérir. Il y a bientôt un mois de cela, elle nous a été amenée de Rome dans un état assez grave. Depuis la maladie n'a cessé de faire de rapides progrès. Notre chère petite malade connaît son état et brûle du désir d'aller rejoindre Celui qu'elle a uniquement aimé.

Votre cousine est un vrai petit ange qui nous édifie toutes. Dites-le à son pauvre frère qu'elle aime tant. Dites-lui qu'il ne faut pas regretter le départ de sa chère sœur, car elle s'en va dans la vraie patrie, loin de toutes les tristesses de cette misérable vie. Pour elle, la mort, c'est l'heure de la délivrance et des joies éternelles.

Mais il est impossible que la nature ne paie pas son tribut à une si profonde séparation.

Croyez à toute mon affectueuse sympathie. . .

Marie de Sainte-Véronique,

F.M.M.

Les trois semaines d'agonie de Marie-Bertille prirent fin dans l'octave de la Nativité, en ces jours où les anges apportent de nouveau leurs messages de douceur, et se penchent sur ceux qui pratiquent les tendres vertus du cœur : la patience, l'humilité, la résignation, l'effacement, l'oubli de soi. Marie-Bertille, très oppressée, souffrait beaucoup depuis la fête de Noël, mais elle songeait que bientôt, demain peut-être, elle s'endormirait, comme jadis le Saint Enfant de la Crèche, sur le Cœur de Marie, sa Mère clémente du Ciel. Comme son réveil serait bienheureux, jamais plus il n'aurait de cesse ! La Sainte-Enfance de Jésus dont la contemplation la ravissait, elle la revoyait, en ces dernières heures de sa vie, confondant sa grâce avec les visions de sa propre et pieuse enfance. Et voici qu'un matin ses souffrances s'apaisèrent tandis que des images anciennes glissaient de plus en plus lumineuses dans sa mémoire ; Marie-Bertille se souleva un peu tout à coup, sur son lit de mourante, ses mains se joignirent : " Mon Jésus, aidez-moi," souffla-t-elle ; puis, approchant de son oreille la montre qui ne la quittait point, elle murmura : " Allons ! c'est l'heure, partons ! " Après quoi elle posa sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux pour la dernière fois à la lumière de ce monde ⁸⁸.

88 — Précieuse citation d'une lettre de Mère Marie de Sainte-Véronique, qui assista jusqu'à la fin la jeune franciscaine qu'elle ai-

“ Douce Marie-Bertille, quel radieux souvenir vous dominait donc à cet instant où la mort venait? Que revoyez-vous en mesurant ainsi le temps, alors que l'éternité toute proche allait en abolir pour vous l'humaine nécessité? Aperceviez-vous la petite fille aimante de jadis, blottie contre son père, le bon horloger qui si souvent la déposait doucement à terre en faisant entendre à son oreille le tic-tac inexorable de sa montre : “ Allons, c'est l'heure, partons ! ” murmurait-il en l'embrassant et en la quittant. — Ou encore, pensiez-vous à l'adoratrice ponctuelle que vous vous efforciez d'être, consultant l'heure, regrettant les minutes, les secondes mêmes qui vous séparaient de chaque nouveau colloque avec Jésus-Hostie? — Enfin, aviez-vous donc l'assurance que l'heure sonnait de partir, de prendre votre vol pour là-haut, ayant obtenu de la sainte Fondatrice, qui vous souriait hier, à Rome, votre obédience suprême, celle du Paradis? Si humblement et avec ferveur, vous l'en aviez sollicitée la veille par l'entremise de votre Supérieure bien-aimée? ”

Hélas ! nous ne saurons jamais quel tableau vécu, ou quel gracieux symbole se cachait sous le dernier geste et les “ novissima verba ” de la liliale franciscaine canadienne.

mait. La missive est datée du 9 janvier 1903, onze jours après l'événement qu'elle relate. Nous la reproduirons un peu plus loin.

Ces événements baignés de surnaturel portent la date du 29 décembre 1902. Il y a donc, cette année à peu de jours près, tout juste cinquante ans qu'on les vit se dérouler. Est-ce possible? O fraîcheur éternelle des gestes que posent les âmes pures et saintes! "Laissez-moi former des anges de l'Eucharistie, avait prié un jour, Mère Marie de la Passion." Pour sa part, Marie-Bertille de l'Eucharistie n'avait-elle pas réalisé ce vœu? Puis, des espoirs fauchés de cette missionnaire de désir, Dieu dans Sa bonté n'allait-il pas opérer la transmutation? Des grâces de sainteté se déverseraient dans les âmes que Marie-Bertille avait aimées, dans celles aussi de ses sœurs missionnaires vouées sans cesse aux tâches sublimes des apôtres en quelques rudes ou cruelles contrées.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

LES PREMIERS TÉMOIGNAGES. JANVIER — MARS 1903.

Plusieurs lettres écrites peu après la mort de Marie-Bertille vont clore le dernier chapitre. Nous y avons raconté, avec une émotion sans cesse contenue et un profit spirituel que nous espérons humblement ne jamais perdre, la mort d'une petite religieuse de chez nous, née à Québec, et morte en prédestinée, à vingt-cinq ans, à Assise-la-Mystique.

Première Lettre

Mère Marie-Agnelle de Jésus, supérieure du couvent de Québec, à Mademoiselle Régina Séguin à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, à Québec. —

20 janvier 1903

“ Mademoiselle, —

Notre bonne Mère Véronique nous annonçait il y a quelque temps la maladie de notre chère petite Marie-

Bertille. Je viens de recevoir une seconde lettre avec des nouvelles à la fois tristes et consolantes.

Le Bon Dieu a voulu cueillir une fleur dans le jardin séraphique, et Il est venu la chercher dans l'octave de la Nativité.

Voici ce que m'écrit Mère Marie Sainte-Véronique :
 " Le dernier jour, la souffrance physique s'est calmée et notre bonne petite s'en est allée sans agonie vers le Bon Dieu. *Elle n'a cessé de nous édifier toutes par sa tendre piété, et son amour de l'Institut.* Elle repose au cimetière Sainte-Marie-des-Anges.

Elle est morte heureuse, contente, et attendant avec une véritable impatience la rupture des liens qui l'attachaient ici-bas."

Voilà tous les détails que nous avons reçus. Ils sont certainement consolants, et Marie-Bertille a été bien privilégiée d'aller mourir à Assise après avoir vu le Saint-Père ⁸⁹.

Il n'y a pas de doute, elle sera au ciel un ange protecteur pour sa chère famille.

Je vous serais bien reconnaissante, Mademoiselle, si vous vouliez prévenir son frère et ses autres parents et les assurer de notre religieuse sympathie dans cette cruelle épreuve.

Recevez l'assurance de mon religieux respect. . .

(Signé) Marie-Agnelle de Jésus,

F.M.M.

89 — Sa Sainteté Léon XIII, qui décédait en 1903, après un pontificat d'un quart de siècle.

Deuxième Lettre

Mère Marie de Sainte-Véronique, Supérieure du Couvent d'Assise à l'abbé Gauthier, au Séminaire de Québec.

Casa Della Madonna Delle Rose,
Via Monte Cavallo
Santa Maria degli Angeli (Umbria)

9 janvier 1903⁹⁰

Monsieur l'abbé, — J'ai attendu pour vous envoyer quelques lignes directement, Je voulais être absolument certaine que, malgré tous les retards possibles, vous seriez informé de *la belle fin de votre angélique sœur* qui a passé parmi nous seulement quelques semaines mais qui nous a embaumées du parfum de ses vertus.

Je ne trouve rien de mieux pour vous donner un abrégé de la vie de notre chère petite sœur que de vous envoyer la feuille ci-incluse⁹¹.

Elle m'a parlé bien souvent de son frère tant aimé, de sa cousine, Mademoiselle Régina Séguin et désirait avoir une réponse à la lettre qu'elle vous avait écrite quelques jours après son arrivée à Assise. Mais c'était un désir calme, modéré, soumis entièrement au bon plaisir de Dieu qu'elle voulait accomplir parfaitement.

90 — La lettre précédente porte une date postérieure à celle-ci. A cause des intentions des auteurs qu'ils expriment dans celle-ci, nous avons cru devoir briser l'ordre chronologique.

91 — C'est la consécration à Dieu si totale de la jeune religieuse, nous la reproduisons à la page 177.

La veille de sa mort, elle m'a chargée de demander à notre Mère Générale pour elle la permission de mourir. Elle ne cessait d'invoquer son cher Jésus et la Sainte Vierge. . .⁹²

Le Père⁹³ qui l'a assistée, a tenu à l'accompagner lui-même à sa dernière demeure. Il a prononcé un petit discours dont les vertus de Mère Bertille et l'édification qu'il en avait reçue furent le principal sujet.

J'espère qu'avec la lettre de notre chère Marie-Bertille vous avez reçu les petits souvenirs qu'elle a voulu vous envoyer.

Je vous ferai parvenir à mon tour une *Imitation* dont votre chère sœur se servait constamment, et un reliquaire dont je vous garantis l'authenticité, bien qu'il ne soit pas accompagné d'une feuille (qui l'atteste).

Permettez-moi, Monsieur l'abbé, de vous dire que si la mort vous sépare de votre bien-aimée sœur, vous pouvez être sûr d'avoir une puissante protectrice au Ciel. Votre lettre est arrivée quand déjà elle avait pris son vol vers la céleste Patrie. J'ose espérer que *cette mort qui a été un triomphe* vous consolera et adoucira la trop juste douleur d'une pénible séparation.

Votre très humblement dévouée. . .

Marie de Sainte-Véronique, F.M.M.

92 — Nous omettons ici *les novissima verba* de Mère Bertille mourante les ayant déjà citées avec une référence dans les pages qui précèdent.

93 — Le R. P. Alfonso Santarelli, franciscain italien, du monastère historique de Saint-Damien à Assise. Nous reproduisons une de ses lettres, la quatrième, dans cette série d'émouvants témoignages.

DON DE SOI-MÊME A DIEU ⁹⁴

Comme le bon Jésus se donne à nous dans la Sainte Eucharistie, ainsi je me donne au Bon Dieu sans réserve par l'intercession de ma douce Mère, la Très Sainte Vierge Marie Pensées, paroles, actions, souffrances, mérites de toute ma vie, mon corps et mon âme, mon esprit, mon cœur, en un mot tout ce que je possède spirituellement et corporellement, je remets tout entre vos mains, toutes mes espérances, mes consolations, mes peines et ma misère, mes souffrances et mes mérites, afin que vous en disposiez comme il vous plaira, pour que vous les appliquiez à qui vous voudrez.

Je me dépouille de tout bien, de toute propriété, pour ne penser, parler, agir, vivre et mourir que pour l'amour de Jésus. Je demande en ce jour à ma tendre Mère du ciel de m'obtenir de son divin Fils un amour toujours de plus en plus grand, de plus en plus parfait. A cette fin, je prends la ferme résolution : 1o de chercher toujours le plus parfait ; 2o d'être fidèle jusque dans les moindres choses : 3o de m'appliquer à une

94 — En envoyant la précieuse *Consécration* ci-dessus à l'abbé J.-A. Gauthier, à Québec, Mère Marie de Sainte-Véronique écrivait au début des feuilles la renfermant la note suivante : " Copie d'un papier, que notre chère petite Bertille nous avait demandé d'enfermer avec elle dans sa chasse (son cercueil). (Voir la lettre du 9 janvier 1903, citée quelques pages plus haut.)

oraison continuelle : 4o de chercher les occasions de me sacrifier, de m'immoler, de m'anéantir, de m'humilier, pour l'amour de mon Jésus, bénissez s'il vous plaît ces saintes et fermes résolutions : affermissez-les de telle sorte que quelque occasion qui se présente, quelque combat que me livre l'ennemi je ne me sépare jamais de vous, ni de votre amour.

Et vous aussi Sainte Vierge Marie, ma douce Mère, bénissez ces résolutions. Faites, ô Mère chérie, que je sois fidèle à toutes les grâces dont le Bon Dieu ne cesse de me combler ; augmentez ma charité ; ravivez ma foi ; affermissez mon espérance ; donnez-moi l'humilité ; anéantissez-moi et faites régner l'amour du Bon Dieu.

Je reconnais, mon Dieu, que c'est moi qui mets obstacle à ces faveurs, mais daignez accorder le remède à ce mal même, je vous en conjure au nom et par les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ qui nous a promis que le Père Céleste nous accorderait tout ce que nous lui demanderions au nom de son Divin Fils.

O Jésus Eucharistie, soyez mon amour et ma vie.

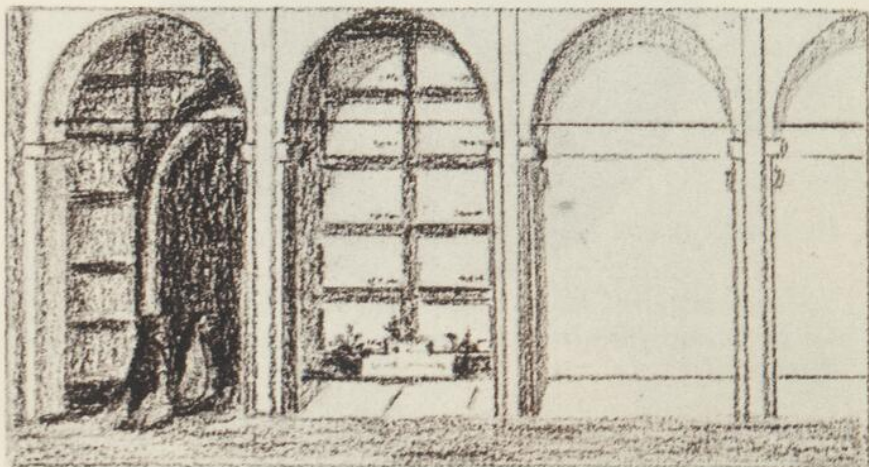
(Signé) Marie-Bertille de l'Eucharistie.



Le R. P. Santarelli, O.F.M., qui assista Marie-Bertille durant ses derniers jours.



Le cimetière, à l'ombre de la basilique Ste-Marie-des-Anges, où fut inhumée Marie-Bertille.



Le caveau où elle repose maintenant.

Troisième Lettre

Mère Marie de Sainte-Véronique à l'abbé J.-A. Gauthier, à Québec.

Casa Della Madonna Delle Rose
Via Monte Cavallo
Santa Maria degli Angeli (Umbria)

22 février 1903

“ Monsieur l'abbé, — Je vous suis bien reconnaissante de votre bonne lettre et j'ai été vivement émue en la lisant. Oui, il est bien dur, à votre âge de se sentir comme seul au monde, surtout quand on a possédé pour sœur un ange tel que votre sœur bien-aimée Marie-Bertille. Sans doute sa présence ici-bas, sa tendre affection, vos rapports mutuels, son souvenir étaient comme une égide à votre jeunesse. A l'heure qu'il est, à part les relations sensibles, vous gardez tout le reste, avec une protection plus puissante, un crédit plus grand, et tout cela est enrichi de la bénédiction de la croix. Je confesse, mon cher abbé, que celle qui vous frappe est bien cruelle ; mais votre chère petite sœur vous regarde du haut de son beau ciel et vous encourage de son doux sourire. *Combien de fois il m'a profondément édifiée ce joli sourire au milieu des souffrances de la maladie !* Maintenant il est radieux comme les joies du ciel, comme l'extase de l'amour. Voulez-vous quelquefois quand votre cœur sentira le poids de la solitude, voulez-vous m'écrire et nous causerons ensemble de notre petite Bertille de ses vertus ici-bas, de leur magnifique récompense. . . Vous voyez que je cause simplement avec vous. C'est que vous êtes le petit frère de notre

chère Marie-Bertille — . . . Priez un peu le Bon Dieu, la Sainte Vierge et notre chère Bertille pour celle qui vous reste bien dévouée . . . ”

(Signé) Marie de Ste-Véronique, F.M.M.

P.S. Je n'ai pas besoin de vous dire, à quel point vous serez le bienvenu ici, si la volonté de Dieu vous y conduit un jour.

Quatrième Lettre

Le R. P. Alfonso Santarelli, O.F.M. à l'abbé
J.-A. Gauthier, au Séminaire de Québec.

Santa Maria degli Angeli
Umbria (Italia)

31 mars 1903.

J.M.J.F. — Mon cher Enfant, — Votre bien touchante lettre et la douce image de votre Sœur Berthille (sic) décédée dans les bras du Seigneur m'ont tout à fait ému.

Pour vous consoler de la douleur à laquelle vous a soumis le Bon Dieu j'aime à vous apprendre ce que j'ai fait pour votre bien-aimée sœur, et la profonde et sincère bienveillance paternelle que j'ai pour vous, pauvre orphelin.

A la fête de l'Immaculée-Conception, au moment où je perdais à Rome mon beau-frère qui m'aimait beaucoup, j'ai vu pour la première fois Sœur Bertille, fort malade, en lui administrant les derniers Sacrements. *Elle a toujours été calme et entièrement soumise à la volonté de Dieu.* Elle a souvent invoqué Dieu à son aide, jusqu'à la fin de sa vie. *Après sa mort, vraiment d'une sainte, j'ai accompagné sa dépouille à la chapelle des religieuses, et puis au cime-*

tière où j'ai adressé quelques petits mots sur ses vertus aux personnes présentes qui se sont fort émues. Le lendemain je suis allé bénir une autre fois encore sa dépouille pendant son enterrement. *C'était la première fois que je voyais quelqu'un mourir, bien que prêtre depuis dix ans.* Imaginez l'impression à la fois triste et douce que la mort a causée à mon cœur fort sensible. Depuis, j'ai toujours présente à l'esprit, l'heureuse âme de *votre* et *ma* chère sœur pour laquelle je prie tous les jours, au Saint Sacrifice de la messe. Mais j'espère qu'elle est déjà au ciel où elle prie pour nous deux restés à pleurer et à souffrir dans cette vallée de larmes. . . Soyez calme et priez pour moi, je prie pour vous. . . (Signé) P. Alfonso Santarelli, O.F.M.

Ma tâche de modeste hagiographe est terminée. Un peu d'angoisse m'étreint: tout dialogue avec les élus de Dieu, avec ceux-là entre autres, que sa grâce a prévenus dès l'enfance et dont il comble la jeunesse de richesses spirituelles, semble jeter un défi à nos pauvres mots, aux images si peu adéquates quand on se place en face de la véritable beauté !

Puis cette correspondance qui a toute la grâce des âmes saintes, comment en décrire l'élan brûlant ? Ne demeure-t-elle pas le mystérieux travail d'un esprit humble, sans retour sur lui-même, qui s'efface dans le silence, qui n'aperçoit point son obscur héroïsme quotidien. Marie-Bertille, au soir de sa vie, apparaît calme et si résignée. Elle garde jusqu'au seuil de l'éternité, " le

joli sourire" dont on s'édifiait. Ni les souffrances, ni l'éloignement des siens qu'elle chérissait, ni ses espérances frustrées de missionnaire, n'entamèrent sa sérénité. Son "état de victime", qu'elle n'avait point choisi, elle l'acceptait puisque tel était le bon plaisir divin. La paix habitait son cœur, car c'était la récompense de son abandon total à la volonté de Dieu.

Marie-Bertille ressemble aux Agnès de Rome et d'Assise, si pures, si douces envers le prochain, fermes devant la mort et ne craignant que le mal. Marie-Bertille connut aussi quelque chose de l'exquise spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de sa petite voie d'enfance. Ne fut-elle pas consacrée au service du Seigneur bien avant sa naissance? Ne vit-elle pas son enfance et sa jeunesse s'écouler dans le jardin clos de la famille chrétienne? Puis, ce fut le couvent où l'on s'instruit enveloppé dans l'encens de la prière, et la connaissance des conseils évangéliques. Enfin le cloître lui ouvrit ses portes. . .

Souvenez-vous de nous, Marie-Bertille, dans l'assemblée éblouissante des Saints où vous avez pris place. Vous avez une puissance d'intercession qui peut ranimer nos pauvres âmes. Levez vers le Très-Haut vos jeunes bras secourables. Assurez l'ultime victoire, à ceux que recouvre la poussière de la plaine, à ceux qui prient, sans y apporter, hélas ! et la ferveur des saints.



Ses dernières paroles ont été : " Mon Jésus, aidez-moi "

Puis approchant la montre de son oreille, elle s'écria :

" Allons, c'est l'heure, partons! "

Après quoi, elle posa la tête sur l'oreiller et ferma les yeux
pour la dernière fois à la lumière de ce monde.



Son Excellence Monseigneur Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa.

ÉPILOGUE

par

S. EXC. MONSEIGNEUR ALEXANDRE VACHON

archevêque d'Ottawa

J'ai été très heureux d'apprendre que la biographie de Mère Marie-Bertille de l'Eucharistie est en voie d'être écrite par notre écrivain si sympathique Marie Claire Daveluy.

Quelle joie j'ai éprouvée en ayant sous les yeux les principales phases de cette vie toute imprégnée d'un grand amour de Jésus-Hostie et de l'auguste Vierge Marie.

J'ai bien des raisons d'être attiré vers cette figure si attachante : Marie-Bertille de l'Eucharistie !

Je n'ai jamais vu cette religieuse qui est partie de Québec pour Rome environ trois mois après sa profession perpétuelle, en avril 1902, et qui est morte à Assise, à Notre-Dame des Anges, à la fin de décembre de la même année.

Je ne l'ai jamais vue et pourtant il me semble que je la connais bien.

Qu'il me suffise de dire qu'elle était la sœur de mon ami de toujours Monseigneur Joseph-Arthur Gauthier, aujourd'hui curé de Giffard, Québec.

Arthur Gauthier et moi avons commencé nos études classiques en même temps au Séminaire de Québec.

Attirés l'un vers l'autre par bien des ressemblances, mais surtout par notre idéal du sacerdoce que nous voyions tous

deux dans un avenir bien éloigné, mais que nous étions résolus d'atteindre malgré tous les obstacles, nous nous sommes liés d'amitié immédiatement. Nous étions comme ces molécules de même essence qui se groupent tout naturellement pour former des cristaux, qui résisteront plus facilement aux chocs destructeurs. Nous étions comme ces abeilles qui vont ensemble recueillir sur les fleurs les plus exquises le miel qui fera le bonheur des hyménoptères et conséquemment des hommes. Nous étions plutôt deux âmes qui cherchions à puiser dans nos études, dans nos communions, dans nos visites du Très Saint Sacrement et chez nos maîtres dévoués, le nectar de la grâce, des vertus et de l'amour de Jésus et de Marie. Pendant huit ans au Petit Séminaire et ensuite pendant quatre années au Grand Séminaire de Québec nous avons partagé les mêmes joies et aussi les mêmes douleurs.

Quand j'ai connu le jeune Gauthier il était orphelin de père et de mère : ses parents sont décédés, son père en 1897 et sa mère au début de l'année scolaire de 1899. Il n'avait qu'une sœur, Rose-Anna, Marie-Bertille de l'Eucharistie. J'appartenais à une famille très nombreuse, dont tous les membres vivaient encore et mes chers parents étaient encore de ce monde.

Tout naturellement ma famille est devenue la sienne et des liens de fraternité se sont établis entre nous. Quand Arthur me parlait de la mort de son père, qui avait été si bon pour lui, et de sa mère dont il rappelait la tendresse, les larmes me gonflaient le cœur et montaient souvent à mes yeux. Nous étions convaincus que les âmes de ces chers parents profondément chrétiens étaient au ciel avec leurs dix enfants morts en bas âge. " Le cœur de la mère a connu d'inguérissables blessures. — Dieu avait mis entre ses bras plusieurs petits enfants

dont le sourire la ravissait, mais la mort est venue figer ce sourire dans les figures pâlies. Un à un ils sont retournés à Dieu, la laissant dans je ne sais quel étonnement douloureux devant des berceaux vides". Nous pensons que tous ces bienheureux veillaient sur leur fils ou leur frère et sur son ami. "Madame Gauthier, née Rosalie Dion, raconte l'auteur de la biographie, a demandé à Dieu de lui donner encore deux enfants qu'elle lui consacrait d'avance : Obtenez-moi d'autres petits anges, ô tendre Mère, supplia-t-elle, — qu'il y en ait au moins deux qui survivent. Et s'il entre dans les desseins de la divine et bonne Providence, de les appeler, quand ils seront grands, au service de votre Divin Fils, je vous les consacre à l'avance".¹

Arthur n'avait sur la terre que deux personnes qui lui étaient bien liées, à part son frère d'adoption que j'étais devenu. Il avait une tante maternelle très dévouée, Madame Joseph Martineau, sa marraine, qui avait, par sa tendresse et son dévouement, cherché à remplacer ses bien-aimés parents auprès de lui ; il a demeuré avec elle, depuis l'âge de 14 ans jusqu'à son entrée au Grand Séminaire.

Mais il avait surtout sa sœur bien-aimée, Rose-Anna, qui était entrée au monastère des Franciscaines Missionnaires de Marie sur la Grande-Allée, à Québec, il y avait déjà quatre ans. Le petit frère allait visiter sa "petite sœur", comme il l'appelait, chaque fois que la règle de la Communauté le lui permettait, quatre fois par année. Mais il vivait toujours de

1. Le vœu de la mère de Marie Bertille de l'Eucharistie s'est réalisé dans toute sa plénitude. Ses deux enfants survivants sont au service du Seigneur : sa fille dans la vie religieuse, son fils dans la vie sacerdotale.

cœur avec elle et il en parlait sans cesse. Comme il fut heureux le jour de la profession perpétuelle de Marie-Bertille de l'Eucharistie ! Il était certain maintenant qu'elle passerait sa vie en union intime avec le Cœur eucharistique de Jésus, que dans ses adorations quotidiennes elle prierait pour son futur frère-prêtre. Il ne semblait pas venir à l'idée de l'adolescent qu'elle irait en mission et il se voyait célébrant sa première messe dans la pieuse chapelle des Franciscaines et donnant à sa chère sœur, épouse du Christ, ce même Christ qu'il avait fait descendre sur l'autel.

Aussi ce fut pour son cœur une vive douleur quand il apprit que cette sœur bien-aimée partait pour Rome le mois d'avril suivant.

Je perdais mon père un mois plus tard, le 3 mai. Nous nous sommes consolés en nous disant que l'épreuve prépare les cœurs aux missions d'apostolat ; elle les purifie, comme le fer purifie l'or dans le creuset des fours ardents.

Arthur a eu bien d'autres épreuves cette année de 1902. Nous entrions en versification et le cours devenait particulièrement difficile. Nous n'avions ni l'un ni l'autre une santé robuste. Arthur a été gravement malade ; du côté des poumons beaucoup à craindre et de grandes précautions à prendre ; mais le danger le plus menaçant venait de la gorge : une laryngite aiguë s'accroissait sans cesse de semaine en semaine durant plusieurs mois, malgré les meilleurs traitements qu'offrait à cette époque-là, la science médicale. Les cicatrices, encore visibles aujourd'hui, à cinquante ans de distance, deviennent des preuves évidentes de l'acuité de la maladie. Et ce qui surprend les médecins, c'est qu'avec cette gorge extraordinairement échancrée, Mgr Gauthier ait pu prêcher, depuis 40 ans,

4 ou 5 fois tous les dimanches ; très souvent en plein air, trois mois durant, à la Grotte de Notre-Dame de Lourdes, dans le parc de la chapelle érigée à Giffard en l'honneur de nos Saints Martyrs Canadiens. Il y a eu guérison et presque instantanée. Il l'attribue à la Bonne Sainte Anne qu'il a invoquée avec grande confiance. Il nous était permis de penser que sa mère, qui l'avait consacré au service du Seigneur bien longtemps avant sa naissance, avait aussi intercédé en sa faveur. Et sa petite sœur a peut-être offert sa vie pour sa guérison. Elle mourait à Assise tout près de l'endroit où le grand saint François avait rendu sa belle âme à Dieu, le 29 décembre de l'année de sa profession perpétuelle.

Inutile de dire que la nouvelle de cette mort prématurée a été pour le jeune frère un coup bien dur. Il restait seul de sa famille sur cette terre.

Arthur était privé de la présence physique des siens, mais on peut dire qu'il vivait toujours avec les siens.

Il me faisait part des nouvelles qu'il avait reçues d'Assise. " Notre chère petite Bertille de l'Eucharistie, — lui écrivait le 26 décembre 1902, Mère Marie Sainte Véronique, — brûle du désir d'aller rejoindre au ciel, Jésus-Hostie qu'elle a tant aimé ici-bas."

Le 20 janvier 1903, Mère Marie-Agnelle de Jésus, F.M.M. écrivait à Arthur : " Le bon Dieu voulant cueillir une fleur dans le jardin séraphique, est venu la chercher le 29 décembre 1902. Elle est morte heureuse, contente, attendant avec une véritable impatience la rupture des liens qui l'attachaient ici-bas." —

La Supérieure du couvent de Notre-Dame-des-Anges, à Assise, Mère Marie Sainte Véronique, écrivait le 9 Janvier,

c'est-à-dire à peine dix jours après la mort de Mère Marie-Bertille de l'Eucharistie : — Ses dernières paroles ont été : " Mon Jésus aidez-moi ". Puis, approchant la montre de son oreille, elle s'écria : " Allons, c'est l'heure, partons ! ". Après quoi, elle posa la tête sur l'oreiller et ferma les yeux pour la dernière fois à la lumière de ce monde ". —

Arthur a voulu connaître tous les détails des derniers moments de sa sœur bien-aimée. Et il a été en correspondance suivie avec toutes les personnes qui l'ont connue. L'un des témoignages les plus consolants qu'il ait reçus fut celui du Père Alfonso Santarelli, O.F.M., du Sanctuaire de Sainte-Marie-des-Anges : " Après sa mort, déclarait-il, propre d'une sainte, j'ai accompagné sa dépouille mortelle à la chapelle des religieuses, puis au cimetière, où j'ai adressé quelques mots sur ses vertus aux personnes présentes qui se sont fort émues ". —

Tous ces témoignages ont été pour moi des sujets d'édification et me rapprochaient davantage du Dieu de l'Eucharistie.

La pensée de sa sœur pénétrait toute la vie d'Arthur et cette influence s'est communiquée à mon âme pour y accroître mon amour pour celui que je désirais si vivement servir plus tard. Je ne crains pas de dire que Sœur Marie-Bertille de l'Eucharistie m'a aidé comme elle a aidé son frère : elle a affermi en moi le désir de devenir prêtre.

Arthur a commencé à compiler dès 1903 toute une documentation sur Marie-Bertille de l'Eucharistie et je ne doute pas, que cette documentation ait inspiré l'auteur de sa biographie.

Nous sommes entrés au Grand Séminaire au début de septembre 1906 et nous recevions la tonsure. Une première étape

était donc franchie et nous voyions plus près le moment de l'ordination sacerdotale vers laquelle nous soupirions depuis notre tendre enfance.

Ma bonne mère vivait toujours. Et combien de fois elle s'est trouvée à côté de la tante d'Arthur au parloir le dimanche !

A la fin de l'année 1907, c'est-à-dire de notre première année de théologie, j'ai eu le bonheur d'accompagner ma mère à Rome, où elle et moi avons été reçus si paternellement par le Bienheureux Pape Pie X, Lequel a causé aimablement avec nous, nous a bénis tendrement et a donné à ma vieille maman un chapelet que je conserve comme une précieuse relique.

Nous avons fixé notre itinéraire pour passer par Assise et visiter les lieux rendus célèbres par saint François et sainte Claire et aussi le couvent où Mère Marie-Bertille avait rendu sa belle âme à Dieu. J'ai pu parler au Père Santarelli, qui m'a conduit à l'endroit où reposaient les restes mortels de la sœur de mon^e alter ego.

C'est là, dans ce ravissant décor de Sainte-Marie-des-Anges, situé à trois milles environ de la ville d'Assise, que j'ai prié et médité en vue d'orienter ma vie d'aspirant au sacerdoce. La ville se dresse comme une forteresse sur la côte et on voit au loin la chaîne de montagnes où le Poverello se livrait à la prière et a reçu les Stigmates du Christ.

Le nom de Marie-Bertille de l'Eucharistie m'a toujours inspiré, parce que ce nom répondait à deux dévotions qui m'ont nourri l'âme depuis le jour où ma vieille mère m'a appris à aimer Jésus et Marie. Là sur sa tombe j'ai médité les paroles que Marie-Bertille de l'Eucharistie a écrites dans son "don de soi-même à Dieu" et dans lequel don elle se dépouille de toute attache terrestre pour ne vivre que de l'amour de Jésus

et de Marie. Ce " don de soi-même à Dieu " se trouve dans la vie de la chère religieuse et je suis certain qu'il inspirera bien des âmes pour les amener à Jésus par Marie. Je suis revenu de ce pèlerinage plus réconforté, heureux d'apporter au jeune frère de Marie-Bertille de l'Eucharistie de consolants messages concernant sa chère sœur.

L'abbé Arthur conçut l'idée de faire faire par Sœur Marie de l'Eucharistie, des Sœurs de la Charité de Québec, une peinture de sa chère sœur.

Avec quel amour il allait voir ce tableau dans le studio de l'artiste, lui indiquant les retouches à faire, l'expression à donner à la figure angélique. Et quelle joie l'animait quand il me disait que le portrait répondait peu à peu à ses désirs.

L'Abbé Arthur a eu à souffrir pendant ses années de Grand Séminaire à cause de sa santé chancelante; mais grâce à son énergie qui triomphait de tous les obstacles et il faut le dire, grâce à la bonté du Supérieur général, Monseigneur Olivier-Elzéar Mathieu, et à celle du Directeur du Grand Séminaire, Monseigneur G.-Napoléon Gariépy, qui lui donnait la facilité de se rendre chaque semaine chez sa tante pour en rapporter quelques fortifiants, il a franchi une seconde étape.

Le Concile plénier de Québec a eu lieu en septembre 1909. Or, au mois de mai de cette année, les autorités du Grand Séminaire ont appelé aux ordres majeurs la plupart des séminaristes qui finissaient leur troisième année, dans le but d'avoir des diacres pour les cérémonies du Concile.

A notre surprise et à notre grande joie, joie qui a bouleversé pour un moment l'abbé Arthur, nous avons été ordonnés sous-diacres le 11 juin et diacres le 13 juin.



Mgr Alexandre Vachon, en visite à Giffard (Québec), où le reçoit l'ami fidèle de sa jeunesse comme des grands jours de sa maturité : Monseigneur Joseph-Arthur Gauthier, P.D., curé de Giffard. XXXII



Madame Joseph Martineau, née Sophie Dion, et son neveu récemment ordonné, l'abbé J.-A. Gauthier. (1910). Le tableau de Marie-Bertille placé entre eux évoque de façon touchante la tendre petite nièce et sœur disparue.

La dernière année de théologie a passé comme un rêve ! Au printemps de 1910, nous étions faits prêtres pour l'Éternité. Et l'abbé Arthur Gauthier, qui avait été si souvent malade durant ses années d'études, a été élevé au sacerdoce avant tous ses confrères, le 8 mai, dans l'église de Notre-Dame-du-Chemin, Québec. Le lendemain il montait à l'autel pour la première fois, dans la chapelle des Franciscaines Missionnaires de Marie. Il n'y voyait pas ses parents, sa chère sœur Marie-Bertille de l'Eucharistie et tous ses autres frères et sœurs, mais il sentait bien que tous étaient présents, et goûtaient une joie encore plus pure qu'ils auraient goûtée sur la terre. La promesse de la mère chrétienne et le rêve du fils qu'elle avait formé tout jeune près de son cœur étaient réalisés !

Après cette messe, le tableau représentant, de grandeur naturelle, Sœur Marie-Bertille de l'Eucharistie, a été dévoilé en présence de Son Excellence Monseigneur Paul-Eugène Roy, évêque-auxiliaire de Québec, de Mgr O.-E. Mathieu, Supérieur du Séminaire de Québec et d'une vingtaine de dignitaires ecclésiastiques et de membres du Clergé qui étaient présents aux agapes fraternelles, après la première messe du nouveau prêtre.²

Ce tableau, qui a toujours occupé la place d'honneur dans le

2. A ces agapes fraternelles étaient présents : S. E. Mgr Paul-Eugène Roy, évêque auxiliaire de Québec, Mgr O. E. Mathieu, recteur de l'Université Laval, Messieurs les abbés L. H. Pâquet, Ernest Nadeau, Jos. N. Gignac, Nap. Gariépy, J. F.R. Gauthier, Camille Roy, Stanislas Lortie, J. Alfred Langlois, Roméo Guimont, Cyrille Gagnon, Oscar Genest, Arthur Maheux, Philémon Cloutier, A. Carrier, Alexandre Vachon. Madame Joseph Martineau et ses infirmières Mesdemoiselles Hermine et Marie Gauthier.

bureau de l'abbé Gauthier, y est encore depuis 34 ans dans son presbytère de Giffard.

L'abbé Gauthier, d'une constitution si frêle et qui a été si gravement malade, a sans cesse repris ses forces. Il a été vicaire cinq ans à Pont-Rouge, Comté de Portneuf; puis son Éminence le cardinal L.-N. Bégin l'a appelé à l'archevêché pour remplir la charge d'assistant-secrétaire quatre ans durant; en même temps son Éminence le chargeait d'établir l'ŒUVRE DES VOCATIONS SACERDOTALES dans les 230 paroisses du diocèse de Québec. De 1915 à 1919, tous les dimanches et fêtes d'obligation, le jeune missionnaire diocésain allait faire un sermon aux messes le matin et le soir; quand les circonstances le permettaient, il prêchait une heure d'adoration réparatrice suivant les directives données par Notre Saint-Père Pie X à tous les prêtres qui ont eu le privilège de s'agenouiller à ses pieds après la déclaration de la guerre, quelques jours avant sa mort.

Nommé curé de Giffard, à l'âge de 35 ans, le 15 septembre 1919, il voulut que les prémices de son premier ministère dans cette belle paroisse, qui venait de lui être confiée, coïncidassent avec la fête de Notre-Dame du Saint-Rosaire. A la messe solennelle qu'il célébra lui-même, où je remplissais la fonction de diacre, je l'ai entendu donner à ses nouveaux paroissiens ses premières directives: "Toute notre activité apostolique, leur disait-il, aura pour base la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et nous aurons pour devise: A Jésus par Marie."

"Cherchons d'abord le règne de Dieu et sa justice et le reste viendra par surcroît." Il a cru sincèrement à cet enseignement du saint Évangile et ses paroissiens aussi. Et il a fait, à Giffard, de vraies merveilles de tout genre; les énumérer en les souli-

gnant nous entraînerait à faire l'éloge du curé et ce n'est pas le temps ! Je veux simplement dire qu'il a travaillé plus que qui que ce soit et qu'il est encore très actif, très ardent à un âge assez avancé. N'est-ce pas la chère Mère Marie-Bertille de l'Eucharistie qui a veillé sans cesse sur lui ? La vie et les énergies physiques qu'elle a offertes se sont transmises à son frère bien-aimé.

Et elle est toujours, son ange tutélaire. C'est l'impression que nous avons quand nous entrons chez lui. Son tableau est la première chose qui frappe nos regards. Elle est debout sur la terrasse du monastère où elle n'a vécu que peu de temps mais où elle a donné à Dieu sa vie. Derrière elle apparaissent le sanctuaire de la Portioncule, plus haut, la ville d'Assise et, au loin le cadre des montagnes. Comme l'a écrit le 17 novembre 1907 une de ses anciennes maîtresses au couvent de la Congrégation Notre-Dame : " Je la vois encore dans son costume immaculé souriant à la vie, respirant les délices des cieux, ne regardant plus le monde et ses vains plaisirs qu'avec dédain. Sans regret, elle abandonnait les sentiers de la terre, craignant la fange qui souille, et levant vers le ciel un front rempli d'espérance et déjà marqué du sceau des élus ".

A côté d'elle croît un beau lis sur lequel est suspendu une couronne d'épines : Symbole de sa vie de pureté et de sacrifice.

Monseigneur Gauthier aurait bien aimé visiter les lieux où sa chère sœur a vécu la dernière étape de sa vie ; c'est dans ce but surtout qu'il m'a accompagné en Europe avec le chanoine Oscar Bergeron et le curé Alphonse Morel, dans l'été de 1914. Comme nous étions à New-York, le 28 juin, nous avons appris l'assassinat de l'archiduc d'Autriche à Sarajevo, en Serbie. Cet

attentat devait être le prétexte de la guerre mondiale de 1914-1918.

Nous avons pu nous rendre à Lourdes, en France, et assister au Congrès Eucharistique international qui s'est déroulé dans cette ville à la fin de juillet 1914. Mais déjà la guerre grondait à l'horizon. Nous nous sommes rendus à Rome, où nous avons appris, le 4 août, que le terrible conflit était déclenché. Nous devons quitter l'Italie le plus tôt possible et Dieu a demandé à l'abbé Arthur Gauthier le sacrifice quasi héroïque de ne pas faire son pèlerinage à Assise, au monastère de Notre-Dame-des-Anges, et au cimetière où sa chère sœur a été inhumée.

C'est pour remplacer mon ami que je suis retourné à la ville de saint François, ainsi que je l'ai rapporté dans une lettre que Marie-Claire Daveluy a eu la délicatesse de mettre comme appendice dans son volume.

Je suis certain que cette vie édifiante de Mère Marie-Bertille de l'Eucharistie va faire sur ses lecteurs et ses lectrices un bien inestimable. Elle fera naître ou développer davantage dans leur cœur un amour puissant pour Jésus et Sa Mère et en fera des apôtres de la très sainte Eucharistie et du Rosaire. C'est là le vœu que je forme et que je présente à Notre-Seigneur par le Cœur Immaculé de Marie.

+ Alexandre
Archevêque d'Utina.

APPENDICE

I. — AU DINER DU 9 MAI 1910

M. l'abbé J.-Arthur Gauthier, qui vient de célébrer sa première messe, traduit les sentiments qui l'animaient dans les termes suivants :

Excellence,

Vénérés confrères,

Chère marraine,

On m'a dit souvent que le jour où un prêtre monte à l'autel pour la première fois, il éprouve des joies que personne ne peut soupçonner, si ce n'est celui qui en a déjà été l'objet. A mon tour, je puis répéter maintenant, que celles que j'ai goûtées ce matin au Saint Sacrifice, ne peuvent avoir d'écho que dans le Ciel. Aussi, je n'essaierai pas de vous faire part du bonheur que j'éprouve en ce moment, d'être consacré pour toujours au service des autels, qu'il me suffise de vous dire seulement, que je viens de réaliser un vœu de première Communion. Depuis, il m'a toujours semblé que j'appartenais à Dieu, et, cette pensée toujours présente à mon esprit, m'a fait persévérer dans le chemin qui conduit au sanctuaire.

Les prières de M. Marie Bertille de l'Eucharistie y ont bien aussi contribué pour leur part, et puisque j'ai prononcé

le nom de ma chère petite sœur, vous me permettrez bien de faire revivre son souvenir, en vous donnant quelques détails sur les circonstances providentielles de ma vocation.

Marie Bertille et moi étions les seuls survivants d'une famille de douze enfants, et encore avons nous échappé presque miraculeusement au sort des autres. Notre mère, en effet, voyait tous ses enfants mourir en bas âge, c'est alors qu'elle fit à Dieu, s'il lui accordait encore deux enfants, le vœu de les lui consacrer. Sa prière fut exaucée ; ma sœur et moi survécurent. A dix sept ans, Marie Bertille entra au Couvent des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie. Puis survint le décès de mon père, et, à deux ans d'intervalle, celui de ma mère, alors que j'entrais à peine dans ma quinzième année. Depuis, sous la tutelle d'une tante maternelle, qui a concentré sur moi toute son affection, j'ai eu le bonheur de poursuivre mon cours d'étude, et, c'est grâce à elle, si l'Église compte aujourd'hui un prêtre de plus. Oui, bonne tante, chère marraine, après Dieu et ceux qui m'ont donné le jour, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, je vous le dois. Il m'est arrivé souvent de dire en parlant de vous que vous aviez un cœur d'or. Ce n'est pas assez dire, vous avez un cœur de Mère. Votre idéal à vous c'était de consacrer vos forces et votre fortune au service de l'orphelin. Plus que cela, convaincue que l'amour se mesure à la grandeur du sacrifice, vous avez souffert pour moi, vous avez souffert à cause de moi. Et tout cela, vous l'avez fait avec courage, avec résignation. Le récompense qui vous a méritée une vie aussi bien remplie, le bon Dieu, vous la réserve au ciel. En attendant, il vous donne la plus grande consolation de votre vie, celle de voir votre filleul monter à l'autel. C'est là que désormais il priera pour vous. Puissent mes prières retomber sur

vous en bénédictions, et m'obtenir la grâce de vous conserver longtemps encore à mon affection.

C'est une circonstance aussi rare que providentielle que de voir le Pasteur de sa paroisse élevé à l'épiscopat. C'est ce qui me vaut le plaisir de voir présente à cette fête Sa Grandeur Monseigneur Paul-Eugène Roy. C'est un grand honneur qu'elle me fait. En retour de tant de condescendance à mon égard, je me propose avec la grâce de Dieu d'être toujours un sujet soumis et dévoué avec la conviction que ce sera la manière la plus pratique d'être reconnaissant.

Après mes chers parents, ma bonne tante, vient le nom béni de mon Alma Mater. Douze ans passés sous son toit hospitalier m'ont appris à apprécier le dévouement des directeurs, des professeurs du Séminaire de Québec. Comme des fontaines ouvertes sur le bord de la route, ils nous ont nourris de science et de bons conseils.

Aussi, aimerons-nous toujours à nous retourner vers ces sources fécondes où nous avons puisé les richesses de vie intellectuelle et morale dont nous sommes fiers aujourd'hui. " Ils nous ont aimés, nous l'avons sentis ; et votre présence, aujourd'hui, Messieurs, en est une preuve de plus.

A ce tribut de reconnaissance, je joindrai celui que je dois à Monsieur l'Aumônier des Franciscaines et aux RR. SS. de l'Institut. L'accueil paternel que Monsieur l'abbé Pâquet m'a fait, lorsque j'ai sollicité la faveur de dire ma première Messe ici a confirmé une fois de plus toutes les bonnes choses que ma bien aimée Sœur m'avait dites à son endroit. Non seulement il a accédé à mon désir, mais encore il m'a traité avec une atten-

tion toute particulière. De concert avec les Révérendes Sœurs Franciscaines, il m'a fait une fête digne de la solennité de ce jour. J'en garderai le meilleur souvenir et en serai toujours reconnaissant.

La Divine Providence a adouci de beaucoup la solitude qui m'était faite, en me faisant rencontrer sur mon chemin des âmes généreuses, qui, non seulement, m'offrirent une généreuse hospitalité, mais encore, le firent avec une bienveillance toute paternelle.

C'est ainsi que Monseigneur J. O. Cloutier, curé de Jacques Cartier m'a prodigué ses faveurs pendant mes vacances de séminariste. J'ai toujours été très sensible à ses délicates attentions, et je veux lui donner aujourd'hui l'assurance de ma plus sincère gratitude.

Je ne puis faire l'énumération de ceux qui m'ont fait du bien sans souligner le nom de Mr l'abbé Gauthier, curé de la Petite Rivière St-François. C'est à passer mes vacances d'écolier à son foyer que j'ai appris à connaître son dévouement pour ceux qui souffrent. S'il fut toujours le confident de mes petites misères, il en fut aussi la consolation. L'intérêt qu'il m'a toujours porté, les services qu'il m'a rendus, lui assurent de ma part une éternelle reconnaissance.

Enfin, à vous tous, Messieurs, je vous dis du fond du cœur : merci. Témoins de la solitude qui m'était faite, vous avez accepté mon invitation de représenter en ce moment, la grande famille sacerdotale au sein de laquelle je viens d'entrer. C'est un grand honneur pour moi, en même temps qu'une grande consolation.

Je demande au bon Dieu de m'en rendre digne en m'efforçant toujours de devenir un prêtre selon le Cœur de Dieu.

C'est pour y arriver que je compte sur vos prières, et sur les bons conseils de mes Vénérés Directeurs qui continueront, je l'espère, à me faire profiter de leurs lumières et de leur direction.

En retour, je puis leur assurer que ma devise sera toujours la même :

JE ME SOUVIENS.

RÉSUMÉ DU DISCOURS DE MGR P. E. ROY

Comme un bon Père préside aux réunions familiales, il convient que l'Évêque, en cette circonstance, prenne la parole au nom de tous ceux qui prennent part à ces agapes fraternelles, pour féliciter le nouveau prêtre et sa bonne tante. C'est une vie bien remplie, en effet, que de consacrer son temps et sa fortune au service de l'orphelin, et vraiment, le couronnement de l'œuvre est bien consolant, lorsque celui qui a été l'objet de tant de sollicitude, a le bonheur de monter un jour à l'autel. C'est la récompense que le bon Dieu donne à votre marraine aujourd'hui, et ce n'est encore que l'avant-goût de celle qui l'attend là-haut.

Monsieur l'abbé Gauthier, vous réalisez bien le prêtre selon l'ordre de Melchisédech puisque n'ayant plus de famille sur la terre dont il vous aurait fallu plus ou moins briser les

liens dès ce jour, vous avez voulu donner à ce banquet qui rappelle le Cénacle, un caractère tout à fait sacerdotal.

Je suis bien sensible aux bonnes paroles que vous m'adressez. A vrai dire, comme curé de Jacques Cartier, j'ai fait bien peu de choses pour vous ; j'ai peut-être même veillé d'un œil un peu distrait. Évêque, je serai obligé d'être plus vigilant, mais je n'en aurai pas moins un cœur de père.

La sympathie que vous témoignent aujourd'hui les Directeurs et professeurs de votre *Alma Mater*, me prouve, une fois de plus, qu'on ne passe pas douze ans au Séminaire sans s'accrocher une multitude de cœurs. Et j'aime à croire que vous résumez ou plutôt, que vous êtes la synthèse de toutes les vertus qui s'éparpillent ici et là.

Et puisque votre devise est : "*Je me souviens*" je saurai moi aussi me souvenir qu'après avoir été votre Pasteur, je vous ai engendré au sacerdoce, et, qu'étant Évêque, je suis ainsi trois fois votre Père.

II. — TÉMOIGNAGE NOUVEAU

M. l'abbé Louis-H. Paquet, ptre aumônier, à l'abbé J. A. Gauthier, Séminaire de Québec,

Mon cher abbé,

J'ai lu avec un bien vif intérêt les pages édifiantes que votre amour fraternel vous a inspirées et celles qu'il a recueillies de différentes sources, sur votre chère sœur, Marie-Bertille de l'Eucharistie, franciscaine missionnaire de Marie, sur sa sainte vie, sa vocation, son entrée en religion, sa mort de prédestinée. Ces pages forment comme un bouquet délicieusement parfumé.

J'ai bien connu votre bonne sœur. C'était une des religieuses qui formaient la petite communauté (30 ou 35) du couvent de Québec, lorsque je pris ma charge d'Aumônier en septembre 1895, elle n'était alors que jeune novice, *mais je puis assurer que déjà elle possédait, dans un degré éminent, les vertus et les qualités de l'excellente religieuse et de la vraie Franciscaine qu'elle fut plus tard.* Les Supérieures du temps eurent occasion de me dire souvent, quel bon sujet elles avaient en elle, et avec quel plaisir elles la présenteraient un jour à la Très Révérende Mère Fondatrice de l'Institut, comme une fleur exquise de son parterre canadien.

Le jour vint en effet, où votre sœur, après avoir fait ses vœux perpétuels, partit pour Rome. Son bonheur semblait donc être complet. Etre religieuse Franciscaine Missionnaire

de Marie, voir Rome, vivre auprès des Supérieures de la Maison-Mère, aller plus tard dépenser le zèle dont elle brûlait, dans quelque mission lointaine, telle avait toujours été la sublime ambition de cette âme généreuse. Tous ses désirs étaient maintenant exaucés, sauf le dernier qui ne pouvait tarder à l'être comme les autres. Mais Dieu en avait décidé autrement. Votre sœur, quoique bien jeune encore, était déjà mûre pour la récompense. Peu de temps après son arrivée à Rome, devenue malade au point d'inquiéter ses Supérieures, elle fut envoyée à Assise dans l'espoir que l'air pur des Apennins la ramènerait à la santé.

Il n'en fut rien. Sa maladie s'aggrava rapidement, et ce fut au berceau même de l'ordre Séraphique, qu'elle mourut dans les plus admirables sentiments, comme l'attestent, les lettres que vous avez reçues des personnes qui l'assistèrent pendant sa maladie et à ses derniers moments.

Je ne puis que me joindre à ceux qui comme moi, ont connu Sœur Marie Bertille de l'Eucharistie, pour vous dire que, vous ayant aimé sur la terre comme une sœur doit aimer son frère, elle vous aime maintenant au Ciel d'un amour plus fort, plus pur, inaltérable, éternel.

Agréez, Mon cher abbé,

l'expression de mes meilleurs sentiments

Louis H. Paquet S. J.

Aumônier des F.M.M.

Québec, 8 mai, 1910.

III — UN VISITEUR ÉMINENT AU TOMBEAU DE MARIE-BERTILLE DE L'EUCHARISTIE

Nous nous permettons de citer quelques fragments d'une lettre écrite par Son Excellence Monseigneur Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa, à son ami Monseigneur Arthur Gauthier, curé de Giffard. Elle concerne de façon émouvante Mère Marie-Bertille de l'Eucharistie.

Le tendre et impérissable souvenir que le prélat de Giffard garde de sa sœur franciscaine ne pouvait qu'inciter Son Excellence, dès que l'occasion s'en présenterait, d'accomplir un pèlerinage au cimetière de Sainte-Marie-des-Anges, à Assise, où repose la jeune religieuse canadienne décédée, à l'âge de vingt-cinq ans, en véritable prédestinée.

Voici cette lettre, dont la délicatesse de sentiment transparaît sous la vivacité agréable du ton.

A J. p. M.

Assise, le 24 Décembre 1946.

“ Mon cher ami, — Je suis venu à Assise pour passer la fête de Noël dans la ville de saint François, qui, le premier, a eu la dévotion de la Crèche. Je dirai mes trois messes, cette nuit dans la basilique de Saint-François. Déjà les cloches de la ville médiévale sonnent à toute volée. La ville me fait penser à ce que devait être Bethléem quand la douce Vierge Marie et saint Joseph cherchaient un gîte pour la nuit. J'ose dire que je suis venu ici à cause de toi. J'irai visiter demain le couvent des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie. Je suis déjà allé prendre des informations et on m'a dit qu'il y avait au couvent une sœur canadienne. *J'irai prier sur la tombe*

de notre chère Marie-Bertille de l'Eucharistie, non pas pour elle, car elle est au ciel, mais pour toi et tous ceux qui te sont chers. Téléphone ceci à ma chère sœur, Anne Rinfret. . . Je serai donc avec toi et les miens d'esprit et de cœur, en cette fête de Noël, alors que physiquement je suis séparé de mes chers diocésains, de ma famille naturelle et de mes amis de cœur, . . . Je finirai cette lettre quand j'aurai fait ma visite chez les Franciscaines Missionnaires de Marie.

— *Jour de Noël, 4 heures du soir.*

— J'ai chanté la messe pontificale à minuit, à la basilique de Saint-François d'Assise, et j'y ai dit ensuite mes deux autres messes. . . A 11 heures ce matin, je suis allé visiter les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, à Sainte-Marie-des-Anges ; on m'a reçu avec enthousiasme ; j'y ai vu la sœur du Père Louis Beaupré, O.M.I., une compatriote de Saint-Raymond de Portneuf. Elle est en Italie depuis quarante-trois ans et elle a connu Mère Marie-Bertille de l'Eucharistie. Elle pleurait de joie et d'émotion. J'ai promis d'aller dire ma messe demain matin au couvent, ensuite nous continuerons à Rome. Je suis allé au cimetière où j'ai prié sur la tombe de ta chère sœur. — Bonne, heureuse et sainte année, mon cher, et le Paradis à la fin de nos jours ! . . .

(Signé) † Alexandre, archevêque d'Ottawa.

L'hommage rendu à Marie-Bertille, à sa réputation de jeune prédestinée que Dieu rappelait à Lui en pleine course apotso-lique, tombe d'une voix hautement autorisée. Son Excellence en louant la religieuse, quarante-quatre ans après sa mort, n'assure-t-il pas la continuité du renom de ses vertus ?

IV. — UNE AUTRE VISITEUSE. . . LE 5 MAI 1949

La Providence, bien que pour d'autres raisons, ne conduisait-elle pas l'auteur de cet ouvrage, trois ans plus tard, en France puis en Italie? En outre, pourquoi ne pas avouer qu'une âme de tertiaire vibre de joie quand il devient possible d'inclure dans son itinéraire de voyage une visite à Assise! Car la petite ville porte aujourd'hui, tout comme au lendemain de sa mort, l'empreinte profonde de saint François, non seulement l'un des plus grands saints d'ici-bas, mais sûrement l'un des plus aimés.

Nous étions à Assise les 4 et 5 mai 1949. Notre séjour y fut bref, mais d'une plénitude dont nous nous étonnons encore. Serait-ce qu'en ce lieu béni, l'intensité des impressions en dépasse la durée? Le 5 mai, au matin, par un beau soleil, nous sortions de chez les Clarisses-Colettines, où nous habitions un pavillon, situé au fond d'un beau jardin. Nous descendons en voiture, car le trajet est long, jusqu'au village de Sainte-Marie-des-Anges, voisin de la gare d'Assise.

Nous voici au Couvent de Notre-Dame-des-Roses. La Supérieure nous accueille avec quelle bonté gracieuse. Je formule ma requête : pouvait-on me conduire au tombeau de Mère Marie-Bertille de l'Eucharistie, dont je songeais à écrire la vie angélique? La Supérieure sourit et se leva. Elle me conduisit au dehors, me faisant d'abord admirer le site et m'expliquant que Marie-Bertille habitait, puis mourait au premier couvent des Franciscaines à Assise. Il était là devant nous tout au bout de la grande allée, ce modeste logement de la première heure. Je me sentais, ce matin-là, légère et heureuse ; Je m'imprégnais de la douceur des belles choses de ce monde.

L'air pur venant des sommets, la végétation assez avancée, mettaient partout de la joie, de la couleur, de la grâce ! Tandis que nous causions, deux religieuses s'avançaient au loin, quittant le chemin de Foligno. La Supérieure s'exclama : " A la bonne heure ! voici deux religieuses canadiennes qui s'approchent. Elles arrivent à point nommé, Mademoiselle, pour vous conduire au lieu de votre pèlerinage. L'une d'elles est la sœur du R. P. Beaupré, Oblat du Canada, Elle a bien connu notre Marie-Bertille." Je me portai à leur rencontre, tandis que la Supérieure me priait de l'excuser un moment. Et c'est ainsi que je fis la connaissance de deux de mes compatriotes, vivant sous le ciel clément d'Assise. Nous échangeâmes des souvenirs. Je connaissais très bien et j'estimais beaucoup le R.P. Louis Beaupré, un des Oblats admirables de chez nous. Je me rappelais son humeur malicieuse et fine. Un peu pressée par l'heure, je tournai tout à coup mes regards vers le Couvent, voulant saluer Mère supérieure, O le rayonnant tableau qui s'offrit à ma vue ! La Supérieure s'avançait vers moi, sortant du jardin. Elle tenait entre ses bras une gerbe énorme de fleurs toutes blanches, aux pétales délicats. Avec ce sourire franciscain qui me ravit toujours, elle dit gentiment : " Mademoiselle, voulez-vous apporter ces fleurs, en votre nom, et un peu au nôtre, sur la tombe de Mère Marie Bertille ? " J'étais profondément émue du geste de la Supérieure. Toute la bonté et la finesse italienne se révélaient à moi dans cette attention gracieuse. Puis, nous partîmes, Marie-Bertille voyait-elle de là-haut cette scène séraphique : trois de ses compatriotes, réunies un instant dans la petite cité mystique et s'en allant, sous les yeux bienveillants de la Supérieure, prier sur son tombeau et le couvrir de fleurs liliales.

Ma visite au Couvent de Notre-Dame-des-Roses ne s'effacera plus de ma mémoire. J'aimerais à assurer la R. M. Supérieure et les religieuses canadiennes du Couvent de Notre-Dame-des-Roses, du radieux souvenir que je garde de leur accueil. J'évoque souvent ce beau matin de mai à Assise. Il y avait tant de soleil, de verdure, d'oiseaux, ceux-ci en tout point semblables, j'en suis sûre, à ceux auxquels saint François prêchait volontiers.

Rien n'est sombre à Assise, Tout se transforme en lumière, grâces enrichissantes et mysticisme délicat.

The first part of the history of the
 of the world, and the progress of
 the human mind, from the earliest
 ages to the present time. The
 history of the world, and the
 progress of the human mind,
 from the earliest ages to the
 present time. The history of the
 world, and the progress of the
 human mind, from the earliest
 ages to the present time.

The second part of the history of the
 of the world, and the progress of
 the human mind, from the earliest
 ages to the present time. The
 history of the world, and the
 progress of the human mind,
 from the earliest ages to the
 present time. The history of the
 world, and the progress of the
 human mind, from the earliest
 ages to the present time.

The third part of the history of the
 of the world, and the progress of
 the human mind, from the earliest
 ages to the present time. The
 history of the world, and the
 progress of the human mind,
 from the earliest ages to the
 present time. The history of the
 world, and the progress of the
 human mind, from the earliest
 ages to the present time.



La chapelle de la maison générale
des Franciscaines Missionnaires de Marie à Rome.



Marie-Bertille de l'Eucharistie au jardin d'Assise.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

PIÈCE DE VERS

UNE ROSE CANADIENNE

AU

JARDIN D'ASSISE ⁹⁵

Souvent, devant la toile où j'avais à produire
Cette fleur qui n'est plus, je rêvais au ciel bleu,
Cherchant parmi les chœurs, celle dont le sourire
Parlait à mon esprit des anges du Bon Dieu.

Elle, en sa blanche parure,
Sous mon pinceau silencieux,
Laisait briller son âme pure
A travers son œil gracieux.

95 — “ Cette pièce de vers a été présentée à l'abbé Gauthier le jour même de son ordination sacerdotale”. Elle accompagnait le grand tableau où revit Mère Marie-Bertille de l'Eucharistie, dans un beau paysage d'Assise. Deux œuvres dues au pinceau et à la plume de Sœur Marie de l'Eucharistie, soeur de la Charité de Québec. Le petit poème a presque l'importance d'un document avec ses détails précis et authentiques. Nous sommes ainsi justifiées de l'insérer ici.

Et je disais : " Bien plus riante
Tu vis en la Cité brillante
Où règne le Divin Époux ;
Bertille de l'Eucharistie,
Ce n'est plus voilé sous l'Hostie
Que tu l'adores à genoux ".

Longtemps je m'arrêtais devant cette existence
Si brève et si modeste en ce séjour mortel,
Rose au parfum choisi, qui dès l'efflorescence
Devait s'acclimater au parterre éternel.

Combien le jardinier céleste
Lui donna de soins délicats !
La protégeant d'un divin geste
Partout sous les divers climats.
Et ce tableau, c'est son histoire,
Car elle mit toute sa gloire
A suivre la voix de son Dieu.
Debout dans un jardin d'Assise,
On dirait une plante exquise
Digne de croître dans ce lieu.

Autour d'elle, voyez tout est calme et paisible ;
C'est sans doute le soir, et notre chère enfant
Savoure dans la paix ce que son cœur sensible
Lui dit de ce pays si saint et si charmant.

Un lis à la corolle blanche,
Près d'elle, assume un lourd fardeau;
Sous les épines il se penche,
Mais il n'en paraît pas moins beau.
Plus expressif que la parole,
N'est-il pas le charmant symbole
De l'ange qui semble passer?
Vierge, elle a bu le sacrifice
Dans l'amertume du calice
Que le Bon Dieu lui fit verser.

Louange à vous, Seigneur, vous prêtez à la terre
Ces cœurs ensoleillés qui jettent en tous lieux
Des rayons de bonheur. Oh ! mais par quel mystère
Les prenez-vous sitôt pour les placer aux Cieux !

Leur souvenir est un arôme
Que nous gardons avec amour;
Sur la souffrance il met un baume
Et double l'éclat d'un beau jour.
Voilà pourquoi ce jour de fête
Brille du rayon que projette
Le portrait d'une tendre sœur;
On dirait qu'elle vient sur terre
Féliciter son jeune frère
Et lui sourire avec bonheur.

Elle a tant désiré voir le Dieu de l'Hostie,
S'immoler à la place du Frère qu'elle aimait,
En adorant jadis Jésus-Eucharistie;
C'était le vœu de choix qu'elle lui présentait.

Qu'elle soit l'Ange tutélaire,
La douce étoile et le soutien
Du nouveau prêtre qui, sur terre,
L'aime toujours et se souvient.
Enfants tous deux de la Patrie,
Votre part est digne d'envie;
Louez le Seigneur si bon pour vous.
Bertille de l'Eucharistie
Jouit du Ciel . . . Vous, de l'Hostie . . .
Votre sort à tous deux est doux.

Québec, le 8 mai 1910.

Une Soeur de la Charité.

III

STATISTIQUES

A. — L'EXPANSION DE L'INSTITUT DES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE FONDÉ LE 6 JANVIER 1877

Le 1er janvier 1953, 9000 religieuses sont à l'œuvre dans 392 Maisons s'élevant dans les cinq continents du monde.

I. EN EUROPE

d'après un tableau publié le 1er janvier 1949 ⁹⁶

“Essentiellement Missionnaires
les Franciscaines portent tout
leur effort vers les pays lointains.”

1. ANGLETERRE	4 maisons	3. BELGIQUE	6 maisons
Londres (2)		BRUXELLES	
WORCESTERPARK		ANVERS	
COLDASH		MALINES	
		GOOREIND	
2. AUTRICHE	3 maisons	BRUGES	
ANNUNZIATA		MARCHE	
STUBENBERG			
VIENNE		4. CITTA DEL VATICANO	
			1 maison

⁹⁶ — Voir l'Almanach des Franciscaines Missionnaires de Marie, 1949, Québec, Imprimerie Franciscaine Missionnaire, 188 rue de la Grande Allée, p.45 à 48. — C'est la liste la plus récente et la plus détaillée.

5. ÉCOSSE GLASGOW	1 maison	AMSTERDAM AMSTERDAMSCHVEELD	
6. ESPAGNE MADRID BARCELONE PAMPELUNE BURGOS VILLIMAR TUY TRILLO	7 maisons	9. HONGRIE BUDAPEST (2)	2 maisons
		10. ILES FEROE TORSHAVN	1 maison
		11. IRLANDE LOUGHLYNN	1 maison
7. FRANCE PARIS (2) VANVES LES CHATELETS BERCK LILLE (2) STRASBOURG MULHOUSE LE FORT CAMBO BORDEAUX AUFÉRY NARBONNE MARSEILLE (2) MANE LYON (3) HAUTEVILLE	23 maisons	12. ITALIE ROME (3) Maison Générale GROTTAFERRATA CASTELNUOVO SACCO MILAN TURIN (2) SAN REMO FLORENCE PORANO ASSISE NAPLES TAORMINA	15 maisons
<i>Corse</i> BASTIA SAINT-HYACINTHE		13. MALTE CASAL BALZAN	1 maison
8. HOLLANDE MAESTRICHT	3 maisons	14. POLOGNE VARSOVIE LABUNIE ZAMOSC KIETRZ	4 maisons
		15. PORTUGAL LISBONNE (3)	13 maisons

BARCELOS (2)	PORTO	
ARCOZELO	OUTAO	
COIMBRE (2)		
LOUZAN	16. SUISSE	2 maisons
BRAGA (2)	FRIBOURG (2)	

N. B. Le 1er janvier 1953, les Franciscaines donnent trois maisons de plus pour l'Europe, 93, au lieu de 90 en 1949.

II. EN ASIE

d'après le tableau de 1949

1. ANNAM	3 maisons	MANTIVU	
QUI-HOA		MANNAR	
VINH			
LA-QUA		4. CHINE	68 maisons
2. BIRMANIE	9 maisons	a) <i>Au Kouantong :</i>	
RANGOON		MACAO (3)	
TAMWE		SHIU-HING	
MANDALAY		HONG-KONG	
CHANTAYWA		b) <i>Au Chantong :</i>	
MINDAT		CHEFOO (3)	
BHAMO		WEI-HAI-WEI	
KHUDONG		TSINGTAO (2) et 1 poste	d'Oblates
NANGLAING			
TONZANG		FANGTSE	
3. CEYLAN	11 maisons	KIACHOW	
COLOMBO (3)		TSINGCHOWFOU	
MORATUWA		TSINANFOU	
HENDALA		LAOSHAN	
HATTON		c) <i>Au Tchely :</i>	
NUWARA-ELYA		PEIPING	
BANDARAWELLA		TIENTSIN	
BATTICALOA		PAOTING-FOU	

- d) *Au Chansi :*
TAI-YUAN-FOU
- e) *Au Chensi :*
TONG-UIEN-FANG
SAN-YUAN
SIANFOU
- f) *Au Kiansou :*
SHANGHAI (3)
NANKIN
- g) *Au Houpé :*
ITCHANG (2)
KINGCHOWFOU
HANKOW (2)
PUCHI et 1 poste d'Oblates
SHASE
- h) *Au Hunan :*
CHANGSHA
- i) *Au Yunnan :*
YUNNANFOU
- j) *Au Setchoan :*
CHENG TU (3)
CHUNGKING
CHAPINPA
SUI-FOU
SUITING
7 postes d'Oblates
- k) *Au Kientchang :*
NING-UIEN-FOU
et 2 d'Oblates postes
- l) *Au Sikang :*
TATSIENLU et 1 poste d'Oblates
(tes
MOSIMIEN et 1 poste d'Oblates
(tes
- m) *Mongolie :*
NANG-HOA-TSIEN
SIWANTSE
TSI-SOU-MOU
SIANGHOUOTI
- n) *Mandchourie :*
HARBIN (2)
CHANGCHUNG
5. LES INDES 35 maisons
- a) *Présidence de Madras :*
OOTACAMUND
(1ère maison de l'Institut
1877)
KOTAGIRI
COIMBATORE (2)
KETTY
MYLAPORE (Madras)
MAMBALAM (Madras)
MONT ST-THOMAS (Madras)
TANJORE
BELLARY
MANAPAD
PALMANER
- b) *Travancore :*
COCHIN CATTIPARAMBU
LOURDAPURAM
PALLURUTHY

- | | | |
|----------------------------------|-----------------------|------------|
| KALoor | RENALA | |
| e) <i>Deccan</i> : | j) <i>Cachemire</i> : | |
| HYDERABAD (3) | BARAMULLA | |
| BHIMANAPALLY | | |
| BRAMANAPALLY | 6. JAPON | 10 maisons |
| d) <i>Provinces Centrales</i> : | TOKYO | |
| JUBBULPORE | TOTSUKA | |
| KATNI | BIWASAKI | |
| e) <i>Présidence de Bombay</i> : | SAPPORO | |
| BOMBAY (2) | HIROSHIMA | |
| KHANDALA | HITOYOSHI | |
| f) <i>Sind</i> : | YOKOHAMA | |
| KARACHI | KOBÉ (2) | |
| HYDERABAD-SIND | NISHINOMIYA | |
| g) <i>Bengale</i> : | 7. LIBAN | 3 maisons |
| CALCUTTA | Beyrouth (2) | |
| TOLLYGUNJE | ACHKOUT | |
| h) <i>Bihar</i> : | 8. PALESTINE | 3 maisons |
| GINNABAHAH | JÉRUSALEM | |
| i) <i>Punjab</i> : | BETHLÉEM | |
| RAWAL PINDI | NAZARETH | |
| | 9. SYRIE | 3 maisons |
| | DAMAS | |
| | ALEP (2) | |

N. B. — Le 1er janvier 1953, les Franciscaines comptaient en Asie 6 maisons de plus, c'est-à-dire : En 1949 — 145 maisons et en 1953 — 151 maisons.

III. EN AFRIQUE

d'après le tableau de 1949

- | | |
|------------------------|-------------|
| 1. AFRIQUE ÉQUATORIALE | BOUNDJI |
| FRANÇAISE 2 maisons | BRAZZAVILLE |

- | | | | |
|------------------|------------|----------------------|------------|
| 2. ALGÉRIE | 2 maisons | 9. LA RÉUNION | 1 maison |
| ALGER | | SAINT-DENIS | |
| SOUK-AHRAS | | | |
| 3. ANGOLA | 1 maison | 10. LIBÉRIA | 1 maison |
| SAN SALVADOR | | MONROVIA | |
| 4. CONGO BELGE | 16 maisons | 11. LIBYE | 2 maisons |
| BOMA (2) | | TRIPOLI | |
| LÉOPOLDVILLE (2) | | AZIZIA | |
| STANLEYVILLE (3) | | | |
| NOUVELLE-ANVERS | | 12. MADAGASCAR | 4 maisons |
| BASOKO | | TANANARIVE | |
| SANDOA | | AMBOHIDRATRIMO | |
| DILOLO | | ANTSIRABÉ (2) | |
| BOSU-MODANDA | | | |
| KIMVULA | | 13. MAROC | 15 maisons |
| KINGUNDA | | RABAT (3) | |
| BUMBA | | CASABLANCA (3) | |
| BANGABOLA | | MEKNÈS (2) | |
| | | FEZ (3) | |
| | | TAZA | |
| 5. ÉGYPTE | 4 maisons | OUDJDA | |
| LE CAIRE | | MARRAKETCH | |
| HAWANDIEH | | MIDELT | |
| ARMANT | | TAROUDANT | |
| KOM OMBO | | | |
| 6. GOLD COAST | 1 maison | 14. MOZAMBIQUE | 6 maisons |
| JIRAPA | | LOURENCO-MARQUÈS (2) | |
| | | BEIRA | |
| 7. HAUTE VOLTA | 2 maisons | MANGA | |
| DISSIN | | HOMOINE | |
| KAMPTI | | MOCUMBI | |
| | | | |
| 8. ILE DE MADÈRE | 1 maison | 15. NATAL | 2 maisons |
| FUNCHAL | | UMZINTO | |
| | | PARK-RYNE | |

16. TUNISIE	6 maisons	SOUK-EL-KHÉMIS
CARTHAGE		AIN DRAHAM
TUNIS (2)		SIDI-BOU-SAÏD

N. B. — Les Franciscaines ont ouvert 8 nouvelles maisons de 1949 au 1er janvier 1953. 66 en 1949 ; 74 en 1952.

IV. EN AMÉRIQUE

A) AMÉRIQUE DU NORD
B) AMÉRIQUE DU SUD

1. CANADA	8 maisons	d) <i>Ohio</i> :
QUÉBEC (2)		CINCINNATI
SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ		e) <i>Arizona</i> :
MONTREAL		SAINT-MICHAEL
RIGAUD		
WINNIPEG		
SAINT-LAURENT		3. ARGENTINE
OTTAWA		10 maisons
		BUENOS-AYRES (3)
		MORENO
2. ETATS-UNIS	12 maisons	SAN FERNANDO
a) <i>Massachussets</i> :		MAR DEL PLATA
BOSTON (2)		SERRANO
FALL RIVER		TABACAL
		TUCUMAN
		GÉNÉRAL RODRIGUÈS
b) <i>Rhode Island</i> :		
PROVIDENCE (2)		4. BRÉSIL
WOONSOCKET		10 maisons
		RIO DE JANEIRO
		SÃO PAULO (4)
e) <i>New-York</i> :		TEFFÉ
NEW-YORK (2)		CAMPOS DE JORDAO
ROSLYN		TAUBATÉ
MILLBROOK		BELLO-HORIZONTE
		CAMPO LIMPO

B. — LES ŒUVRES DES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE A TRAVERS LE MONDE⁹⁷

“ Tour à tour institutrices, éducatrices, infirmières, penchées vers toute détresse, toute souffrance, tout appel, de l'enfant jusqu'au vieillard, elles vivent leur tâche de missionnaires, c'est-à-dire messagères de vérité sous toutes ses formes, la science comprise. N'émane-t-elle pas de l'éternelle Vérité? ” (Communication faite à Radio-Paris (septembre 1934), citée par Georges Goyau dans sa vie de *Mère Marie de la Passion*, 1935, p.33-66).

1. ŒUVRES SOCIALES

- 64 Asiles d'enfants avec 5,800 enfants
- 41 Centres de maternités et Gouttes de lait
- 5 Dispensaires ambulants pour nouveaux-nés : 24,840 enfants
- 124 Ateliers : couture, broderie, tissage, etc : 5,680 ouvrières
- 33 Ateliers dans les orphelinats : 1,050 orphelines
- 42 Foyers : 2,155 jeunes filles
- 14 Maisons de refuge : 1,830 protégés

97 — Cette compilation marque l'état des travaux en l'année du 75^e anniversaire de fondation de l'Institut. — Nous en avons recueilli les données dans l'Almanach des Franciscaines Missionnaires de Marie pour l'année 1953, Québec, Impr. Franc. Miss. 188, Grande-Allée, Québec, p. 12-13.

- 26 Asiles de vieillards
 187 Centres de visites
 a) à domicile : 85,900 familles
 b) aux malades : 311,020 patients
 e) aux prisonniers : 13,420 prisonniers

2. LES ŒUVRES D'ÉDUCATION

116 Orphelinatsavec	12,450 enfants
112 Jardins d'enfants"	13,340 "
202 Écoles primaires"	35,100 "
42 Écoles secondaires"	16,810 élèves
2 Collèges universitaires		
9 Écoles normales"	1,020 "
22 Écoles ménagères"	1,492 "
14 Écoles d'infirmières"	660 "
1 École de service social"	110 "
6 Écoles professionnelles"	1,050 "
3 Écoles d'adultes"	1,070 "
68 Pensionnats"	4,010 "

3. LES ŒUVRES HOSPITALIÈRES

101 Hôpitaux et Maternitésavec	203,400 patients
205 Dispensaires"	7,744,610 traitements
6 Lazarets"	3,850 patients
16 Léproseries"	5,360 "
1 Maison pour enfants de lépreux		
2 Dispensaires pour lépreux"	27,590 traitements

4. APOSTOLAT DIRECT

163 Catéchismes de paroisseavec	23,380 enfants
42 Catéchuménats"	1,790 catéchumènes
79 Patronages"	11,890 enfants

574 Groupements ayant procuré re- traites, récollections, instruc- tion catéchistique ou autre, à plus de	“ 100,000 personnes
Baptêmes à l'article de la mort	39,300 “

5. VERS LES MISSIONS PAIENNES

Départ du 19 octobre 1952

1. Mère Marie Margaret (née Elizabeth Cahill, de Leeds, Angleterre)
2. Mère Marie Jean-Claude (née Léa Paquette, de Beauharnois, (Québec)
3. Mère Marie Notre-Dame-du-Cap (née Denise Paquette, de Coaticook (Québec)
4. Mère Marie Rolande de l'Eucharistie (née Jeanne d'Arc Poulin, des Trois-Rivières (Québec)
5. Mère Marie Anne de la Trinité (née Anne Laberge de Montréal, (Québec).

N.B. — Monseigneur J.-A. Chamberland, qui présidait la cérémonie à l'église de la Grande-Allée, remarquait de façon émouvante que les cinq partantes “ allaient unir leurs efforts aux 3,500 Canadiens et Canadiennes répandus de par le globe pour exercer la grande œuvre de l'Apostolat en terres païennes” (Voir Almanach des Franciscaines. .. année 1953, p.16).

The first part of the report deals with the general situation of the country and the progress of the war. It is a very interesting and detailed account of the events of the year.

REPORT OF THE SECRETARY OF WAR

For the year ending 31st March 1875

The Secretary of War has the honor to acknowledge the receipt of the report of the Secretary of the War Office, dated 31st March 1875.

The report contains a full and complete account of the operations of the Army during the year, and of the progress of the war.

The Secretary of War has the honor to acknowledge the receipt of the report of the Secretary of the War Office, dated 31st March 1875.

The report contains a full and complete account of the operations of the Army during the year, and of the progress of the war.

The Secretary of War has the honor to acknowledge the receipt of the report of the Secretary of the War Office, dated 31st March 1875.

The report contains a full and complete account of the operations of the Army during the year, and of the progress of the war.

The Secretary of War has the honor to acknowledge the receipt of the report of the Secretary of the War Office, dated 31st March 1875.

The report contains a full and complete account of the operations of the Army during the year, and of the progress of the war.

The Secretary of War has the honor to acknowledge the receipt of the report of the Secretary of the War Office, dated 31st March 1875.

The report contains a full and complete account of the operations of the Army during the year, and of the progress of the war.

The Secretary of War has the honor to acknowledge the receipt of the report of the Secretary of the War Office, dated 31st March 1875.

The report contains a full and complete account of the operations of the Army during the year, and of the progress of the war.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous avons composé notre biographie à l'aide d'une documentation de première main : cahier de notes, carnets de voyage, lettres autographes, une trentaine environ, signées par Marie-Bertille de l'Eucharistie, puis, une brève biographie anonyme et manuscrite, dont la compilation des sources et la composition demeurent certainement l'œuvre de son frère, Monseigneur le curé de Giffard. Aussi des lettres originales écrites par des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Québec, des Franciscaines, des prêtres et des religieux. Des renseignements aussi nombreux que précis m'ont été fournis par Mère Marie Electa de Sainte-Claire, f.m.m., économe provinciale, qui entraît dans l'Institut, à Québec, il y a cinquante ans. (1901)

Sur la fondatrice de l'Institut, nous avons consulté ce que nous considérons l'ouvrage fondamental sur elle, et qui est intitulé : la *T. R. M. Marie de la Passion*. . . Ouvrage publié par l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie. Vanves, près Paris, 16, rue de Clamart, 1940. 732 pages. Frontispice [portrait de la fondatrice], 21 x 14 cm. Nous avons préféré cette *vie* à celle pourtant intéressante et d'une excellente information du R. P. Hygonet, o.f.m., à cause de citations nombreuses des écrits de la Servante de Dieu". Elle en ressort vivante, si *actuelle*, dirai-je, c'est un contact spirituel enrichissant. Ajoutons encore le livre de Georges Goyau (Paris, Spes, 1932). Il s'y fait biographe fervent et styliste admirable.

Sur l'histoire de l'Institut, à part les ouvrages ci-dessus, nous avons glané beaucoup de petits faits dans leurs *Annales* mensuelles et leurs *Almanachs* annuels, ceux-ci d'une présentation artistique fort soignée.

Enfin, sur *les Sept Martyres de Tai-Yuan-Fou (Chine)*, nous nous réclavons de l'œuvre touchante, bien écrite, d'une haute véridicité, que signait de Marie-Thérèse de Blarer, et qu'elle pouvait orner d'une préface de Son Em. le cardinal Salotti, préfet de la S.C. des Rites (Vanves, Seine, Imprimerie franciscaine missionnaire, 16 rue de Clamart, 1947). Le Cardinal Salotti était déjà l'auteur d'une *vie de Sœur Marie Assunta, f.m.m.*, dont le procès de béatification, tout comme celui de Mère Marie de la Passion, est en cours, à Rome.

M.-C. D.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I — Son Éminence le cardinal Paul-Emile Léger, archevêque de Montréal	3
II — Marie-Bertille de l'Eucharistie, f.m.m.	4
III — Son Excellence Mgr J.-Alf. Langlois, évêque de Valleyfield	16
IV — Mgr J.-Arthur Gauthier, P.D. curé de Giffard	17
V — La cathédrale de Notre-Dame de Québec, en 1877	20
VI — Le Curé Auclair, (1813-1887) curé à la cathédrale de Québec, en 1877. L'abbé F.-H. Bélanger, (1850-1895) vicaire à la cathédrale de Québec, en 1877.	21
VII — Porte St Jean démolie en 1867 — Porte St Jean démolie en 1898 — Vue de Québec vers 1840.....	32
VIII — Pierre-Arthur Gauthier, 1848-1897, père de Marie-Bertille de l'Eucharistie	32a
IX — Madame P.-A. Gauthier, née Rosalie Dion, 1853-1899, mère de Marie-Bertille de l'Eucharistie	32b
X — Rose-Anna à l'âge de 16 mois	33
XI — Rose-Anna et Arthur à l'âge de 3 ans. Magnificat! ils vivront !	38
XII — La mère de Marie-Bertille promet à la Ste Vierge si elle lui accorde encore deux enfants, de les consacrer à Dieu. Rose-Anna à l'âge de 17 ans son cours d'études achevé, entre au couvent des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie le 14 août 1894 Arthur à l'âge de 21 ans, son cours d'études achevé, entre au Grand Séminaire de Québec le 6 septembre 1906	39

XIII —	Mère Sainte-Marie-Georges, C.N.D.	48
XIV —	Lettre autographe de Rose-Anna à ses parents	49
XV —	La T. R. M. Marie de la Passion, 1839-1904, fon- datrice des Franciscaines Missionnaires de Marie (1877)	80
XVI —	Le groupe des sept martyres Franciscaines Mission- naires de Marie, massacrées à Tai-Yuen-Fou (Chine), le 9 juillet 1900. Béatifiées par Pie XII le 24 novembre 1946.	81
XVII —	Son Éminence le cardinal Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec, le protecteur des fonda- trices de la première mission franciscaine au Canada (1892)	90
XVIII —	Les fondatrices de la première maison des Francis- caines Missionnaires de Marie au Canada	91
XIX —	Les deux premières maisons à Québec : 1 — à la rue Richelieu. 2 — à la rue Scott	96
XX —	Le groupe du noviciat de 1895. Marie-Bertille occupe le premier rang, tout au haut et la deuxiè- me place à gauche. Au centre, plus bas, appa- raissent la supérieure, Mère Charité, et (à sa droite) Mère Marie-Fidèle, l'admirable maîtresse des novices des premières franciscaines cana- diennes	97
XXI —	La façade de la maison actuelle des Franciscaines Missionnaires de Marie à Québec. Ce qui en existait au moment de l'entrée de M. Marie-Bertille	112
XXII —	Intérieur de la chapelle, centre de l'Adoration Per- pétuelle pour le diocèse de Québec	113
XXIII —	La Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, avant l'incendie de 1925	128
XXIV —	1. Le couvent de Sainte-Anne de Beaupré, première	

	mission canadienne (1894). — 2. La chapelle du couvent actuel	129
XXV —	L'abbé Louis-Honoré Pâquet, aumônier des Franciscaines Missionnaires de Marie	134
XXVI —	Le R. P. Frédéric de Ghyvelde, O.F.M.	135
XXVII —	La maison généralice à Rome, 12 via Giusti. Le cloître	160
XXVIII —	Vue générale de la ville d'Assise. — Le couvent actuel, au village de Sainte-Marie-des-Anges, tout près de la basilique du même nom qui abrite l'oratoire de la Portioncule. Au fond, apparaît la première maison habitée par les Franciscaines où allait bientôt mourir Marie-Bertille	161
XXIX —	Le R. P. Santarelli, O.F.M., qui assista Marie-Bertille durant ses derniers jours	176
XXX —	Le cimetière, à l'ombre de la basilique Ste-Marie-des-Anges, où fut inhumée Marie-Bertille — Le caveau où elle repose maintenant	177
XXXI —	Dernières paroles de Marie-Bertille	182
XXXII —	Son Excellence Monseigneur Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa	183
XXXIII —	Mgr Alexandre Vachon, en visite à Giffard (Québec) où le reçoit l'ami fidèle de sa jeunesse comme des grands jours de sa maturité : Monseigneur Joseph-Arthur Gauthier, P.D., curé de Giffard	190
XXXIV —	Madame Joseph Martineau, née Sophie Dion, et son neveu récemment ordonné, l'abbé J.-A. Gauthier. (1910). Le tableau de Marie-Bertille placé entre eux évoque de façon touchante la tendre petite nièce et sœur disparue	191
XXXV —	La chapelle de la maison généralice des Franciscaines Missionnaires de Marie à Rome	208
XXXVI —	Marie-Bertille de l'Eucharistie au jardin d'Assise	209

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

121

122

123

124

125

126

127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140

141

142

143

144

145

146

147

148

149

150

151

152

153

154

155

156

157

158

159

160

161

162

163

164

165

166

167

168

169

170

171

172

173

174

175

176

177

178

179

180

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface de Son Eminence le cardinal Léger	3
Lettre de Monseigneur Joseph-Arthur Gauthier, P.D.	6
Lueur d'espoir (Mgr J. Alf. Langlois)	9
Avant-Propos	13

PREMIÈRE PARTIE

VIE FAMILIALE

1877 — 1894

Chapitre I.	—A la vieille cathédrale de Québec, une toute petite paroissienne	21
Chapitre II.	—Québec en 1877	25
Chapitre III.	—Au foyer de Pierre-Arthur Gauthier et de Rosalie Dion	31
Chapitre IV.	—L'enfance de Rose-Anna	37
Chapitre V.	—Une petite élève des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, il y a trois quarts de siècle	43
Chapitre VI.	—Jours de paix et d'attente	55
Chapitre VII.	—Sainte Anne intervient en faveur de l'enfant qui porte son nom	63
Chapitre VIII.	—L'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie	71

DEUXIÈME PARTIE

VIE RELIGIEUSE

1894 — 1902

Chapitre IX.	—Les Franciscaines Missionnaires de Marie à Québec	87
--------------	--	----

Chapitre X.	—Rose-Anna au couvent des Franciscaines Missionnaires de Marie	101
Chapitre XI.	—Les jours bénis du noviciat	109
Chapitre XII.	—Au couvent de Sainte-Anne de Beaupré. Une mission d'éducatrice	117
Chapitre XIII.	—Les vœux perpétuels	131
Chapitre XIV.	—La Missionnaire se met en route	141
Chapitre XV.	—A Rome. Une ombre s'étend	153
Chapitre XVI.	—Assise et le couvent de Notre-Dame des Rose. L'offrande suprême	161
Chapitre XVII.	—Les premiers témoignages	173
<i>Épilogue</i> par S. Exc. Monseigneur Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa		183

APPENDICES

I.	— Au diner du 9 mai 1910.. ..	195
II.	— Témoignage nouveau	201
III.	— Un visiteur éminent au tombeau de Marie-Bertille de l'Eucharistie. Décembre 1946	203
IV.	— Une autre visieuse... le 5 mai 1949.....	205

PIÈCES JUSTIFICATIVES

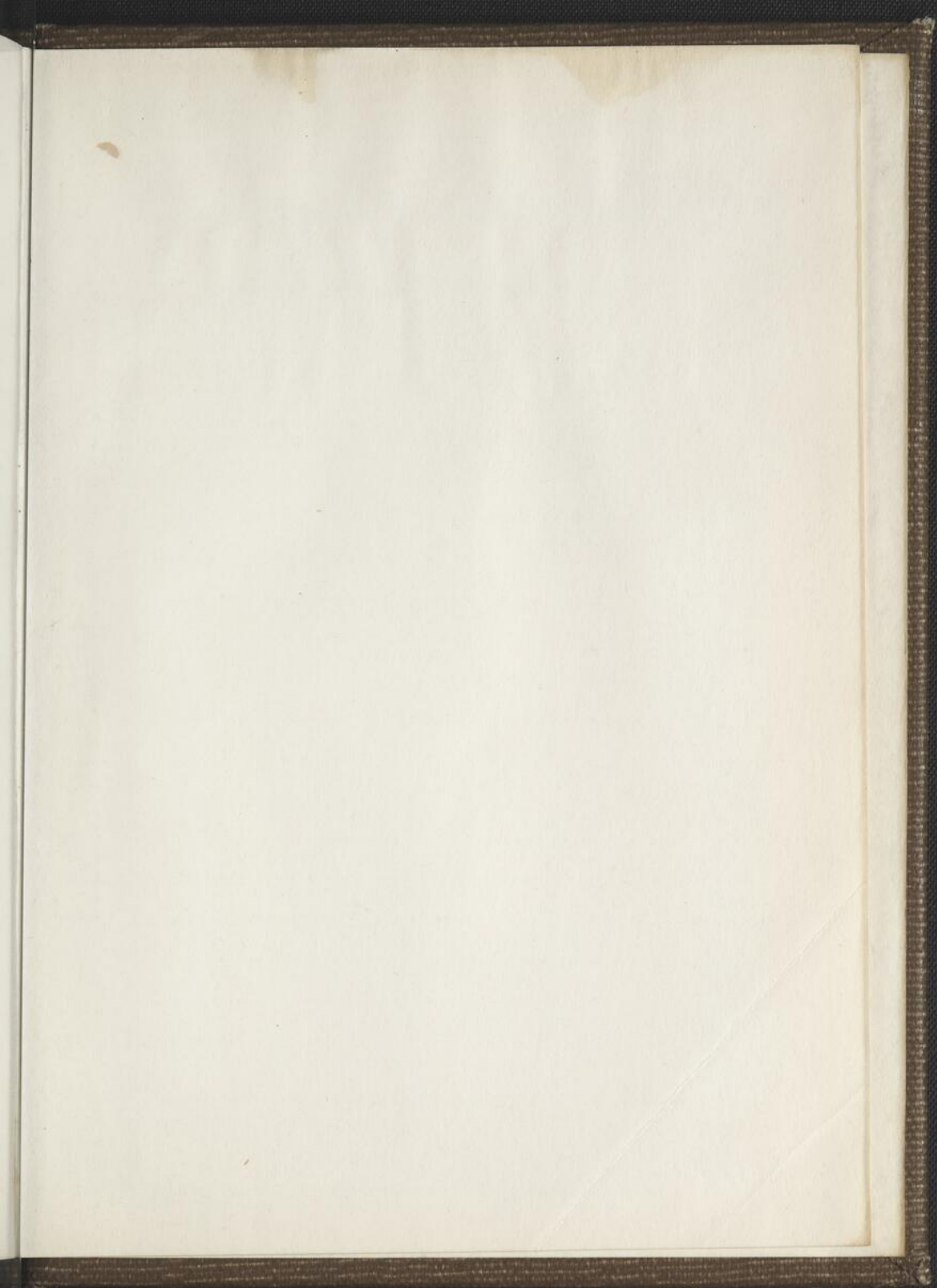
I.	— Pièce de vers : <i>Une rose canadienne au jardin d'Assise</i> (A l'occasion du don d'un portrait de Marie Bertille à son frère, Monseigneur Gauthier, P.D.)	209
II.	— Statistiques : A. L'expansion de l'Institut	213
	B. Les œuvres	221

—Achevé d'imprimer le 10 mars 1954—
à l'Imprimerie franciscaine missionnaire,
— 188, Grande-Allée, Québec. —

The following is a list of the names of the members of the
 Board of Trustees of the University of Chicago, as of
 the date of the meeting of the Board on the 15th day of
 the month of June, 1900. The names are arranged in
 alphabetical order of the surnames.

ALLEN, JOHN W. 1899-1900
 BAKER, JOHN 1900-1901
 BROWN, JOHN 1901-1902
 CANTON, JOHN 1902-1903
 CHASE, JOHN 1903-1904
 CLARK, JOHN 1904-1905
 COLEMAN, JOHN 1905-1906
 CROFT, JOHN 1906-1907
 DAVIS, JOHN 1907-1908
 DEAN, JOHN 1908-1909
 ELLIOTT, JOHN 1909-1910
 FLETCHER, JOHN 1910-1911
 GARDNER, JOHN 1911-1912
 HARRIS, JOHN 1912-1913
 HAYES, JOHN 1913-1914
 HENNING, JOHN 1914-1915
 HOBBS, JOHN 1915-1916
 HODGSON, JOHN 1916-1917
 HUNTER, JOHN 1917-1918
 JONES, JOHN 1918-1919
 KELLOGG, JOHN 1919-1920
 LEWIS, JOHN 1920-1921
 LINDSAY, JOHN 1921-1922
 LITTLE, JOHN 1922-1923
 LLOYD, JOHN 1923-1924
 LUCAS, JOHN 1924-1925
 LUSH, JOHN 1925-1926
 MANNING, JOHN 1926-1927
 MARSH, JOHN 1927-1928
 MERRILL, JOHN 1928-1929
 MITCHELL, JOHN 1929-1930
 MORSE, JOHN 1930-1931
 MURPHY, JOHN 1931-1932
 NICHOLS, JOHN 1932-1933
 OGDEN, JOHN 1933-1934
 ORIN, JOHN 1934-1935
 PALMER, JOHN 1935-1936
 PARKER, JOHN 1936-1937
 PEARSON, JOHN 1937-1938
 PIERCE, JOHN 1938-1939
 PORTER, JOHN 1939-1940
 RICE, JOHN 1940-1941
 RICHARDS, JOHN 1941-1942
 RIPLEY, JOHN 1942-1943
 ROBERTS, JOHN 1943-1944
 ROSS, JOHN 1944-1945
 SANDS, JOHN 1945-1946
 SCHLESINGER, JOHN 1946-1947
 SHAW, JOHN 1947-1948
 SIMMONS, JOHN 1948-1949
 SMITH, JOHN 1949-1950
 SPENCER, JOHN 1950-1951
 STEVENSON, JOHN 1951-1952
 SWANSON, JOHN 1952-1953
 TAYLOR, JOHN 1953-1954
 THOMAS, JOHN 1954-1955
 THOMSON, JOHN 1955-1956
 TOLSON, JOHN 1956-1957
 TRACY, JOHN 1957-1958
 TUCKER, JOHN 1958-1959
 TULLY, JOHN 1959-1960
 VAUGHAN, JOHN 1960-1961
 VANCE, JOHN 1961-1962
 VANDERBILT, JOHN 1962-1963
 VENABLE, JOHN 1963-1964
 VERNON, JOHN 1964-1965
 VICKERS, JOHN 1965-1966
 VINEY, JOHN 1966-1967
 WALKER, JOHN 1967-1968
 WALLACE, JOHN 1968-1969
 WALTERS, JOHN 1969-1970
 WARREN, JOHN 1970-1971
 WATSON, JOHN 1971-1972
 WEAVER, JOHN 1972-1973
 WELLS, JOHN 1973-1974
 WELLS, JOHN 1974-1975
 WELLS, JOHN 1975-1976
 WELLS, JOHN 1976-1977
 WELLS, JOHN 1977-1978
 WELLS, JOHN 1978-1979
 WELLS, JOHN 1979-1980
 WELLS, JOHN 1980-1981
 WELLS, JOHN 1981-1982
 WELLS, JOHN 1982-1983
 WELLS, JOHN 1983-1984
 WELLS, JOHN 1984-1985
 WELLS, JOHN 1985-1986
 WELLS, JOHN 1986-1987
 WELLS, JOHN 1987-1988
 WELLS, JOHN 1988-1989
 WELLS, JOHN 1989-1990
 WELLS, JOHN 1990-1991
 WELLS, JOHN 1991-1992
 WELLS, JOHN 1992-1993
 WELLS, JOHN 1993-1994
 WELLS, JOHN 1994-1995
 WELLS, JOHN 1995-1996
 WELLS, JOHN 1996-1997
 WELLS, JOHN 1997-1998
 WELLS, JOHN 1998-1999
 WELLS, JOHN 2000-2001
 WELLS, JOHN 2001-2002
 WELLS, JOHN 2002-2003
 WELLS, JOHN 2003-2004
 WELLS, JOHN 2004-2005
 WELLS, JOHN 2005-2006
 WELLS, JOHN 2006-2007
 WELLS, JOHN 2007-2008
 WELLS, JOHN 2008-2009
 WELLS, JOHN 2009-2010
 WELLS, JOHN 2010-2011
 WELLS, JOHN 2011-2012
 WELLS, JOHN 2012-2013
 WELLS, JOHN 2013-2014
 WELLS, JOHN 2014-2015
 WELLS, JOHN 2015-2016
 WELLS, JOHN 2016-2017
 WELLS, JOHN 2017-2018
 WELLS, JOHN 2018-2019
 WELLS, JOHN 2019-2020
 WELLS, JOHN 2020-2021
 WELLS, JOHN 2021-2022
 WELLS, JOHN 2022-2023
 WELLS, JOHN 2023-2024
 WELLS, JOHN 2024-2025

The following is a list of the names of the members of the
 Board of Trustees of the University of Chicago, as of
 the date of the meeting of the Board on the 15th day of
 the month of June, 1900. The names are arranged in
 alphabetical order of the surnames.



F. Belleau
RELIEUR

922.51
Mb475 da

458199

BANQ



000 657 301